

HENRIK IBSEN

Cina.

BRAND

POÈME DRAMATIQUE EN 5 ACTES

Traduit avec l'autorisation de l'Auteur et précédé d'une Préface

PAR

Le Comte PROZOR



ONZIÈME ÉDITION

3386

Librairie académique PERRIN et C^{ie}

*Bibl. mare. Lic. "Regina Maria"
Bucaresti*

HENRIK IBSEN

II
1600

BRAND

POÈME DRAMATIQUE EN 5 ACTES

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR
ET PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

PAR

Le Comte PROZOR

16
238/185



PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

PERRIN ET C^o, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1920

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

1956

Biblioteca Centrală Universităţii
B.U. 51
Cota 71600
Inventar 154025

PC 243/01

CLASA

1956

1956

B.C.U. Bucuresti



C154025

1956

1956

1956

1956

1956

1956

PRÉFACE



1

Il y a trois ans, en passant par Munich, j'allai sonner à la porte de Henrik Ibsen, ce poète qu'amis et ennemis, panégyristes et persifleurs, l'art et la caricature et même quelques-unes de ses propres œuvres m'avaient représenté comme étranger à notre vie sociale, hérissé contre le monde, le regardant d'un œil d'inquisiteur plutôt que d'analyste. A vrai dire, cet ensemble de témoignages ne m'avait pas tout à fait convaincu. C'est que, dans ses drames, d'une allure scandinave à la fois batailleuse et réfléchie, j'avais vu l'âpre satire non seulement mitigée par des mouvements de pitié, mais presque toujours et comme involontairement mêlée de sensibilité, de cette sensibilité en quelque sorte nostalgique qui est l'apanage et le charme des natures méditatives. Sa langue, d'ailleurs, d'une originalité sobre, personnelle sans être

excentrique et douée, dans la prose comme dans le vers, d'une grande puissance rythmique, trahit un artiste délicat, donc un être sensitif. J'aurais été fort étonné de n'en découvrir aucune trace dans la personne même de ce poète qui tourmente aujourd'hui tant d'imaginations et quelques consciences.

Cette surprise, Dieu merci, ne m'était pas réservée. Ibsen est réellement l'homme de ses œuvres. Oui, il a un corps trapu de lutteur que l'âge et les infirmités n'ont point affaîssé, et l'on ne se représente pas autrement le vieux scalde Eghil, fils de Skallagrim, que les chroniques du XIII^e siècle nous montrent jetant ses armes, courant sus à l'adversaire qu'il avait provoqué à un *combat sur la montagne*, et le mordant à la gorge jusqu'à ce que mort s'ensuive. La blanche crinière du poète, son masque hyperboréen — front large, pommettes saillantes, lèvres minces faisant ressortir l'acuité du regard — appartiennent bien, malgré son origine mixte, à cette race norvégienne, tenace et violente, qu'un type spécial, en partie finnois, au dire de quelques anthropologues, distingue des autres Scandinaves. Mais cette tête puissante peut s'incliner avec bonté, le bras se tendre pour une poignée de mains chaude et hospitalière, la tenue austère s'assouplir tout à coup et se transformer en une attitude de bienveillance, de sympathie, de cordialité discrète et pénétrante que l'on ne saurait oublier. Je le vois encore regardant, écoutant : c'est un instrument délicat qui vibre aux moindres

impressions. La pensée a moins ravagé le front génial du poète que ne l'ont fait les soucis vitaux et l'on reconnaît en lui l'homme qui a souffert de trop sentir. La vie intense qui se lit sur ses traits mobiles est, certainement, une vie de cœur autant qu'une vie d'esprit. Un dernier témoignage de sensibilité, c'est sa main nerveuse et tourmentée, blanche et molle, presque une main de femme.

Telle fut la première impression qu'il me fit. Une heure plus tard, j'en éprouvai une autre, en le voyant marcher seul dans la rue, d'un pas lent et mesuré, l'œil distrait, et si visiblement isolé de tout ce qui l'entourait que je m'effaçai et me fis scrupule de l'aborder, bien que j'eusse à l'entretenir encore d'un sujet assez important. C'était bien un homme d'un autre monde, d'une autre race, qui ne se sentait rien de commun avec la foule. Il suffisait qu'elle le coudoyât pour que le solitaire reparût en lui. En ce moment-là je voyais en Ibsen la personnification de l'*individualisme scandinave*, que ses œuvres prêchent et font comprendre et que je connaissais depuis longtemps. Ayant passé quelques années en Scandinavie, j'y ai rencontré dans toutes les classes de la société des hommes et des femmes qui ont au fond de l'âme un sanctuaire fermé aux influences du dehors, où ils se retirent souvent pour se livrer à l'examen et à la critique d'eux-mêmes. Comme ils le font dans un but moral ou pratique, pour devenir meilleurs ou plus forts, cet exercice spirituel

ne détruit pas leur puissance d'agir, bien au contraire. Regardez-les et dites si ce ne sont pas des hommes d'action. De pareilles natures se rencontrent ailleurs, en Angleterre ou en Écosse. Mais ce qui distingue les Scandinaves de leurs congénères britanniques, c'est que, chez eux, la réserve intérieure est généralement dissimulée sous les dehors les plus affables, souvent même les plus communicatifs.

Je me souviens que, traversant pour la première fois la Suède, pour me rendre à Stockholm, je remarquai à droite et à gauche de la voie ferrée des champs bien cultivés, de coquettes fermes peintes en rouge, dénotant l'aisance des paysans, une campagne évidemment populeuse ; mais nulle part je n'apercevais de village. « Ils ont disparu depuis le partage des terres communales, » me dit un Suédois, mon compagnon de voyage. « Dès que chacun fut maître chez soi, tous n'eurent qu'une pensée, celle de s'écarter des autres pour aller vivre et travailler, penser et prier en paix. Ce n'est pas de la misanthropie. Quand ils se rencontrent, leurs mains se serrent, leurs visages s'épanouissent ; mais ils se plaisent dans l'isolement. »

Pourquoi donc Ibsen et, avant lui, le philosophe danois Kierkegaard, dont l'influence s'est étendue, directement ou indirectement, sur toute la littérature scandinave, n'ont-ils pas prêché à leurs compatriotes la fraternité et l'union au lieu de com-

battre, comme ils l'ont fait, avec une farouche énergie, pour l'indépendance de l'âme et de la volonté ? C'est qu'on n'enseigne aux peuples que les vertus qu'ils possèdent en germe. Développer l'esprit de la race, le stimuler aux heures d'affaïssement, le défendre contre l'envahissement de principes étrangers qui l'étouffent ou le déforment, telle est la tâche du moraliste.

Mais, dira-t-on, quel profit peut-on tirer de cette philosophie nationale. quand on n'a pas la chance assez rare d'être né en Scandinavie ? La réponse est facile. Des races de natures différentes peuvent être atteintes du même mal et, dans ce cas, les recettes prescrites à l'une d'elles sont souvent fort utiles aux autres. Or, il y a plus d'un demi-siècle, Kierkegaard écrivait : « Le nivellement n'est pas de Dieu et tout homme de bien doit connaître des moments où il est tenté de pleurer sur cette œuvre de désolation. » Et il se console en pensant que c'est là une épreuve envoyée par le Ciel pour stimuler la volonté individuelle. Il y a plus. Cette égalité qui empêche les volontés de se manifester autrement que par voie d'association et fait pulluler de petits organismes ayant chacun son intérêt particulier mène, selon lui, à la décomposition du corps social. Quant à Ibsen, M. Georges Brandes nous apprend que rien ne réussit à le désopiler comme ces mots qui reparaissent invariablement dans les journaux de son pays, chaque fois qu'il s'agit d'une idée à répandre : « Un groupe se

forma, une commission fut élue, on fonda une association. » On dirait que personne n'ose paraître devant la masse armée de sa seule volonté et que le premier soin de quiconque a une bonne inspiration est de s'assurer des alliés, quitte à leur faire toutes les concessions, à signer tous les compromis indispensables à cet effet ! Il y a là une sorte de lâcheté, de désolante impuissance qu'Ibsen attribue, comme l'avait fait Kierkegaard, à l'action éternelle du système égalitaire, qui nous taille et nous mutile pour nous faire entrer dans le moule commun, détruisant les opinions personnelles, les mobiles individuels, dont un seul survit aux autres : l'intérêt. Comprendre, ménager, concilier les intérêts particuliers, telle est la sagesse d'aujourd'hui. Compromis et compositions entre l'Église et l'État, entre les riches et les pauvres, entre les passions et les consciences, voilà ce qu'on enseigne dans les écoles comme dans les églises. De là le misérable échec de tous les généreux entraînements, si bien que nous sommes aussi loin aujourd'hui de l'esprit chrétien d'abnégation et de sacrifice que de la païenne joie de vivre qui, elle aussi, veut qu'on soit pleinement ce qu'on est.

Cet état de choses, Ibsen en fait un crime à ceux qui le créent et non à ceux qu'il estropie. On n'a pas assez remarqué que ce poète ne parle pas au peuple, mais aux hommes qui le dirigent. Sa langue même, élégante et châtiée, ne fraternise pas avec le dialecte populaire, comme le fait, par exemple,

celle de Bixernson. C'est qu'il ne prêche pas sur la montagne, mais dans la synagogue, devant les docteurs de la loi. Peut-être est-ce une des raisons qui le font écouter par tous, ceux à qui il s'adresse en Norwège agissant en vertu des mêmes principes que leurs semblables des autres pays.

Brand fut écrit dans un moment de crise, et de crise salutaire. A travers les douleurs, les colères et les cauchemars, on y sent la robuste nature du poète. Il a dit lui-même qu'il était malade en commençant ce drame et qu'un travail énergique lui avait rendu la santé. Ses biographes nous racontent dans quelles conditions l'œuvre fut conçue. Une de ses pièces, *la Comédie de l'Amour*, où Ibsen, comme dit M. Brandes, raille l'érotisme bourgeois, avait soulevé dans la société norvégienne une tempête d'indignation. On accusa le poète d'abaisser les cœurs. La guerre du Slesvig éclata, et l'on vit l'œuvre de ceux qui prétendaient les avoir élevés. Malgré toutes les déclamations, les promesses, les serments qu'avait provoqués l'invasion du Danemark par les armées austro-allemandes, Suédois et Norwégiens assistèrent sans bouger à l'égorgeement de leurs frères. Ibsen, plein d'amertume et de dégoût, quitta sa patrie et alla s'établir à Rome. La raison de ce choix nous est marquée par le passage suivant d'une lettre qu'il adressa en 1870, au moment de quitter l'Italie, à M. Brandes : « On vient d'enlever Rome à nous autres hommes pour la donner aux politiciens. Où

aller maintenant? Rome était le seul endroit possible en Europe, le seul qui jouit de la véritable liberté, qui échappât à la tyrannie des libertés politiques. »

C'est de là que, l'année qui suivit son exil volontaire, il fit pleuvoir sur son pays une pluie de sentences et une grêle d'épigrammes. Comme Ibsen est né dramaturge, tout cela se fondit chez lui en un drame plein de mouvement et de vie, bien que le symbole y apparaisse partout et que la pensée du poète pénètre l'œuvre entière et finisse par y régner en souveraine. Les êtres l'expriment presque toujours inconsciemment (nous verrons qu'il est impossible d'identifier Brand avec Ibsen), la nature s'harmonise avec elle, l'illusion et la conviction sont produites du même coup et avec une telle force suggestive qu'on se demande si ce poème n'est pas l'œuvre d'un panthéiste sincère, pour qui le monde a une volonté, une pensée, une âme identique à la sienne et qu'il nous fait sentir. Peut-être est-ce ainsi qu'il faut comprendre Ibsen. Il y a tant de *peut-être* dans son œuvre : c'est que, fidèle à sa doctrine, il laisse toujours beaucoup de liberté aux esprits et se contente, en général, de les aiguillonner. *Brand*, nom qu'on rencontre fréquemment en Scandinavie comme en Allemagne, signifie en norvégien incendie ou brandon. L'auteur l'a choisi non seulement pour symboliser la ferveur de son héros, mais encore pour indiquer sa propre intention, qui est « de mettre le feu aux

âmes », comme il s'est exprimé à plusieurs reprises. Y a-t-il encore des âmes inflammables ? On est tenté de le croire en voyant le genre d'intérêt que portent au théâtre d'Ibsen des ennemis déclarés de l'art pour l'art et du dilettantisme. Il est certain qu'une œuvre comme *Brand* peut satisfaire autre chose que la simple curiosité littéraire, qu'on peut en retirer un profit plus essentiel. N'est-ce pas le cas de dire avec Montaigne : « Ne ressemblons pas à celui qui, ayant besoin de feu, en irait quérir chez son voisin et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arrêteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soi. »

II

Une analyse, en tête d'une traduction, serait superflue ; un commentaire, fastidieux. Je laisse donc *Brand* occuper librement vos imaginations et vos pensées pendant cinq actes, jusqu'à ce dénouement qui a soulevé tant de discussions dans les pays où l'œuvre d'Ibsen a d'abord pénétré, en Danemark, en Allemagne, en Angleterre. Mais, le drame fini, je demande la permission de dire quelques mots non pour en expliquer la signification, mais pour établir certaines affinités qui ne seront peut-être pas sans intérêt pour un public français.

Quand on a pénétré l'esprit de cette œuvre et qu'on connaît les influences sous lesquelles le poète l'a conçue, il semble difficile de se méprendre sur le sens de son dévouement. L'*individu* levant la tête, revendiquant son indépendance, voilà Brand et le mouvement qu'il personnifie. Gerd symbolise la même idée, mais transformée par les faiblesses humaines et les injustices sociales en un instinct de destruction agissant à l'aveugle et amenant, au lieu de l'affranchissement visé, une mortelle catastrophe, où se trouve englouti le principe lui-même de l'indépendance individuelle. Gerd, en un mot, c'est la révolution aboutissant au nivellement fatal, redouté et maudit par Ibsen comme il l'a été par Kierkegaard et comme, plus tard, en France, il le sera par Taine. Ce nivellement est représenté par l'avalanche que déchaîne le coup de fusil de la bohémienne. Comblant tout le vallon, elle ensevelit Brand, l'*individu*, l'homme par excellence, incarné dans un de ces types d'apôtres qui sont, au dire de Renan, « la plus puissante manifestation où le psychologue puisse étudier l'énergie intime de la nature humaine et de ses élans divins ».

Je viens de nommer deux hommes dont la parenté intellectuelle avec Ibsen me semble incontestable. L'État, que le poète norvégien poursuit de ses invectives et de ses sarcasmes, cet État, qui « hait la liberté comme une peste, mais qui adore l'égalité », est celui pour lequel le philosophe fran-

çais, alors inconnu à Ibsen, même de nom, professait des sentiments analogues. Quant à Renan, il est heureux pour l'auteur de *Brand* que *l'Avenir de la Science* ait paru vingt ans après ce drame, sans quoi il aurait été accusé d'avoir emprunté sa doctrine à un penseur dont il n'a jamais lu les ouvrages. J'indiquerai brièvement, par quelques citations faites presque au hasard, cette parenté de vues, si surprenante chez deux écrivains aussi parfaitement étrangers l'un à l'autre. Pour l'établir complètement, il me faudrait transcrire des chapitres entiers de *l'Avenir de la Science*.

Ne retrouve-t-on pas dans les lignes suivantes toutes les idées de Brand sur l'éparpillement de notre être moral ? « L'homme parfait serait celui qui serait à la fois poète, philosophe, savant, homme vertueux, et cela non par intervalles et à des moments distincts (il ne le serait alors que médiocrement), mais par une intime compénétration à tous les moments de sa vie..... chez qui, en un mot, tous les éléments de l'humanité se réuniraient, comme dans l'humanité elle-même. La faiblesse de notre âge d'analyse ne permet pas cette haute unité; la vie devient un métier, une profession..... Il faut reconnaître qu'un tel système, bien qu'exercé par la nécessité, est contraire à la dignité humaine et à la perfection de l'individu..... La fin de l'homme n'est pas de savoir, de sentir, d'imaginer, mais d'être homme dans toute l'acception du mot, d'offrir dans un

type individuel le tableau abrégé de l'humanité complète et de montrer réunies dans une puissante unité toutes les forces de la vie que l'humanité a esquissées dans des temps et des lieux divers. »

Si Brand proclame que « l'Église n'a ni limites ni enceinte », que sa voûte est la voûte du Ciel, et qu'elle s'étend sur tout, nature et art, loi et enseignement, Renan nous parle du temps prochain « où l'on reconnaîtra que la haute critique, le grand amour, l'art vraiment noble, le saint idéal de la morale ne sont possibles qu'à condition de se poser dans le divin, de déclarer tout ce qui est beau, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, également saint, également admirable, de considérer tout ce qui est comme un seul ordre de choses ». A certains moments, le poète qui invite le peuple à « entrer dans le grand temple de la vie » parle presque identiquement le même langage que le philosophe qui voit « la religion de l'avenir dans le culte de tout ce qui est l'homme, dans la vie entière sanctifiée et élevée à une valeur morale ». Il n'y a pas jusqu'à l'image du vieux temple dont la destruction a amené tant de mécomptes et qu'on voudrait en vain remplacer par un nouvel édifice qui ne se retrouve dans Renan. « L'esprit humain a renversé de gothiques édifices construits on ne sait trop comment et qui pourtant suffisaient à abriter l'humanité. Puis, il a essayé de reconstruire l'édifice sur de meilleures proportions, mais sans

y réussir... Que faire? Chercher le parfait au delà, pousser la science à ses dernières limites. »

Comme Ibsen, Renan est frappé du danger que court un réformateur de tomber dans l'esprit de secte, et il remarque que, sitôt ce pas franchi, « la langue s'altère, on ne parle plus comme tout le monde, on affecte les formes mystiques ». C'est ce que nous remarquerons chez Eymar. Comme l'auteur de *Brand*, celui de *l'Avenir de la Science* croit que dogmes et écoles ont leur aurore et leur déclin. Il battrait des mains, dit-il, « en voyant tomber les vérités qui constituent ce qu'on appelle la religion naturelle et sans lesquelles il n'y a pas de vie heureuse, s'abîmer sous le légitime effort de l'examen critique, bien assuré que le système réel des choses, vers lequel cette négation est un acheminement, dépasse de l'infini les pauvres imaginations sans lesquelles nous ne concevions pas la beauté de l'univers. Les dieux ne s'en vont que pour faire place à d'autres ». C'est là exactement le sujet d'un autre drame d'Ibsen, *l'Empereur et le Galiléen*, la plus considérable de ses œuvres, encore inconnue en France.

Il y aurait moyen peut-être d'expliquer cette surprenante coïncidence d'idées par une filiation naturelle. Ce serait d'associer aux noms de Renan et d'Ibsen celui de Schelling. On sait que Renan avait étudié la *Philosophie de la Nature*. D'un autre côté, bon nombre de théologiens scandinaves s'en sont inspirés et en ont répandu les idées dans

leurs pays. Ibsen a donc pu subir cette influence indirectement et sans le savoir. Il est certain que le *Nouvel Adam* de Brand est bien celui de Schelling, et qu'il ne diffère en rien de l'*Homme parfait* de Renan. Schelling aussi voyait le mal dans la rupture, au sein de notre être, de l'unité primitive, et le salut dans le retour à cette unité. Pour lui comme pour Renan, comme pour Ibsen, l'individualisme est la loi du monde, mais l'affirmation suprême de l'individualité, c'est le sacrifice *volontaire* de l'égoïsme, fait en vue de restituer à l'être son unité originelle. Schelling glorifie autant que Brand la volonté et proclame que *vouloir et vivre ne font qu'un*.

Mais, s'il est intéressant de voir la métaphysique allemande servir de trait d'union entre Renan et Ibsen, ces hommes placés aux deux extrémités de l'Europe et s'ignorant l'un l'autre, on est encore plus frappé de constater que ces doctrines les ont conduits l'un et l'autre à se révolter contre nos codes artificiels. Ce qu'Ibsen appelle la *Révolte de l'âme humaine* (révolte dirigée surtout contre la tyrannie des doctrinaires modernes) est ainsi formulé par Renan : « Sois beau, et alors fais à chaque instant ce que t'inspirera ton cœur, voilà toute la morale. Toutes les autres règles sont fautives et mensongères dans leurs formes absolues... car rien ne remplace l'âme et aucun enseignement ne saurait suppléer chez l'homme à l'inspiration de sa nature. »

On comprend maintenant pourquoi Renan ne conclut pas, pourquoi Ibsen pose des problèmes sans les résoudre. « Je ne fais que poser des questions, ma mission n'est pas de répondre, » dit-il dans un de ses poèmes. L'un nous dit tout ce qu'il pense, même quand sa pensée hésite, l'autre tout ce qu'il voit, même quand sa vue se trouble : tous deux le font avec une admirable sincérité et avec une grande séduction, qui nous engage à penser, à regarder avec eux et après eux. Rien n'est mieux fait pour entretenir et stimuler en nous la vie de l'intelligence et de l'âme. C'est là la seule mission qu'ils acceptent. Il n'en est pas de plus belle à condition que, tout en étudiant dans la vie d'un homme ou d'un peuple le présent et le passé avec toutes leurs misères, on croie fermement à l'avenir, à la réalisation du *divin*, comme Renan, à l'avènement du *troisième règne*, comme Ibsen (voir *l'Empereur et le Galiléen*), à la récompense finale de la volonté, fût-ce hors du temps, hors du monde. C'est ainsi, je crois, et non comme une leçon suprême infligée à Brand expirant ou comme une répudiation finale du principe exalté dans tout le drame, qu'on doit comprendre les paroles de la fin : « Dieu est charité. » La voix qui les prononce est celle de l'être universel, de la nature une et indivisible dans laquelle Brand s'est enfin absorbé.

III

Dans ce drame, Ibsen a voulu, non point faire vivre artificiellement une idée, mais, après avoir exposé cette idée d'une façon abstraite, nous montrer le sort qui lui est réservé dans la vie telle qu'elle est, ou, du moins, telle qu'il la voit. Ce n'est pas un traité, c'est un tableau illustrant une pensée. Œuvre de philosophie par moments, c'est toujours une œuvre d'art. Ce n'est pas Ibsen qui engage des controverses ou soulève des conflits. Il nous dépeint sous une forme dramatique la lutte qui, depuis Kierkegaard, se poursuit dans son pays entre les prêtres rationalistes et l'Église d'état ou plutôt l'Etat lui-même, en tant que directeur d'âmes. Le combat pour l'indépendance de l'esprit se livre en Norvège sur le terrain religieux. Voilà pourquoi Ibsen a fait de Brand un prêtre. « J'aurais pu, a-t-il écrit à M. Georges Brandes, représenter Galilée, sans son abjuration finale, ou encore, si vous aviez vécu il y a cent ans, vous représenter vous-même guerroyant contre Rasmus Nielssen et sa *philosophie des compromis*. »

Préoccupé cependant de faire comprendre à ses compatriotes la vie qui les entoure, il devait nécessairement leur montrer des types qu'ils sentissent vivants et vrais. Souvent il les a peints

d'après nature. C'est ainsi que, pour dessiner la grande figure de Brand, il s'est souvenu du pasteur Lammers, qu'il avait connu dans sa jeunesse. Cet *agitateur en plein air*, comme Ibsen l'appelle par opposition à Kierkegaard, dans lequel il ne voit qu'un *agitateur en chambre*, s'était montré tout aussi intransigeant que Brand vis-à-vis des consciences; il avait exposé sa famille à de cruelles épreuves matérielles, contre-coup de sa lutte contre l'Église d'État, lutte au bout de laquelle il s'était trouvé seul, après avoir entraîné des populations entières et avoir été finalement abandonné par tous.

« On finira par comprendre que *Brand* est une œuvre beaucoup plus objective qu'elle n'en a l'air, » a dit Ibsen. En effet, s'il s'identifie plus d'une fois avec son héros, souvent il se sépare de lui pour le juger. Il le condamne dans plusieurs occasions, tantôt par la bouche d'Agnès, tantôt par celle du médecin. Quelquefois même il attribue au bailli ou au doyen des arguments si solides qu'il paraît leur donner raison. J'ai sous les yeux l'œuvre d'un conférencier de Stockholm qui, expliquant *Brand* aux élèves d'une école élémentaire (dans cet heureux pays de Suède, d'autres conférenciers mettent Herbert Spencer à la portée des ouvriers), leur fait surtout admirer le vigoureux bon sens du magistrat libéral et du dignitaire de l'Église. Cela prouve, tout au moins, qu'Ibsen ne condamne ces deux personnages à

l'enfer du ridicule qu'après leur avoir loyalement fait exposer toutes leurs raisons.

En somme, c'est dans l'esprit, dans l'ensemble du drame et surtout dans son prologue héroïque comparé à son funèbre épilogue qu'il faut chercher sa moralité. Ce qui est vrai sur les *faells* symboliques qui représentent la pensée et le rêve peut être faux et désastreux aux bords du *fiord*, dans le domaine de la vie réelle. Brand descendant parmi les hommes, c'est l'idée devenant action et subissant les épreuves que la réalité lui suscite. Les plus redoutables de ces épreuves viennent, sans contredit, des sentiments que la vie fait naître dans le propre cœur de l'idéaliste. Sitôt que Brand connaît les affections humaines, l'idée est exposée à sombrer, et elle le ferait si Gerd, la messagère des hauteurs, ne venait la sauver, en détruisant le bonheur terrestre de l'apôtre.

Par son plan comme par son développement, *Brand* est une épopée plutôt qu'un drame, épopée mêlée d'une pointe de satire particulière à l'esprit norvégien, et qui atteint jusqu'au héros lui-même. Cependant, et bien que Brand ne puisse être joué sans un travail préliminaire d'adaptation, on y aperçoit déjà ces deux grands ressorts de l'émotion dramatique dont son auteur jouera si magistralement dans la suite : la fatalité des origines et l'impérieuse logique des caractères. Mais Ibsen avait trop à dire, et il était trop pressé de parler. Au lieu de développer ses thèmes un à

un, comme il l'a fait plus tard, il les a systématisés en une seule œuvre, œuvre mère, où l'on trouve réunis tous les problèmes, toutes les idées qui alimentent ses dernières productions. De plus, dans chacune d'elles, ou à peu près, l'âme de Brand semble *revenir*. Presque partout, dans ce théâtre, nous retrouvons, sous une forme ou sous une autre, l'homme seul qui lutte sans espoir et ne peut reculer. Cette note personnelle ne constitue-t-elle pas un des plus grands attraits des drames ibséliens ? C'est en faisant œuvre de poète, en donnant libre cours à ses sentiments, à ses impressions et à sa fantaisie qu'Ibsen s'est exercé à sentir, à voir la vie et à la représenter par de vives images. M. Paul Desjardins l'a fort bien dit dans une conférence sur le dramaturge norvégien, qu'il est si bien fait pour comprendre : celui qui n'a pas été idéaliste dans sa jeunesse ne sera pas réaliste dans son âge mûr ; il sera stérile. La raison en est simple : l'art dramatique ne consiste pas seulement à peindre la vie réelle. Il doit représenter le conflit de cette vie avec l'idée, la volonté, le caractère. Or, on ne peut décrire que ce qu'on connaît, et l'on ne connaît ces crises que pour les avoir traversées. Peut-être cette condition est elle-même nécessaire pour apprécier *Brand* à sa juste valeur.

M. PROZOR.

PERSONNAGES

BRAND.
SA MÈRE.
EINAR, peintre.
AGNÈS.
LE BAILLI.
LE MÉDECIN.
LE DOYEN.
LE SACRISTAIN.
LE MAITRE D'ÉCOLE.
GERD.
UN PAYSAN.
UN ADOLESCENT, son fils.
UN AUTRE PAYSAN.
UNE FEMME.
UNE AUTRE FEMME.
UN ÉCRIVAIN PUBLIC.
PRÊTRES ET EMPLOYÉS.
LA FOULE, HOMMES, FEMMES ET ENFANTS.
LE TENTATEUR DU DÉSERT.
CHOEUR INVISIBLE.
UNE VOIX.

BRAND

L'action se passe de nos jours et se transporte d'un point à l'autre de la rive d'un fjord, dans un district de la Norvège occidentale.

ACTE PREMIER

Un haut plateau couvert de neige. Brouillard lourd et épais.
Pluie. Demi-ténèbres

BRAND, vêtu de noir, un bâton à la main, un havresac au dos, s'avance avec peine vers l'ouest. A quelque distance derrière lui, un paysan et son fils cheminent dans le même sens.

LE PAYSAN

Holà, l'étranger ! Pas si vite ! Où es-tu ?

BRAND

Ici.

LE PAYSAN (criant à Brand)

Tu perds ton chemin. Le brouillard s'épaissit.
On voit à peine le bout de son bâton.

LE FILS

Père, voici une fente !

BRAND

LE PAYSAN

Voici une crevasse !

BRAND

Et je ne vois plus de sentier.

LE PAYSAN (criant)

Arrête, l'homme ! Que Dieu nous vienne en aide ! Attention à la neige ! La croûte est mince comme une feuille.

BRAND (prêtant l'oreille)

J'entends le bruit d'un torrent.

LE PAYSAN

Il y a un ruisseau sous le névé, puis un goufre sans fond, qui nous engloutirait tous.

BRAND

Encore une fois, je dois avancer.

LE PAYSAN

Ce n'est pas possible ! Tiens : l'écorce cède ; tout est creusé par dessous. Halte, l'homme ! Il y va de ta vie !

BRAND

Il le faut : j'obéis au maître qui m'envoie.

LE PAYSAN

Comment s'appelle-t-il, ton maître ?

BRAND

Il s'appelle Dieu.

LE PAYSAN

Qu'es-tu donc, toi-même?

BRAND

Prêtre.

LE PAYSAN

C'est possible. Mais je sais bien, moi, que, fusses-tu doyen ou évêque, tu es un homme mort avant qu'il fasse jour si tu avances sur ce névé miné par un torrent. (Il s'approche lentement de Brand et dit d'un ton persuasif.) Voyons, prêtre! On a beau être un savant, avoir de l'esprit, on ne peut faire l'impossible. Allons, rebrousse chemin. Ne sois donc pas si dur, si entêté. On n'a qu'une vie, n'est-ce pas? Que veux-tu qu'on fasse une fois qu'on l'a perdue? Nous avons une lieue jusqu'au prochain endroit, et il fait un brouillard à couper au couteau.

BRAND

Un épais brouillard préserve des feux follets.

LE PAYSAN

Voyons! Tout autour de nous, il y a des marécages sous la glace. Rien de si traître que ces marécages-là.

BRAND

Nous les traverserons.

BRAND

LE PAYSAN

Tu nous feras marcher sur l'eau? Allons donc!
Tu promets plus que tu ne peux tenir.

BRAND

La vraie foi nous fait marcher sur les eaux. Il en est *un* qui l'a montré aux hommes.

LE PAYSAN

C'était dans le vieux temps, ça; aujourd'hui on serait sûr d'aller au fond.

BRAND

Adieu! (Il veut avancer.)

LE PAYSAN

Tu risques ta vie!

BRAND

Si le Seigneur a besoin de ma mort, salut aux marécages, aux torrents, aux abîmes!

LE PAYSAN (bas à son fils)

Non! C'est un fou, un enragé!

LE FILS (prêt à pleurer)

Père, allons-nous-en. Tu vois bien que la pluie augmente, que le temps devient de plus en plus sombre.

BRAND (s'arrêtant tout à coup et s'approchant du paysan)

Écoute-moi, paysan. Tu m'as dit tout à l'heure que ta fille, qui demeure aux bords du fjord, se sent mourir. Elle te l'a fait savoir et ne s'en ira pas en paix sans t'avoir vu. Est-ce vrai ?

LE PAYSAN

Hélas ! aussi vrai que Dieu m'entend !

BRAND

Elle t'a marqué un terme qui expire aujourd'hui ?

LE PAYSAN

Oui.

BRAND

Tu n'as pas un jour à perdre ?

LE PAYSAN

Non.

BRAND

Viens donc !

LE PAYSAN

Ce n'est pas possible. Rebrousse chemin.

BRAND (le regardant fixement)

Écoute-moi : tu donnerais bien cent écus pour le salut de ta fille ?

LE PAYSAN

Oui, prêtre.

BRAND

BRAND

En donnerais-tu deux cents ?

LE PAYSAN

Je sacrifierais volontiers maison et bétail pour qu'elle mourût en paix.

BRAND

Et ta vie, la sacrifierais-tu ?

LE PAYSAN

Quoi ? Ma vie ?

BRAND

Hé bien ?

LE PAYSAN (se grattant l'oreille)

Ma foi, il y a mesure à tout ! Seigneur Jésus ! souviens-toi que j'ai femme et enfants !

BRAND

Celui que tu viens de nommer avait une mère.

LE PAYSAN

Voilà bien des années que ça s'est passé. En ce temps-là, il arrivait des miracles, aujourd'hui il n'en arrive plus.

BRAND

Retourne chez toi. Ta vie est le chemin de la mort. Tu ignores Dieu et Dieu t'ignore.

LE PAYSAN

Fi, que tu es dur !

LE FILS (le tirant par la manche)

Allons-nous-en !

LE PAYSAN

Oui. Mais il faut qu'il vienne avec nous.

BRAND

Moi ?

LE PAYSAN

Eh bien oui ! Si tu restes dans ce maudit endroit, on apprendra que nous étions partis ensemble ; pas moyen de le cacher, et je serai traîné en justice. Que tu tombes dans l'eau, je tombe, moi, dans les fers.

BRAND

Tu souffrirais pour la cause du Seigneur.

LE PAYSAN

Que m'importe sa cause, et la tienne. J'ai assez de ce qui me regarde. Allons, viens !

BRAND

Adieu !

(On entend un bruit sourd dans le lointain.)

LE FILS (poussant un cri)

Une avalanche !

BRAND (au paysan qui l'a saisi au collet)

Lâche-moi !

LE PAYSAN

Non !

BRAND

Lâche-moi, te dis-je !

LE FILS

Viens avec nous !

LE PAYSAN (luttant avec Brand)

Non, le diable m'emporte !

BRAND (se dégageant, fait tomber le paysan dans la neige)

Tu peux être sûr qu'il le fera un jour ! (Il s'éloigne.)

LE PAYSAN (se frottant le bras sans se relever)

Aie ! aie ! Est-il rude, cet homme ! Et il appelle ça travailler pour le Seigneur. (Il se lève en appelant.)
Holà, prêtre !

LE FILS

Il monte vers le sommet.

LE PAYSAN

Oui, mais je le distingue encore. (Il appelle de nouveau.) Écoute donc ! Te rappelles-tu à quel endroit nous avons perdu notre chemin ?

BRAND (caché par le brouillard)

Tu n'as que faire des croix aux carrefours : tu suis toujours la grand'route.

LE PAYSAN

Dieu donne que ce soit vrai : je pourrais du moins me chauffer ce soir au coin du feu. (Il s'en va vers l'est avec son fils.)

BRAND (reparaissant sur un point plus élevé, et tendant l'oreille dans la direction qu'ils ont prise)

Ils tâtonnent pour rentrer au logis. Ah ! misérable esclave ! s'il jaillissait en toi une source de volonté, s'il ne te manquait que la force, comme j'allégerais ta marche ! Avec quelle joie je te chargerais sur mes épaules et t'emporterais, fussé-je brisé de fatigue, eussé-je les pieds sanglants. Mais que faire pour un homme qui cesse de vouloir quand son pouvoir s'arrête ? (Il fait quelques pas en avant.) Ah ! la vie ! la vie ! Quel prix ce bon peuple y attache. Il n'y a pas d'infirmes qui ne tiennent à l'existence comme si le salut du monde et des âmes reposait sur ses chétives épaules. On peut leur demander des offrandes, oh oui ! Mais leur vie, leur vie, ah ! qu'ils en sont avares ! (Il paraît sourire à un souvenir lointain.) Du temps où j'étais petit garçon, deux idées me venaient souvent et je me tordais de rire au risque d'être fouetté quand la vieille maîtresse d'école était de mauvaise humeur.

Je me figurais un hibou qui aurait eu peur des ténèbres, puis un poisson hydrophobe. Impossible d'éloigner ces pensées. Elles avaient becs et ongles et ne lâchaient pas prise. D'où vient que je riais si fort? C'est qu'obscurément je sentais un divorce entre ce qui est et ce qui devrait être, entre ce qui nous plie sous un fardeau et ce qui nous le fait sentir trop lourd. Faible ou fort, chaque homme de mon pays est un de ces hiboux, un de ces poissons. Créé pour les profondeurs, il devrait vivre dans la nuit de l'existence et c'est justement cela qui l'effraye. Il frétille anxieusement pour atteindre la grève. Ou bien, saisi de peur, étouffant sous la voûte étoilée, il demande de l'air, il appelle l'éclat du jour. (Il s'arrête un instant, tressaille et écoute.) Qu'était-ce? Un chant, je crois. Oui, un chant et des rires. Attention! Un hurrah, deux, trois, quatre, cinq. Et voici le soleil qui paraît. Le brouillard se dissipe. J'aperçois la plaine au loin. Et là-haut, au sommet, et sous les rayons du matin, se tient une troupe joyeuse. Leurs ombres s'allongent vers le couchant. Ils échangent des paroles et des poignées de main. Maintenant ils se séparent. Tous s'éloignent du côté de l'est, excepté deux qui s'en vont dans l'autre sens. Les voici qui agitent leurs chapeaux et leurs voiles et, de leurs mains, font des signes d'adieu. (Le soleil s'élève de plus en plus, la nuée se dissipe. Brand s'arrête un long moment et regarde le couple qui s'ap-

proche.) Il y a de la lumière autour d'eux. On dirait que le brouillard fuit leur approche, que la plaine et le coteau se fleurissent de bruyère, que le ciel leur sourit, à lui et à elle. Sans doute, un frère et une sœur. La main dans la main, ils courent sur la lande. La fille touche à peine le sol. Le garçon est svelte comme un roseau. Ah ! elle lui échappe, elle se jette de côté. Il veut la saisir. La course devient un jeu ! Et le rire se fait chant !

(Eynar et Agnès, en légers costumes de voyage, traversent le plateau et s'approchent en jouant, le visage en feu, échauffés par la course. Le brouillard s'est entièrement dissipé. Un beau jour d'été éclaire le plateau de ses premiers rayons.)

EYNAR

Agnès, mon radieux papillon,
Je veux te saisir en jouant
Dans un réseau aux mailles serrées,
Les mailles de mes chansons.

AGNÈS

Si je suis un papillon, un petit papillon vermeil,
Laisse-moi boire dans le calice des bruyères.
Garçonnet, si tu cherches un jeu,
Poursuis-moi, mais ne me saisis point.

EYNAR

Agnès, mon beau papillon
Voici mon réseau tout prêt.
Tu as beau fuir en voltigeant.
Bientôt le filet t'enlacera.

BRAND

AGNÈS

Papillon frais et brillant,
 Je veux m'ébattre dans un vol joyeux.
 Ah! si tu veux me prendre dans ton filet,
 Du moins ne touche pas à mes ailes!

EYNAR

Non! Doucement, je te poserai sur ma main,
 Et je t'enfermerai dans mon cœur:
 Là tu pourras jouer toute ta vie
 Au plus beau des jeux que tu sais.
 (Ils arrivent, sans s'en apercevoir, jusqu'au bord d'un précipice.)

BRAND (leur crie)

Halte! Il y a un précipice derrière vous!

EYNAR

D'où vient cette voix?

AGNÈS (montrant du doigt)

Regarde!

BRAND

Attention! Il était temps! Vous êtes sur un
 pan de glace miné et surplombant l'abîme.

EYNAR (passe le bras autour de la taille d'Agnès et répond
 en riant)

Nous ignorons le danger, nous deux.

AGNÈS

Nous avons toute une vie pour jouer ensemble.

EYNAR

Et du soleil pour notre voyage qui durera bien cent ans !

BRAND

Cent ans jusqu'à l'abîme... Vraiment ?

AGNÈS (agitant son voile)

Non ! Jusqu'au ciel bleu, où nous arriverons en jouant.

EYNAR

Après une fête de cent ans, des flambeaux de noce toutes les nuits, une vie, un siècle d'enlacement !

BRAND

Et après cela ?

EYNAR

Après cela ? Le retour au ciel.

BRAND

Ah ! C'est donc de là que vous venez ?

EYNAR

Bien entendu. D'où pourrions-nous venir ?

AGNÈS

En ce moment, il est vrai, nous venons de la vallée qui s'étend au-delà du fiell.

BRAND

Il me semble aussi vous avoir entrevus de loin. Vous étiez au bord du torrent.

EYNAR

Oui, c'est là que nous nous sommes séparés de nos amis, avec force poignées de mains, étreintes et baisers. C'est ainsi qu'on scella tous les bons souvenirs. Descends jusqu'à nous ! Je te dirai tout. Tu verras comme Dieu a été gracieux pour nous, tu comprendras notre allégresse ! Fi donc ! tu es là comme un morceau de glace. Voyons, dégèle ! A la bonne heure ! D'abord, je suis peintre, et c'est déjà bien aimable à Dieu d'avoir donné des ailes à mes pensées, si bien que, des couleurs, je fais sortir la vie, comme il fait, lui, sortir le papillon de sa larve. Mais le plus splendide de ses cadeaux, c'est celui qu'il m'a fait d'Agnès, ma fiancée. J'arrivais du Midi, après de longs voyages, ma boîte à couleurs sur le dos...

AGNÈS (avec feu)

Et gai comme un roi, insouciant, sachant plus de mille chansons !

EYNAR

Juste au moment où je traversais ce pays, elle s'y trouvait en visite. Elle était venue boire l'air du fiell, le soleil et la rosée, et le souffle des sapins. Moi, une volonté divine m'entraînait vers les hauteurs. Un chant intérieur me disait : Va chercher la source de la beauté dans les sapins et la bruyère, là où le ruisseau coule dans les bois, où le nuage vole sous la voûte céleste ! C'est alors que j'ai peint mon plus beau tableau, des roses sur ses joues, un rayon de joie dans ses yeux, un sourire qui fait chanter l'âme.

AGNÈS

As-tu seulement vu ce que tu peignais ? Les yeux fermés, tu as vidé la coupe de vie à grands traits. Puis, un beau jour d'été, te voilà de nouveau bâton en main et havresac au dos.

EYNAR

Tout à coup il me vient une idée : tu as oublié de faire ta demande en mariage ! Hourrah ! Vite la demande ! La réponse était prête. En un instant, tout fut réglé, mis au clair, et notre vieux médecin, ne sachant comment témoigner sa joie, nous a donné une fête de trois jours. Cela n'a été que chants et que danses. Comme invités, nous avons le prêtre, le bailli, le maire, l'échevin et toute la jeunesse

d'alentour. Nous sommes partis cette nuit, mais la fête ne s'est pas terminée ainsi. Drapeau en tête, guirlandes de feuillage aux chapeaux, toute la troupe nous a suivis, de colline en colline.

AGNÈS

Tantôt deux par deux, tantôt formant un rond, on a dansé à travers tout la lande.

EYNAR

Du vin doux dans une coupe d'argent.....

AGNÈS

Des chansons dans la nuit d'été.....

EYNAR

Et le brouillard du nord s'écartait devant nous.

BRAND

Et maintenant, où allez-vous ?

EYNAR

Droit jusqu'à la ville.

AGNÈS

C'est là que j'habite.

EYNAR

Nous n'avons plus qu'un sommet à franchir pour atteindre le fjord. A l'est, dans la baie, nous

trouverons un coursier d'Aegir¹ son panache de vapeur au front. Il nous emportera jusque chez nous, où la noce nous attend. Puis, nous prendrons notre vol vers le sud, pareils à deux cygnes qui s'en vont ensemble...

BRAND

Et après ?

EYNAR

Une vie de noce et de joie, grande comme un rêve, belle comme une légende. Sache que, par ce beau matin de dimanche, sans prêtre, au milieu de la lande, notre vie fut bénie, vouée à une paix sans mélange, consacrée à une fête éternelle.

BRAND

Par qui ?

EYNAR

Par la bande joyeuse. Au son des coupes entrecroisées, elle a jeté l'anathème sur tout nuage qui menacerait notre léger berceau de verdure. Elle a banni de la langue les mots chagrins qui parlent de foudre et d'orage. Et, couronnée de verdure, elle nous a fiancés, vrais enfants de la joie, affrontant l'hiver et les frimas.

BRAND

Adieu, vous deux ! (Il veut reprendre son chemin.)

¹ *Aegir* : le Neptune de la mythologie scandinave.

EYNAR (fait un mouvement et examine Brand plus attentivement)

Attendez un moment ! Il me semble reconnaître vos traits.

BRAND

Je suis un étranger pour vous.

EYNAR

Et cependant, est-ce à l'école, est-ce à la maison, mais je crois bien me rappeler...

BRAND

A l'école, oui : en ce temps-là, nous étions amis. J'étais enfant. Je suis homme aujourd'hui.

EYNAR

Ce n'est pas possible ! Vous n'êtes pas (poussant un cri) Brand ! Mais, si, c'est toi ! Je te reconnais enfin !

BRAND

Je t'ai reconnu tout de suite.

EYNAR

Quelle joie de te revoir ! Regarde-moi. Tu es bien le même, toujours replié sur toi, fuyant la bande folle des camarades, t'écartant de nos jeux.

BRAND

J'étais un étranger parmi vous. Toi, cependant, je crois t'avoir aimé. Mais vous étiez tous, vous qui venez du sud, faits d'une autre pâte que moi, né sur cette côte, à l'ombre d'une roche aride.

EYNAR

En effet, je me souviens, tu es de cette contrée.

BRAND

Oui, et mon chemin me conduit par ici.

EYNAR

Tu vas donc plus loin ?

BRAND

Oui, je vais plus loin. Je traverse mon pays à la
hâte.

EYNAR

N'es-tu pas prêtre ?

BRAND (avec un sourire)

Pasteur suppléant. Comme un lièvre dans les bois, j'ai mon gîte tantôt ici, tantôt là.

EYNAR

En ce moment, où vas-tu ?

BRAND (brusquement, d'un ton rude)

Ne me le demande pas !

EYNAR

Pourquoi ?

BRAND (changeant de ton)

Au fait, oui ! Le bateau qui vous attend, vous deux, doit aussi m'emporter.

EYNAR

Mon coursier de noces ? Hourrah ! Tu entends, Agnès, il fait route avec nous !

BRAND

Oui, mais moi, je vais à des funérailles.

AGNÈS

A des funérailles ?

EYNAR

Vraiment ! qui doit-on enterrer ?

BRAND

Le Dieu que tu viens d'appeler ton Dieu.

AGNÈS (s'écartant)

Viens, Eynar !

EYNAR

Brand !

BRAND

Le dieu des esclaves, des serfs courbés sur la glèbe. On le roulera dans son linceul ; on le clouera dans sa bière, à la face du jour. Il fallait bien que cela finît. Vous comprenez : voilà des siècles qu'il languissait.

EYNAR

Tu es malade, Brand !

BRAND

Je me porte comme le pin des montagnes, comme la bruyère des landes, pleine de fraîcheur et de santé. Le malade, c'est le siècle, c'est la race d'aujourd'hui qu'il s'agit de guérir. Ah ! vous ne songez qu'à des jeux, à des fêtes galantes. Vous voulez bien croire un peu, mais sans y regarder de trop près, et faire peser tout le fardeau sur celui qui, vous a-t-on dit, s'est chargé de l'expiation. Puisqu'il s'est laissé couronner d'épines pour vous, il ne vous reste plus qu'à danser. A votre aise ! Mais une autre question, mes amis, c'est de savoir où cette danse vous mène.

EYNAR

Ah ! je comprends ! c'est une nouvelle chan on en vogue dans tout le pays. Tu es de cette jeune

couvée pour qui la vie n'est que poussière et vanité, et qui veut, en brandissant les torches de l'enfer, précipiter le monde dans un baquet de cendres.

BRAND

Tu te trompes. Je ne suis pas un prêcheur de grand chemin. Je ne parle pas en serviteur de l'Église. Je sais à peine si je suis chrétien. Mais je sais que je suis homme, et je sais aussi ce qui dessèche la moelle de notre pays.

EYNAR (souriant)

Vraiment! c'est du nouveau! Notre beau pays accusé de pousser la joie de vivre l'excès!

BRAND

Non, certes, l'allégresse ne déborde pas de nous. Plût au Ciel qu'il en fût ainsi! Je veux bien que tu sois l'esclave de la joie. Mais il faut l'être tous les jours de la vie, et non pas aujourd'hui ceci, demain cela. Ce que tu es, sois-le pleinement, pas à demi. La bacchante est idéale, et l'ivrogne est ignoble. Silène, c'est de l'art; un homme pris de vin, de la caricature. Parcours le pays, interroge ses habitants, et tu verras que chacun d'eux est instruit à être un peu de tout. Il possède un peu de sérieux pour s'en parer le dimanche, un peu

de bonne foi pour être comme nos pères, un peu de paillardise à l'issue des banquets, car les pères en faisaient autant, un peu de feu au cœur quand on a festoyé et qu'on chante ce vaillant petit peuple qui vit sur ses rochers, résistant comme eux et n'ayant jamais souffert le joug ni le fouet, — un peu de légèreté à promettre, — un peu de finasserie quand il s'agit de tenir, à sang rassis, une parole donnée après boire et qu'on discute une fois dégrisé. Mais, je le répète, il ne possède tout cela qu'en très petites doses. Ses vertus et ses vices ne vont pas bien loin. Dans les grandes choses comme dans les petites, il est toujours fait de tronçons, tronçons de bien, tronçons de mal; mais ce qu'il y a de pire, c'est que chacun de ces tronçons est en état de détruire tous les autres.

EYNAR

La raillerie est facile, mais je trouve l'indulgence plus belle.

BRAND

Peut-être, mais moins saine.

EYNAR

Eh bien ! va pour nos péchés nationaux. Tu as raison, là ! Mais quel rapport ont-ils avec ce Dieu, qui continue à être le mien, et que tu veux, toi, descendre au tombeau ?

BRAND

Mon joyeux ami, tu es peintre. Montre-moi donc ce Dieu dont tu parles. On m'a dit que tu l'as peint pour l'édification du bon peuple et que ton tableau est touchant. Voyons ! Il est vieux, n'est-ce pas ?

EYNAR

Oui.

BRAND

Bien entendu. Sa chevelure est grise et rare, à la façon des vieilles gens, sa barbe est d'argent ou de glace, comme tu veux. Il est d'humeur bienveillante, assez sévère cependant pour faire peur aux enfants, quand on les met au lit ? Lui fais-tu porter pantoufles ? Peu importe ! Mais ce qui lui conviendrait, je crois, ce seraient des lunettes et une petite calotte.

EYNAR (avec irritation)

Où veux-tu en venir ?

BRAND

Je ne plaisante pas. C'est bien là notre Dieu de famille, le Dieu de notre pays, que notre peuple adore. Si le catholique fait un bambin du Héros Rédempteur, vous en faites, vous, un vieillard im-

potent, tout près de tomber en enfance. Si, de tout le domaine de saint Pierre, ce qui reste au Pape c'est une double clef, n'enfermez-vous pas, vous, dans l'enceinte d'une église, le royaume de Dieu, qui va du pôle au pôle. Vous séparez la vie de la foi et de la doctrine. Aucun de vous ne songe à être. Vos efforts, vos idées tendent à élever les cœurs et non pas à vivre d'une vie pleine et entière. Pour trébucher comme vous faites, vous avez besoin d'un Dieu qui vous regarde entre les doigts, d'un Dieu chauve et grisonnant comme la race elle-même. Ne faudrait-il pas le peindre en calotte? Eh bien non! ce Dieu-là n'est pas le même! Mon Dieu est tempête, le tien n'est que vent; il est inflexible, le tien n'est que sourd; il est tout amour, le tien n'est que débonnaire. Il est jeune comme Hercule: ce n'est pas ton bon Dieu bisaïeul. Sur l'Horeb, dans le buisson ardent, la foudre accompagne sa voix quand, pareil à un géant armé qui épouvante un nain, il surgit devant Moïse. Dans la vallée de Gabaon, il arrête le soleil. Il accomplit des miracles sans nombre et en ferait encore de nos jours, si la race entière n'était pas aussi lâche que toi!

EYNAR (avec un sourire forcé)

Il s'agit donc, n'est-ce pas, de transformer la race?

BRAND

On la transformera, aussi vrai que ma mission dans ce monde est de la guérir de ses vices et de ses infections.

EYNAR (secouant la tête)

N'éteins pas le lumignon qui fume, son odeur même nous sert de guide. Si les vieux mots sont usés, ne les enlève pas de la langue avant d'en avoir créé d'autres.

BRAND

Je n'ambitionne rien de neuf. C'est l'Éternel dont je réclame les droits. Je ne travaille pas au soutien d'une église ni d'un dogme ! Ils ont eu leur aurore, pourquoi ne verraient-ils pas leur déclin ? L'ordre universel veut de la place pour les formes à naître... Ce qui ne périt pas, c'est l'esprit increé, c'est l'âme diffuse à l'origine des temps, dissoute dans l'éclosion printanière du monde, l'âme qui, d'audace et de foi virile, a construit une arche allant de la matière à la source de l'être. Maintenant, avec l'idée que la race se fait de Dieu, elle partage cette âme en petites portions qui se débitent en détail. Mais de cette mutilation, de ces tronçons d'âme, de ces membres détachés, épars, il faut qu'un tout surgisse afin que le Seigneur retrouve l'homme qu'il a fait, la plus grande de ses œuvres, Adam, son premier né, jeune et plein de vigueur.

EYNAR (l'interrompant)

Adieu! Je pense qu'il vaut mieux nous séparer ici.

BRAND

Si vous prenez par l'ouest, je prendrai par le nord. Deux chemins également longs conduisent au fjord. Adieu!

EYNAR

Adieu!

BRAND (se retournant, au moment de descendre le sentier)

Sépare la lumière des ombres, peintre, et souviens-toi que la vie aussi est un art.

EYNAR (faisant le geste de s'éloigner)

Va! Mets le monde à l'envers. Quant à moi, je reste fidèle à mon Dieu.

BRAND

Peins-le donc avec ses béquilles. Je m'en vais, de ce pas, le descendre au tombeau. (Il s'éloigne.)

(Eynar fait quelques pas en silence. Brand le suit du regard.)

AGNÈS (dont la pensée semble un instant absente, tressaille, tout à coup, regarde, inquiète, autour d'elle, et demande)

Le soleil s'est-il couché?

BRAND

EYNAR

Non ; ce n'était qu'un nuage, et le voilà passé.

AGNÈS

Que cette bise est froide !

EYNAR

C'est un coup de vent qui nous vient du glacier.
Descendons par ce chemin.

AGNÈS

Tout à l'heure, je ne voyais pas se dresser si
noire la montagne qui nous sépare du sud.

EYNAR

Tu ne l'as pas remarquée, tant qu'ont duré nos
chants et nos jeux, avant la peur qu'il t'a faite en
criant. Qu'il suive sa pente aride, et nous, repre-
nons notre jeu.

AGNÈS

Non, pas maintenant, je suis fatiguée.

EYNAR

Au fait, je le suis moi-même. Et puis, la descente
est dure. Ce n'est plus comme sur la lande. Mais,
au bas de cette montagne, nous ferons exprès de

danser, et avec rage encore, mille fois plus follement que nous ne l'aurions fait sans cela.

Regarde, Agnès, regarde cette bande bleue qui s'étend au soleil. La voici qui se ride, la voici qui sourit. Vois ce reflet d'argent, vois ce beau rayon d'ambre. C'est la mer, la mer fraîche et grande que tu aperçois tout au loin. Vois-tu ce sombre panache de fumée qui s'élève tout près de la côte, ce point noir qui vient de doubler le cap ? C'est le bateau, Agnès, c'est notre bateau. Encore un moment, il entrera dans le fjord. Demain, il le quittera pour reprendre la mer, et tu seras à bord avec moi ! Mais voici le brouillard qui descend, gris et lourd. As-tu vu, Agnès, comme le ciel et la mer se fondaient tout à l'heure ?

AGNÈS (qui semble toujours absente, répond d'un air distrait)

Oui. Mais as-tu vu, Eynar... ?

EYNAR

Quoi ?

AGNÈS (sans le regarder, contenant sa voix, comme dans une église)

Comme il grandissait en parlant !

(Elle se met à descendre la côte, Eynar la suit.)

(Le chemin longe un mur de rochers. A droite, un escarpement sauvage. Derrière la montagne, sur un plan élevé, d'autres hauteurs et des pics neigeux se perdant à demi dans la brume.)

BRAND (apparaît au haut de la côte, descend le sentier, s'arrête à mi-chemin sur une petite plate-forme rocheuse qui surplombe l'escarpement, et regarde en bas)

Oui, je me reconnais ! Chaque hangar sur la rive, chaque pli de terrain, la colline déchirée, sa couronne de bouleaux, la vieille église brunie, le bouquet d'aulnes au bord de la rivière, chaque chose est là, comme dans mon enfance. Mais tout cela me semble plus petit, plus vieillot. Et la montagne projette son toit neigeux plus loin qu'autrefois. Elle a encore retranché un peu du ciel à la vallée. Elle la surplombe, la menace, l'obscurcit, l'emprisonne, lui dérobe de plus en plus le soleil. (Il s'assied et regarde au loin.) Le fjord ! Était-il si sombre, si étroit dans le temps ? Il pleut là-bas. Un yacht tend ses voiles au vent. Plus au sud, à l'ombre de ce roc en enclume, voici une hutte, un pont, une clôture peinte en rouge. C'est le passage et l'enclos de la veuve, le séjour de mon enfance. Quel essaim de souvenirs cette vue éveille en moi ! Sur cette rive pierreuse, mon âme d'enfant a été abandonnée ! Une angoisse m'étreint l'âme. C'est sa parenté qui lui pèse, la chaîne qui l'attache à une autre âme sans cesse penchée sur la terre. Tout ce que je rêvais de grand s'obscurcit et se voile. Courage et force m'abandonnent. Mon élan, mon esprit faiblissent et se détendent. Au seuil de ce pays qui est le mien, je me regarde moi-même comme un étranger, et me vois garrotté,

tondu, sans défense. Le réveil de Samson dans les bras de la courtisane. (Il regarde de nouveau.) Quelle agitation? Que se passe-t-il? Sortant de chez eux, hommes et femmes accourent de toutes parts. Des plis de terrain les cachent. Ils reparaissent sur les hauteurs, en longue file. Tous affluent vers la vieille église. (Il se lève d'un bond.) Ah! je vous connais à fond, âmes lâches, esprits inertes! A toutes vos patenôtres, il manque ce battement d'ailes de la volonté, ce frémissement anxieux qui élève les cantiques jusqu'au ciel. Il ne vous vient que lorsque vous demandez votre pain quotidien. C'est là votre mot d'ordre et votre cri de guerre. Détachée de l'ensemble, cette prière s'est incrustée dans vos cœurs. C'est la seule épave de votre foi qui ait échappé au naufrage. Allons-nous-en! On étouffe ici. Un air de sépulcre s'élève de cet étroit vallon. En vain on y déploierait un drapeau, aucun souffle frais et libre ne le ferait flotter! (Il veut s'en aller. Une pierre lancée d'en haut descend la côte et passe tout près de lui.)

BRAND (se retourne en criant)

Holà! Qui lance des pierres ici?

(Sur la crête de la montagne, on voit courir Gerd, fillette de quinze ans. Elle porte des pierres dans son tablier.)

GERD

Il a crié. J'ai touché juste. (Elle se remet à lancer des pierres.)

BRAND

BRAND

Hé, l'enfant ! Laisse là ce vilain jeu.

GERD

Il se balance toujours sur cette branche détachée. Pas moyen de l'atteindre. (Elle recommence en criant.) Le voici qui revient. Comme il a l'air méchant ! Au secours ! Hou ! Il va m'enfoncer ses serres dans le corps.

BRAND

Pour l'amour de Dieu... !

GERD

Chut ! Qui es-tu ? Attention ! Ne bouge pas ! Le voici qui s'envole.

BRAND

De quoi parles-tu ?

GERD

Tu n'as pas vu le vautour ?

BRAND

Non.

GERD

Ce grand oiseau, qui a l'air si méchant, avec sa

crête aplatie jusqu'au bec, ses yeux cernés de jaune et de rouge !

BRAND

Où vas-tu ?

GERD

A l'église.

BRAND

En ce cas, nous pourrons faire route ensemble.

GERD

Ensemble ? Non, certes : je m'en vais par là, vers la cime.

BRAND (indiquant la vallée)

Comment ? mais la voici, l'église.

GERD (le regardant avec un sourire narquois en montrant du doigt la vallée)

Cette église-là ?

BRAND

Mais oui : viens avec moi !

GERD

Non. Elle est trop vilaine.

BRAND

BRAND

Vilaine ? Et pourquoi donc ?

GERD

Parce qu'elle est trop petite.

BRAND

Où en as-tu vu une plus grande ?

GERD

Une plus grande ? Je le sais bien, moi. Adieu !
(Elle indique le sommet.)

BRAND

C'est là le chemin de ton église ? Il ne conduit qu'à la crête sauvage.

GERD

Viens avec moi : je te montrerai une église de neige et de glace.

BRAND

De neige et de glace ? Ah oui ! Je me souviens. Dans mon enfance, j'entendais parler d'une ravine cachée entre ces deux sommets. C'est là cette *église de glace* sur laquelle il court tant de légendes. Une mare congelée lui sert de fondement

et de plancher; au-dessus des parois, un amas de neige durcie s'étend et forme un plafond.

GERD

Oui, on croit que c'est une ravine et un tas de neige, et c'est une véritable église.

BRAND

N'y entre jamais! Plus une fois, un simple coup de vent, un cri, une détonation ont fait crouler le névé.

GERD (sans l'écouter)

Viens donc voir un troupeau de rennes tué par l'avalanche. On les a trouvés ce printemps, à la grande fonte des neiges.

BRAND

Ne va pas là, c'est dangereux!

GERD (indiquant la vallée)

Ne va pas là, c'est trop laid!

BRAND

Que la paix du Seigneur soit avec toi!

GERD

Viens plutôt ! Là-haut, l'avalanche et le torrent disent l'office, le vent prêche sur la moraine : cela donne chaud et froid en même temps. Et jamais cet horrible vautour ne pénètre dans mon église. Il s'abat dehors, sur le marais noir, où il se tient immobile comme le coq sur le clocher d'en bas.

BRAND

Égarée est ta course, égarée est ton âme : un tympanon dont la table est fendue. Mais du mal le bien peut sortir : seule la platitude reste plate à jamais.

GERD

Il vient sur moi, battant des ailes. Adieu, je cours m'abriter à l'église. Là je serai bien en sûreté. Oh ! la vilaine bête ! A-t-elle l'air méchante ainsi ! (Criant.) N'approche pas, ou je lance des pierres ! Si tu joues des griffes, je jouerai du bâton ! (Elle s'enfuit vers la fjæll.)

BRAND (après un silence)

Elle va donc à l'église, elle aussi. Qui des deux a raison, celle qui court dans la montagne ou ceux qui se pressent dans la plaine ? Quelle course est la plus folle ? Qui s'égaré, qui s'éloigne davantage

de sa paix, de son foyer? L'insouciance au front
ceint de verdure qui joue sur le bord des abîmes?
La mollesse qui se traîne sur les chemins battus,
suivant les us et les convenances? L'égarément
sauvage d'une telle envergure qu'il ferait paraître
beau le mal qui l'atteint et l'entraîne? Guerre à
cette triple alliance! Guerre à mort, sans trêve ni
merci! J'aperçois ma vocation qui m'appelle. Elle
brille comme un rayon de jour entre des volets
disjoints. Je connais ma tâche. Je terrasserai ces
trois monstres, et le monde se relèvera de ses
maux. Eux ensevelis, la pestilence s'en ira, la
race pourra respirer. Debout! Arme-toi, mon âme!
Tire ton glaive et marche au combat pour délivrer
tous les vassaux du Ciel!

(Il descend la côte, marchant vers le pays habité.)

ACTE II

Les bords du fjord. Horizon de montagnes escarpées. Sur une butte, non loin de la côte, la vieille église, petite et menaçant ruine. Le temps est à l'orage.

La foule, hommes, femmes, enfants, se tient par groupes sur le rivage et les coteaux voisins. Au centre, sur une pierre, est assis le bailli, assisté d'un greffier. On distribue du blé et des vivres. Plus loin, Eynar et Agnès se tiennent au milieu d'un petit groupe. Sur le rivage on voit quelques barques amarrées. Brand apparaît sur la butte de l'église, sans être remarqué.

UN HOMME (se frayant un passage)

Place !

UNE FEMME

Je suis venue la première.

L'HOMME (l'écartant brusquement)

Va te promener ! (Il fend la foule et arrive jusqu'au bailli.)

Tenez, voici mon sac, il n'y a qu'à le remplir

LE BAILLI

Patience !

L'HOMME

Pas moyen ! Il me faut rentrer. Il y en a quatre ou cinq là-bas qui m'attendent et qui ont faim.

LE BAILLI (plaisantant)

Tu n'en sais pas le nombre au juste?

L'HOMME

L'un d'eux était à la mort quand je suis parti.

LE BAILLI

Attends un peu; tu es sur la liste, je suppose. (Il feuillette les registres.) Non... Si; tu y es. Une chance pour toi. (Au greffier.) Donnez-lui le numéro vingt-neuf. Allons, allons, bonnes gens Un peu de patience ! Nils Snemyr ?

UN HOMME

Présent!

LE BAILLI

Tu recevras aujourd'hui un quart de moins que la dernière fois. Vous n'êtes plus si nombreux.

L'HOMME

C'est juste ! La Ragnhild est morte pas plus tard qu'hier.

LE BAILLI (notant)

Une bouche de moins. C'est toujours ça. (A l'homme qui s'éloigne.) Et surtout ne t'avise pas d'aller aussitôt convoler en secondes noces.

LE GREFFIER (riant sous cape)

Hi, hi !

LE BAILLI (sévèrement)

Pourquoi riez-vous ?

LE GREFFIER

Monsieur le bailli a toujours le mot pour rire.

LE BAILLI

Taisez-vous ! Ce que nous faisons là n'est pas une farce. Mais, contre les larmes, il n'y a rien de tel qu'un peu de badinage.

EYNAR (se détachant d'un groupe, accompagné d'Agnès)

J'ai vidé ma dernière poche. Plus rien dans ma bourse ni dans mon portefeuille. Je serai comme un rat d'église en arrivant à bord et devrai mettre ma montre et ma canne en gage.

LE BAILLI

Oui, vous êtes venus au bon moment, vous deux. Il n'y a ici que des mains de pauvres, des bouches à demi rassasiées partageant avec d'autres qui n'ont rien à mettre sous la dent... (Il aperçoit Brand et fait un signe de son côté)... Encore un ! Soyez le bienvenu ! Savez-vous ce que c'est qu'une inondation, puis une sécheresse, à la fin une disette ? En ce cas,

dénouez les cordons de votre bourse. Nous acceptons toute offrande, grande ou petite. Nos ressources sont presque épuisées. Pour une foule de pauvres au désert, cinq petits poissons ne font pas un repas de nos jours.

BRAND

Dix mille poissons partagés au nom d'une idole ne sauveraient pas une seule âme en détresse.

LE BAILLI

Ce ne sont pas des paroles que je vous ai demandées. Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

EYNAR

Tu ne peux te figurer, Brand, la longue et cruelle misère de ces gens. Ils ont souffert une année de peste et de famine. Il y a là des cadavres.

BRAND

C'est vrai ! Tous les yeux sont cernés. On voit bien qui tient ici ses assises.

LE BAILLI

Et pourtant vous semblez dur comme un roc.

BRAND (se place au milieu des groupes et dit en appuyant sur les mots)

Si pour vous la vie coulait lâche et paisible, traînant lentement ses soucis quotidiens, j'aurais pitié des cris de ceux qui demandent du pain. Celui qui rampé à quatre pattes dans le trou où il est né ne tarde pas à sentir la bête s'éveiller en lui. Quand les jours, l'un après l'autre, s'en vont d'un pas lourd comme un cortège funèbre, on peut bien se croire effacé du grand livre de Dieu. Mais à vous il a montré plus de miséricorde. Il a jeté l'effroi dans vos cœurs, il vous a cinglés du fouet de la mort ; tous les biens qu'il vous avait donnés, il vous les a repris.

VOIX NOMBREUSES ET MENAÇANTES

Il insulte à notre misère !

LE BAILLI

Il offense ceux qui vous donnent du pain !

BRAND (secouant la tête)

Oh ! si mon sang pouvait vous désaltérer, fontaine de salut, il jaillirait à flots de mon cœur, jusqu'à ce que la dernière veine fût épuisée. Mais vous secourir en ce moment serait un péché. Vous voyez bien que Dieu veut vous tirer de la boue. Un peuple qui vit, fût-il faible et dispersé, se

trempe dans la détresse, y puise des forces viriles. L'esprit veule acquiert une vue d'aigle pour regarder au loin et pour voir juste et bien, la volonté débile secoue sa paresse et se prépare à la lutte, certaine de triompher. Et cependant, avant que les tribulations eussent allumé ces nobles énergies, ce n'était là qu'un troupeau qui ne valait pas le prix de sa rédemption.

UNE FEMME

Une tempête sévit sur le fjord, comme si ses paroles l'avaient déchaînée.

UNE AUTRE

Il attirera sur nous la colère divine. souvenez-vous de ce que je vous dis.

BRAND

Votre Dieu ne fait pas de prodiges !

LES FEMMES

Voyez quelle tempête ! voyez !

VOX DANS LA FOULE

Hors d'ici ! âme dure que tu es ! Chassez-le à coups de pierres et de couteau !

(La foule se presse, menaçante, autour de Brand. Le bailli intervient.)

(Une femme descend la côte et accourt effarée, les vêtements en lambeaux.)

LA FEMME (criant)

Seigneur Jésus ! Où trouver du secours ?

LE BAILLI

Qu'y a-t-il ? dites-moi vos besoins ?

LA FEMME

Mes besoins ? Il ne s'agit pas de ça pour l'instant. Jamais on n'a vu horreur pareille !

LE BAILLI

Qu'est-il arrivé ? Parle !

LA FEMME

La voix me manque. Un prêtre. Au secours, de grâce, au secours !

LE BAILLI

Il n'y a pas de prêtre ici.

LA FEMME

Il est perdu, perdu ! Oh Dieu ! pourquoi m'as-tu fait naître !

BRAND (s'approchant)

Peut-être s'en trouvera-t-il un.

LA FEMME (lui saisissant le bras)

Qu'il vienne alors, qu'il vienne de suite!

BRAND

Dis-moi ta peine, et il viendra.

LA FEMME

Sur l'autre bord du fjord...

BRAND

Eh bien?

LA FEMME

Mon mari, — trois enfants mourant de faim, la maison vide... Dis-moi, dis-moi qu'il n'est pas damné!

BRAND

Parle d'abord!

LA FEMME

Mon sein n'avait plus de lait. Et nul secours, ni de Dieu, ni des hommes. Le plus petit se débattait avec la mort. Ça lui fendait le cœur, à lui. Alors, il a frappé!

BRAND

Frappé!

LA FOULE (cri d'effroi)

Son enfant !

LA FEMME

Au même instant, il vit l'épouvantable horreur de son action. Ses remords se déchaînèrent comme un torrent furieux. Il porta la main sur lui-même. Ah ! viens sauver son âme ! Malgré la tempête et la mer en fureur, viens ! Il ne peut pas vivre et n'ose pas mourir. Il est là, le cadavre sur ses genoux, et hurle en invoquant l'enfer

BRAND (gravement)

Voilà où le secours est urgent.

EYNAR (qui a pâli)

Est-ce possible ?

LE BAILLI

Ce n'est pas un homme de mon district.

BRAND (à la foule, d'une voix brève)

Détachez un bateau pour me conduire à l'autre bord.

UN HOMME

Par un temps pareil ? personne ne le risquerait.

LE BAILLI

Il y a un chemin qui contourne le fjord.

LA FEMME

Non ! il est coupé. Je suis venue par là. Mais, derrière moi, le torrent débordé a détruit le pont !

BRAND

Détachez un bateau !

UN HOMME

Impossible ! il serait à l'instant même brisé contre un écueil.

UN AUTRE

Regardez cette masse qui s'éboule dans le fjord ? On ne voit plus que fumée !

UN TROISIÈME

Par un temps pareil, quand l'orage gronde ainsi, le doyen lui-même annonce qu'il n'y a pas d'office.

BRAND

Une âme de pêcheur qui va paraître devant Dieu n'attend pas la fin de l'orage ! (Il descend jusqu'au fjord, détache un bateau et déferme la voile.) Vous risquez votre bateau ?

LE PROPRIÉTAIRE

Oui, mais ne t'embarque pas!

BRAND

C'est bien! Maintenant, j'attends celui qui veut risquer sa vie.

UN HOMME

Ce ne sera pas moi.

UN AUTRE

Ni moi!

PLUSIEURS VOIX

Autant dire qu'on va à la mort!

BRAND

Votre Dieu n'a jamais aidé personne à affronter le fjord; mais souvenez-vous que le mien est à bord

LA FEMME (se tordant les mains)

Il mourra damné!

BRAND (monte dans le bateau et crie à la foule)

Je n'ai besoin que d'un homme pour l'écope et la voile. Allons, un de ceux qui ont donné aux autres! Donnez, bonnes gens, donnez toujours, jusqu'à la mort, jusqu'au tombeau!

QUELQUES HOMMES (se reculant)

Ne nous demande pas ça !

UNE VOIX (d'un ton de menace)

Descends ! En voilà assez ! C'est défier le Ciel !

VOIX NOMBREUSES

Voyez ! l'orage grandit !

AUTRES VOIX

La corde s'est rompue !

BRAND (saisit la gaffe, se cramponne au rivage et crie à la femme)

C'est bien ! Viens donc, toi ! Mais viens vite !

LA FEMME (reculant)

Moi ! Quand il n'y a personne qui...

BRAND

Ne te soucie pas des autres !

LA FEMME

Je n'oserai jamais !

BRAND

Tu ne veux pas ?

BRAND

LA FEMME

Songe à mes enfants.

BRAND (souriant)

Ah! vraiment vous êtes bien ancrés dans la boue.

AGNÈS (le visage en feu, se tourne vers Eynar et lui pose la main sur l'épaule)

Tu l'entends!

EYNAR

Oui. C'est un homme fort

AGNÈS

Que Dieu te garde! Tu as compris. (Elle crie à Brand.)
En voici un qui vous suivra. Il est digne de s'embarquer avec vous.

BRAND

Allons, viens!

EYNAR (pâlissant)

Moi?

AGNÈS

Va! Je t'ai sacrifié! Mon esprit qui rampait s'élève et voit de haut!

EYNAR

Avant de te connaître, je me serais sacrifié
moi-même et l'aurais volontiers suivi.

AGNÈS (tremblante)

Et maintenant?

EYNAR

Je suis jeune. La vie m'est chère. Je ne peux pas.

AGNÈS (reculant)

Que dis-tu là?

EYNAR

Je n'ose pas.

AGNÈS

C'est fini! La tempête a fait son œuvre! (Avec éclat.)
Un océan s'est creusé entre nous. (A Brand.) Atten-
dez-moi!

BRAND

C'est bien. Venez!

LES FEMMES (saisies de peur, en la voyant sauter dans la barque)

Au secours, Seigneur Jésus!

EYNAR (avec un élan désespéré pour la retenir)

Agnès !

LA FOULE ENTIÈRE (se précipitant vers le bord)

Arrêtez ! ne partez pas.

BRAND (à la femme)

Où est votre maison ?

LA FEMME (indiquant une direction)

Tout là-bas, sur la pointe, au-delà des récifs.
(Le bateau quitte le bord.)

EYNAR (criant)

Songe à tes sœurs ! Songe à ta mère ! Grâce pour ta vie !

AGNÈS

Nous sommes trois à bord.

(La voile s'enfle. Le bateau s'éloigne. La foule se précipite vers les hauteurs et s'y assemble en masse compacte ; tous les regards suivent la barque avec anxiété.)

UN HOMME

Il doublera la pointe !

UN AUTRE

Non !

LE PREMIER

Si : vous voyez bien, il a déjà vent arrière.

UN AUTRE

Une rafale ! Ils l'ont attrapée !

LE BAILLI

Tenez, elle enlève son chapeau.

UNE FEMME

Ses cheveux noirs battent l'air comme des ailes de corbeau.

L'HOMME (qui a parlé le premier)

Tout fume et bouillonne autour d'eux.

EYNAR

Quel est ce cri qui fend l'orage ?

UNE FEMME

Il vient du fjeld.

UNE AUTRE (indiquant du doigt)

Tenez : c'est Gerd qui les raille et les hue.

PREMIÈRE FEMME

Elle souffle dans une corne de bouc et lance des pierres ou des pommes de pin.

UNE AUTRE

Elle a jeté la corne, qui tourne comme un bâton. Maintenant elle hèle dans la main.

UN HOMME

Va ! hèle et crie, méchante sorcière ! Le gaillard n'a pas peur et sait se retourner.

UN AUTRE

A l'avenir, par le pire des temps, je m'embarquerai sans crainte s'il est au gouvernail.

LE PREMIER (à Eynar)

Qui est-ce ?

EYNAR

Un prêtre.

UN AUTRE

Quel que soit son état, c'est un homme en tout cas, on le voit bien ! Il a du courage, de la force, de l'audace.

LE PREMIER

Voilà le prêtre qu'il nous faut !

VOIX NOMBREUSES

Oui, c'est bien là le prêtre qu'il nous faut.

(Ils se dispersent et disparaissent derrière les coteaux.)

LE BAILLI (rassemblant ses papiers et ses registres)

En tout cas, c'est contraire aux formes d'usurper les fonctions d'un autre, d'intervenir, d'exposer sa vie, tout cela sans motif plausible. Moi aussi, je fais mon devoir, mais toujours dans les limites de mon district. (Il s'en va.)

(Sur la pointe, devant la cabane. Heure avancée de la journée. La surface du fjord est paisible et brillante. Agnès est assise sur la côte. Au bout d'un instant, Brand sort de la maison.)

BRAND

Voici la mort. Délivré de ses tourments, de ses terreurs, de ses souillures, il est là, étendu, les traits calmes et grandis, dans la paix et dans la lumière. Un leurre, une tromperie pourraient-ils changer la nuit en un jour pareil ? De son infernale action, il n'a vu que l'aspect extérieur, ce qui a un nom, la partie saisissable, la flétrissure imprimée à sa mémoire, la mort de l'enfant égorgé. Mais les deux autres, ces deux petits qui se tenaient près du poêle, tremblants, ouvrant de grands yeux, pareils à deux oiseaux blottis côte à côte, ces deux petits qui regardaient, regardaient toujours ils ne savaient quoi, eux dont l'âme est marquée au fer rouge d'un de ces stigmates que rien ne lave, que rien n'efface, qui résistent à l'usure du temps, que le vieillard porte encore sur ses épaules voûtées, ces enfants dont la vie aura sa source dans ce souvenir mauvais, dont le jour se lèvera après cette nuit d'horreur, dont la pensée

ne réussira jamais à brûler ce cadavre, ah ! il n'a pas vu en eux les outils futurs de l'expiation. Peut-être, partant de là, descendront-ils, degré par degré, jusqu'au péché, jusqu'au crime. Pourquoi ? Une réponse se présente, insondable comme l'abîme : ce sont les fils de leur père ! Quel est le péché qui mérite l'indulgence ? Quel est la faute qu'on peut doucement effacer ? Jusqu'à quel point la responsabilité, cette charge qui pèse sur la race entière, obère-t-elle le lot d'un de ses rejetons ? Quel tribunal, quel juge que celui dont la sentence décidera ces choses le jour des assises suprêmes ! Quelle déposition, quel témoignage admettre quand tout le monde est au banc des intéressés ? Qui oserait produire ses titres, vieux chiffons tout chargés d'hypothèques ? Et quand on viendra dire : « C'est mon père qui a contracté cette dette, » sera-ce là une défense recevable ? Sombre et troublant mystère, qui pourra jamais t'éclaircir ! Qu'importe ! la troupe insensée danse sur le bord de l'abîme. Toutes les âmes devraient trembler et gémir, et il n'en est pas une entre mille qui se doute de la dette accumulée, de l'engagement écrasant né de ce seul petit mot : la vie.

(De derrière la cabane sortent quelques-uns des hommes qu'on a vus assemblés sur le marché. Ils s'approchent de Brand.)

UN HOMME

Il était dit que nous nous reverrions.

BRAND

Celui qui est là n'a plus besoin de votre aide.

L'HOMME

Il est en paix, lui. Mais il y en a trois autres dans la cabane.

BRAND

Eh bien ?

L'HOMME

Nous avons pris sur les miettes que l'on nous a données et leur apportons cette petite pitance.

BRAND

Quand tu donnerais tout, à la réserve de ta vie, sache que tu n'aurais rien donné.

L'HOMME

Si celui qui vient de mourir s'était trouvé au fond d'une barque en détresse, et que j'eusse entendu ses cris, j'aurais sacrifié ma vie pour le sauver.

BRAND

Mais le salut de l'âme, cela n'a pas d'importance !

BRAND

L'HOMME

Tu sais, nous sommes une race bien engourdie.

BRAND

En ce cas, détournez les yeux des crêtes rayonnantes. Ramenez tous vos regards à terre. Ne louches plus, l'œil gauche tourné vers le ciel, l'œil droit fixé sur la glèbe que vous labourez, le dos courbé, attelés vous-mêmes à la charrue.

L'HOMME

J'aurais cru plutôt que tu nous conseillerais de secouer le joug.

BRAND

Faites-le si vous pouvez.

L'HOMME

Cela dépend de toi.

BRAND

De moi ?

L'HOMME

Il y a longtemps qu'on nous parle du bon chemin, qu'on nous l'indique du doigt. Plus d'un nous l'a montré, mais tu es le premier qui l'aies pris toi-même.

BRAND

Que veux-tu dire ?

L'HOMME

Qu'un tas de paroles ne vaut pas une action. Aussi venons-nous te chercher au nom de la commune, voyant bien que ce qui nous manque, c'est un homme.

BRAND (inquiet)

Que me voulez-vous ?

L'HOMME

Sois notre pasteur.

BRAND

Moi ? Pasteur ici !

L'HOMME

Tu auras lu ou entendu dire que notre paroisse était sans prêtre.

BRAND

Oui, je m'en souviens.

L'HOMME

Dans le temps, la commune était très peuplée. Elle est bien déserte aujourd'hui. Quand est venue

cette mauvaise année, que les blés ont gelé, que la peste a décimé les hommes et les bêtes, que le besoin a ployé les genoux, la misère endormi les âmes, que le pain s'est fait cher, la viande également, il y a eu aussi disette de pasteurs.

BRAND

Demande-moi ce que tu veux, mais pas ça. Une plus haute mission m'appelle. Je veux être où la vie bat son plein. Je veux que le monde m'écoute. Étouffée par toutes ces montagnes, une voix d'homme perd toute sa puissance.

L'HOMME

Redites par la montagne, les paroles résonnent longtemps, quand on parle à voix forte et pleine.

BRAND

Qui voudrait s'enfermer dans un trou quand la campagne sourit, libre et fertile? Qui voudrait défricher la lande, lorsqu'il a sous la main de bons champs cultivés? Qui songe à planter des noyaux qui porteront des fruits un jour quand les jeunes vergers offrent leur première récolte? Qui voudrait ramper dans les petits intérêts du vulgaire quand il peut s'élaner vers de hautes et sereines visions?

L'HOMME (secouant la tête)

J'ai compris ton action, mais non tes paroles.

BRAND

Ne me demande pas d'explications. En mer! En mer! (Il veut gagner le bord.)

L'HOMME (lui barrant le passage)

Tu y tiens donc bien, à cette mission qui t'appelle, à cet ouvrage si pressant?

BRAND

Si j'y tiens! Ma vie entière est là.

L'HOMME

Reste alors. (Appuyant sur les mots.) Quand tu donnerais tout, à la réserve de ta vie, sache que tu n'aurais rien donné!

BRAND

Il est une chose qu'on ne peut sacrifier : c'est son moi, son être intérieur. La vocation est un torrent qu'on ne peut refouler, ni barrer, ni contraindre. Il s'ouvrira toujours un passage vers l'Océan.

L'HOMME

Même s'il se perd dans des marais, il se fera

brouillard et pluie et finira par tomber dans la mer.

BRAND (le regardant fermement dans les yeux)

Qui t'a mis de telles paroles à la bouche?

L'HOMME

Toi-même à l'heure de l'action. La tempête mugissait et la mer faisait rage. Tu t'es élancé, bravant la tempête et la mer, mettant ta vie en jeu pour secourir une pauvre âme de pêcheur. Plus d'un alors a eu tour à tour chaud et froid au cœur. C'était comme du soleil, puis comme du vent qui passait... On eût dit que les cloches s'ébranlaient et sonnaient le tocsin. (Baissant la voix.) Demain tout sera peut-être oublié, et nous descendrons le drapeau que tu as hissé aujourd'hui.

BRAND

Où il n'y a pas de forces, il n'y a pas de mission. (D'un ton dur.) Quand on ne peut être ce qu'on doit, il faut être sérieusement ce qu'on peut. Donne-toi corps et âme au limon de la terre.

L'HOMME (après l'avoir regardé un instant)

Malheur à toi qui souffles la lumière en partant!
Malheur à nous qui avons vu un moment!

(Il s'en va ; les autres le suivent en silence.)

BRAND (les regardant longtemps s'éloigner)

Un à un, le dos courbé, ils rentrent chez eux en silence. L'esprit morne, le pas traînant, ils s'avancent lourds et fatigués. A leur air sombre, on dirait qu'ils sentent un fouet derrière eux. Ils s'en vont comme le père des hommes chassé du Paradis. Et leurs fronts, comme le sien, portent le voile de la faute. Comme ses regards, les leurs plongent dans les ténèbres. Comme lui, ils emportent la connaissance, qui est leur gain, et l'aveuglement, qui est leur perte. Et c'est là l'homme que j'ai l'audace de vouloir purifier, rendre à sa figure première! C'est l'image du péché, ce n'est plus l'image de Dieu! En avant! Il me faut de l'espace. Un chevalier ne peut combattre ici. (Il veut partir, mais s'arrête en apercevant Agnès assise sur le rivage.) Comme elle est immobile! On dirait qu'elle écoute et qu'il y a des chants dans l'air. Elle écoutait ainsi dans la barque, assise au gouvernail, tandis que nous fendions les eaux, elle écoutait en essuyant son front pur. On dirait que, chez elle, l'ouïe s'est déplacée et qu'elle écoute avec les yeux. (Il s'approche d'elle.) Dis-moi, jeune fille, est-ce le fjord que tu contemples, est-ce le dessin de la côte?

AGNÈS (sans se détourner)

Mes yeux ne voient ni le fjord, ni la côte. Ils aperçoivent au loin une terre plus grande, sa

croupe s'élève hardiment dans les airs. Je vois des mers, je vois des fleuves qui coulent. Un rayon de soleil traverse les nuées. Au-dessus des crêtes voilées, je vois une lumière éclatante. Je vois un désert sans fin et des palmiers courbés par un vent furieux et jetant de longues ombres noires. Pas une trace de vie ne se montre. On dirait une terre qui vient d'être créée. Mais j'entends un murmure qui s'élève, et des voix disent : C'est l'heure où se décide ton salut ou ta perte. A l'œuvre ! C'est à toi de peupler cette terre.

BRAND (entraîné)

Dis ! Que vois-tu encore ?

AGNÈS (la main sur le cœur)

Je sens là des forces qui germent, je sens des flots qui se soulèvent, je sens une aurore qui naît. Mon cœur est comme un monde qui s'étend de tous les côtés. Et j'entends des voix qui disent : C'est à toi de peupler cette terre ! Déjà s'éveillent toutes les pensées, toutes les actions à venir. Il y a des souffles, des murmures, des tressaillements. L'heure de la naissance a sonné. Et je sens la présence invisible de celui dont le regard descend sur le monde, plein de tristesse et d'amour. Je sens qu'il est resplendissant comme l'aube et pourtant triste jusqu'à la mort. Et j'entends un mur-

mure qui s'élève, et des voix disent : C'est l'heure de naître et de créer ; maintenant ton salut ou ta perte se décident : A l'œuvre ! Accomplis ta tâche.

BRAND

Oh ! rentrer en soi. Oui, voilà le mot de l'oracle. Voilà la voie qui nous est indiquée. Notre cœur est ce jeune univers créé pour recevoir l'esprit divin. C'est là qu'il faut tuer le vautour de la convoitise. C'est là que le nouvel Adam doit naître. Qu'importe le monde ! Ivre ou esclave, s'il me traite en ennemi, s'il veut briser mon œuvre, par le Ciel, je saurai le frapper ! Place au soleil, place partout à qui veut être vraiment soi-même ! C'est là un droit que tout homme possède, et je n'en demande pas d'autre. (Il réfléchit un instant.) Être soi-même... et l'héritage qu'on a reçu, les péchés de la race qu'on expie ? (Il tressaille et regarde du côté de la campagne.) Qui vient là ? Quelle est cette femme qui s'avance, le dos voûté, les regards à terre ? Elle a gravi la colline, elle s'arrête et reprend haleine en s'appuyant pour ne pas tomber. Voici qu'elle enfonce avidement la main dans une grande poche comme pour y palper un trésor. Sur ses maigres mollets son vieux jupon ressemble à des plumes sur la patte d'un oiseau de proie. Ses doigts sont crochus comme des serres. Elle a l'air d'un de ces aigles qu'on cloue sur les parois des

granges. (Une angoisse le saisit.) Quelle bouffée de souvenirs d'enfance venant de mon pays, de mon fjord, arrive avec cette femme, m'atteint et me transit comme un chasse-neige glacé ? Miséricorde ! Cette femme est ma mère !

LA MÈRE de Brand (descend la colline, s'arrête à mi-côte, se fait un abat-jour de la main et regarde autour d'elle)

Il est là, m'a-t-on dit. (Elle s'approche.) Peste soit du soleil ! Il me rend presque aveugle. Est-ce toi, mon fils ?

BRAND

Oui.

LA MÈRE (se frottant les yeux)

Aie ! Toute cette lumière vous mange les yeux. On ne peut plus distinguer un prêtre d'un paysan.

BRAND

A la maison, je n'ai jamais vu de soleil depuis la chute des feuilles jusqu'au premier chant du coucou.

LA MÈRE (souriant)

On est bien là-bas. On gèle, on durcit comme un morceau de glace. Ça rend fort, ça. On oserait n'importe quoi, sans craindre pour son salut.

BRAND

Bonjour et adieu ! Je suis pressé.

LA MÈRE

Oui, tu l'as toujours été. Encore enfant, tu as voulu quitter le pays.

BRAND

Cela arrangeait tout le monde.

LA MÈRE

Mon Dieu ! Les choses n'allaient pas mieux en ce temps-là qu'elles ne vont aujourd'hui... C'est bien heureux que tu te sois fait prêtre. (L'examinant de plus près.) Hum ! Te voici grand et fort. Mais écoute-moi bien : il faut être plus soucieux de ta vie.

BRAND

Est-ce là tout ?

LA MÈRE

La vie ? Qu'avons-nous de plus en ce monde ?

BRAND

Je te demande si tu n'as pas d'autre conseil à me donner.

LA MÈRE

Agis en tout comme tu voudras, sauf quand il s'agit de ta vie : je te l'ai donnée, je veux que tu me la conserves. (Avec colère.) Tout le monde parle de ce que tu as fait ! S'embarquer par un temps pareil ! J'ai eu une peur ! Tu aurais pu m'enlever mon bien ; n'es-tu pas le dernier de ta race ? n'es-tu pas mon fils, ma chair et mon sang, le couronnement de cet édifice que j'ai construit pièce à pièce ? Sois fort et conserve-toi. Gare à ta vie. Un héritier a le devoir de vivre. Et tu hériteras de moi un jour, ... plus tard.

BRAND

Je comprends ! C'est donc pour cela que tu viens à moi les poches pleines ?

LA MÈRE

Ah çà ! mon fils, tu es fou. (Elle se recule.) N'approche pas ou je joue du bâton ! (S'adouçissant.) A quoi penses-tu ? Je me fais plus vieille tous les jours. Tôt ou tard, il faudra bien descendre sous terre. Alors, tu auras tout ce que je possède. Tu trouveras tout compté, pesé. Je n'ai rien sur moi, tout est serré là-bas. Ce n'est pas grand'chose, mais celui qui en héritera ne sera pas un gueux. Allons, tiens-toi à distance. Je te défends d'approcher. Je te promets de ne pas enfouir un sou de

façon à ce qu'on ne puisse le retrouver. Je ne cacherai rien dans le mur, ni sous une pierre, ni sous le plancher. Non, mon fils, tu auras l'héritage entier, toi, et personne d'autre.

BRAND

A quelle condition ?

LA MÈRE

Il n'y en a qu'une. Tu ne dois pas jouer ta vie. Il faut être le gardien de ta race comme on l'a été de père en fils jusqu'à toi. C'est là tout ce que je te demande. Veille à ce que rien ne soit perdu, ni détaché, ni partagé. Augmente ou non ton patrimoine, c'est ton affaire. Mais ce qu'il faut absolument, c'est qu'il se conserve entre tes mains.

BRAND

D'abord, je tiens à constater une chose : tu m'as vu insoumis depuis mon enfance. Je n'ai jamais été un fils pour toi, ni toi une mère pour moi. C'est ainsi que j'ai grandi, pendant que tes cheveux blanchissaient.

LA MÈRE

Je ne te demande pas de caresses. Sois comme tu veux, je n'ai pas le cœur tendre. Va, tu peux être dur, hargneux, froid comme glace. Je suis

bien cuirassée et ça ne me touche guère, pourvu que tu conserves ton héritage, quand tu n'en ferais que du bois mort. Il s'agit seulement qu'il reste dans la famille.

BRAND (faisant un pas vers elle)

Et si, tout au contraire, il me plaisait, à moi, de le jeter aux quatre vents ?

LA MÈRE (recule en chancelant)

Dissiper le résultat de toute ma vie d'esclave, tout ce qui m'a voûté le dos, tout ce qui m'a blanchi la tête ?

BRAND (hochant lentement la tête)

Oui, dissiper tout !

LA MÈRE

Dissiper tout ! Mais c'est mon âme que tu jetterais au vent !

BRAND

Et, si je le fais tout de même ? Si, un soir, quand tu te seras endormie du sommeil de la mort, je m'approche de la couche où tu reposeras, à la lueur d'un flambeau, le livre de psaumes en mains, si je cherche, palpe et fouille partout, retirant l'un après l'autre toutes les valeurs du trésor, si je saisis le flambeau, si...

LA MÈRE (se rapprochant de lui toute saisie)

D'où te viennent ces idées?

BRAND

D'où elles me viennent? Veux-tu que je te le dise?

LA MÈRE

Oui.

BRAND

Elles me viennent d'un souvenir d'enfance qui jamais ne s'effacera. Mon âme en ressent encore l'impression d'horreur que nous fait la vue d'une lèvre opérée. C'était un soir d'automne. Mon père était mort, tu étais malade, alitée. Je me glissai dans la pièce où il était exposé. Un cierge allumé éclairait sa face blanche. Tapi dans un coin, je le regardai tenir le livre de psaumes. Ce qui m'étonnait le plus, c'était qu'il dormît si profondément et que son poignet fût devenu si mince. Il y avait dans l'air une odeur de linge mouillé. Tout à coup, j'entendis des pas sur le palier. Une femme entra sans me voir et se dirigea tout droit vers le lit. Elle commença à palper, à fouiller, écarta la tête du mort, sortit d'abord une liasse, puis plusieurs autres, et se mit à compter en murmurant : « Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout. » Alors elle enfonça

la main sous les matelas et retira un paquet fortement noué. S'acharnant aux nœuds, elle travailla de ses doigts fébriles, et finit par l'ouvrir avec les dents. Et, de nouveau, elle fouilla, trouva d'autres paquets, et se mit à compter en murmurant : « Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout. » Alors ce furent des larmes, des prières, des plaintes et des imprécations. Elle flairait les cachettes, les découvrait et vite fondait dessus, avec une joie anxieuse, comme un vautour sur sa proie. A la fin, ayant tout vidé, elle s'éloigna du pas d'un malfaiteur que l'on mène au supplice. Emportant dans un vieux linge tout ce qu'elle avait ramassé, elle geignait tout bas : « Voilà donc tout ce qu'il y avait. »

LA MÈRE

Je m'étais attendue à beaucoup plus. Le peu que j'ai trouvé, je l'ai payé bien cher.

BRAND

Plus cher que tu ne le croyais, cela t'a coûté le cœur de ton fils.

LA MÈRE

Tant pis, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on échange son âme contre les biens de ce monde. J'ai commencé par en donner un prix plus grand encore. Je crois même avoir vendu ma vie pour

rien. Enfin! ce que j'ai donné, je ne l'ai jamais revu. Et pourtant ça me revient à l'esprit, comme quelque chose de léger et de brillant, de beau et de bête à la fois. Je ne sais presque plus ce que c'était. Les gens appelaient ça de l'amour. Je me souviens d'avoir bien lutté. Je me souviens du conseil de mon père : « Laisse là ce fils de journalier, prends l'autre, sans regarder à son air chétif. Le gaillard a une forte tête et saura doubler ce qu'il possède. » Alors, je l'ai fait, et j'ai vu qu'on m'avait dupée. Il n'a jamais réussi à doubler son avoir. Ce n'est que moi qui, depuis sa mort, ai amassé et rogné si bien qu'aujourd'hui la chose est presque faite.

BRAND

Fort bien. Mais dis-moi, maintenant que tu es au seuil du tombeau, songes-tu parfois que ton âme a été engagée dans ce marché?

LA MÈRE

Ce qui prouve que j'y songe, c'est que je t'ai fait prêtre, mon fils. Quand l'heure aura sonné, pour prix de ton héritage tu prendras soin de mon âme. Si j'ai des immeubles, des valeurs, tu possèdes, toi, le pouvoir de consoler, tu as la parole et l'autorité.

BRAND

BRAND

Si avisée que tu sois, tu calcules mal si tu me vois sous le jour qui règne autour de toi. Partout, à la ronde, on rencontre chez les parents des sentiments comme les tiens. Votre enfant, pour vous, c'est un mandataire chargé de conserver vos vieilles nippes. Ça et là vous entrevoyez quelque chose de l'éternel au-delà et vous croyez l'attirer vers vous en transmettant votre avoir à votre descendance. De cette façon, vous pensez faire entrer la vie dans la mort, car vous concevez l'éternité comme la somme de cette longue suite d'années sur laquelle portent vos calculs.

LA MÈRE

Laisse là, mon fils, les idées de ta mère, et contente-toi de recueillir sa succession quand elle te sera échue.

BRAND

En acceptant les dettes ?

LA MÈRE

Quelles dettes ? Il n'y a pas de dettes.

BRAND

C'est très bien. Mais, s'il y en avait, je devrais, pour tout liquider, les racheter une à une. C'est au

filis de veiller à ce qu'aucune créance ne pèse sur la mémoire de sa mère. Lors même que je trouverais la maison vide, j'hériterais toujours des charges.

LA MÈRE

Ce n'est écrit nulle part.

BRAND

Non, cela ne figure pas dans la loi écrite. Mais il en est une autre, burinée dans tout cœur honnête. C'est à elle qu'on doit obéir. Aveugle que tu es, ouvre les yeux et vois ! Tu as entamé ce qui appartient au Seigneur, dévasté l'âme qu'il t'a donnée à cultiver, laissé moisir et traîné dans la fange son image que tu as reçue en naissant. Tu as souillé de boue les ailes de ton esprit qui demandait à voler librement. La voilà, ta dette ! Que deviendras-tu, quand le Seigneur te redemandera son bien ?

LA MÈRE (effrayée)

Ce que je deviendrai ?

BRAND

Ne crains rien, ton fils prend cette dette sur lui. L'image du Seigneur, souillée par toi, sera purifiée dans mon âme et par ma volonté. Tu peux être

tranquille. Cette affaire ne dormira pas après ta mort. Je payerai ta dette.

LA MÈRE

Dette et péché, tu effaceras tout ?

BRAND

Je ne réponds que de la dette. Retiens bien ceci : ton fils payera la dette contractée par ton âme, mais, quant au péché commis, c'est à toi d'en répondre ; si quelque esclave de ce monde fait une brèche au grand capital humain, un autre, par son travail, peut toujours réparer le dommage. Mais la dilapidation même est un crime qui appelle le repentir ou la mort.

LA MÈRE (avec inquiétude)

Il vaut mieux que je rentre chez moi, sous l'ombre de mes crêtes neigeuses. Tout ce soleil m'étouffe. Il fait éclore la pensée, cette plante vénéneuse dont l'odeur donne le vertige.

BRAND

C'est bien ! Rentre dans l'ombre. Je ne serai pas loin. Le jour où tu te sentiras attirée vers la lumière, vers le ciel, si tu veux me revoir, envoie-moi chercher, je viendrai.

LA MÈRE

Ah bien oui ! pour me parler de damnation.

BRAND

Non. Je t'apporterai la tendresse d'un fils et la douceur d'un prêtre. Elles te protégeront contre le vent de l'angoisse. Au pied de ta couche, je trouverai des accents pour calmer ta fièvre, pour endormir tes douleurs.

LA MÈRE

Tu me le promets, bien vrai ?

BRAND

Oui. Je viendrai chez toi à l'heure du remords. (Il s'approche d'elle.) Mais, comme toi, je pose une condition. Il faut que, de plein gré, tu rejettes loin de toi tout ce qui t'attache à la terre, et descendes nue au tombeau.

LA MÈRE (se tournant vers lui avec un geste furieux)

Dis au feu de se dépouiller de chaleur, à la neige de se séparer du froid, à la mer de n'être plus humide ! Tiens ! Va-t'en !

BRAND

Prends ton enfant, porte-le sur le fjord et le jette à l'eau en priant Dieu de bénir ton action.

LA MÈRE

Impose-moi toute autre pénitence, la faim et la soif si tu veux, mais pas celle-là, elle est trop dure.

BRAND

Celui qui n'accepte pas les plus durs sacrifices perd le fruit de tous les autres.

LA MÈRE

Je mettrai de l'argent dans le tronc de l'église.

BRAND

Tout ce que tu possèdes ?

LA MÈRE

J'en mettrai beaucoup. Voyons, mon fils, ça suffira bien ?

BRAND

Il n'y aura pas d'expiation si tu n'es, en mourant, pareille à Job sur sa couche de cendres.

LA MÈRE (se tordant les mains)

Ah ! avoir abîmé ma vie, avoir perdu mon âme, et, d'un jour à l'autre, devoir me séparer de mon bien ! Je veux rentrer et presser sur mon sein tout ce qui est à moi, encore à moi ! Mon bien, l'en-

fant de mes douleurs, mon bien ! Pour toi mon cœur a saigné ! Je veux rentrer et pleurer comme une mère sur le berceau de son enfant malade. Pourquoi donc mon âme est-elle née dans la chair si l'amour de la chair est la mort de l'âme ? Prêtre, ne t'éloigne pas de moi ! Je ne sais encore quelle pensée me viendra à l'heure des angoisses, mais, si je dois tout perdre de mon vivant, j'attendrai du moins jusqu'au dernier jour. (Elle s'en va.)

BRAND (la suivant des yeux)

Non, ton fils ne s'éloignera pas de toi. A l'heure de la pénitence, quand tu l'enverras chercher et lui tendras ta vieille main glacée, il la prendra et la réchauffera dans la sienne.

(Il descend vers le rivage et s'approche d'Agnès.)

Le soir diffère du matin. Tout à l'heure, j'étais d'humeur guerrière ; j'entendais des signaux de combat ; dans ma colère j'allais saisir le glaive, frapper le mensonge, écraser l'esprit du mal, percer le monde de ma lance.

AGNÈS (tournant vers lui un visage radieux)

Le matin était pâle, comparé à un soir pareil. Je ne cherchais que mensonge et plaisir. Et tout ce que je désirais gagner, mon vrai gain était de le perdre.

BRAND

Tels que des cygnes sauvages, de grands et beaux rêves m'avaient enlevé sur leurs ailes puissantes. J'apercevais mon chemin, il me conduisait hors de chez moi. Affrontant les clameurs, remontant les courants, s'avançait le vainqueur du siècle et de ses vices. Et les pompes de l'église, processions et bannières brodées, encens et vases d'or, hymnes de triomphe, bruyante extase des foules, couronnaient mon œuvre accomplie. Quelle richesse et quel enivrement ! Mais tout cela était faux, c'était un conte, un mirage trompeur qu'éclairaient le soleil et la foudre. Me voici maintenant, à l'heure où naît le crépuscule, bien avant la fin du jour, me voici enfermé entre la mer et la falaise, séparé de ce monde qui s'agite au loin, ayant à peine un peu de ciel sur ma tête, mais les pieds sur mon sol natal. Le beau conte est fini, il faut desseller le coursier des rêves. Mais j'entrevois un but plus élevé. Il ne s'agit plus d'un tournoi, mais d'un dur travail quotidien, de l'accomplissement d'un humble devoir que je veux ennoblir, élever à la hauteur d'un exploit chevaleresque.

AGNÈS

Et ce Dieu qui devait tomber ?

BRAND

Il tombera, mais dans l'ombre, secrètement, pas

sous les yeux de tous, en plein jour. Je m'y suis mal pris, je le reconnais maintenant, pour prêcher la rédemption au peuple. Ce n'est pas par d'éclatantes prouesses que l'on peut transformer cette race. Ce n'est pas en réveillant de brillantes qualités qu'on guérira des âmes estropiées. C'est de volonté qu'il s'agit. C'est la volonté qui rend libre ou qui tue. Elle est toujours la même, chez le petit comme chez le grand, toujours entière au milieu de l'éparpillement de toutes choses!

(Il se retourne vers le pays habité, sur lequel le crépuscule commence à s'étendre.)

Venez à moi, hommes qui vous traînez lourdement dans cette vallée où je suis né. Ame contre âme, dans une communion intime, nous allons tenter l'œuvre de purification, abattre l'indécision, imposer silence au mensonge, et réveiller enfin le jeune lion de la volonté! La pioche peut être aussi noble que l'épée. Il n'y a qu'un but pour tous: c'est d'être la table d'airain sur laquelle écrit le Seigneur. (Il veut s'éloigner. Eynar lui barre le chemin.)

EYNAR

Arrête, et rends-moi ce que tu m'as pris!

BRAND

C'est d'elle que tu parles? La voici.

EYNAR (à Agnès)

Choisis entre cette lugubre impasse et la grande plaine ensoleillée !

AGNÈS

Il n'y a pas de choix pour moi.

EYNAR

Agnès, Agnès, écoute-moi, souviens-toi du vieux dicton : facile à prendre, lourd à porter.

AGNÈS

Passe ton chemin, beau tentateur. Je porterai le faix jusqu'à l'épuisement de mes forces.

EYNAR

Pense à ceux qui te sont chers !

AGNÈS

Salue ma mère et mes sœurs. Je leur écrirai si je trouve des paroles à leur dire.

EYNAR

Là-bas les flots reluisent au soleil couchant. Les blanches voiles se gonflent. Les bateaux s'éloignent du rivage, pareils à des rêves nostalgiques. Les hautes proues toutes ruisselantes fendent la vague,

fuyant vers des côtes lointaines, glissant vers la terre promise !

AGNÈS

Va où les vents te conduisent et pense à moi comme à une morte.

EYNAR

Agnès, suis-moi, sois ma sœur.

AGNÈS (secouant la tête)

Un océan nous sépare.

EYNAR

Oh ! rentre du moins chez ta mère.

AGNÈS (d'une voix calme)

Je ne quitterai pas celui qui est mon frère, mon maître et mon ami.

BRAND (faisant un pas vers elle)

Jeune fille, prends garde à ce que tu fais. Désormais, étouffée entre deux fiells sous un humble toit, au pied d'une montagne qui me fermera le jour, ma vie s'écoulera comme un triste soir d'octobre.

AGNÈS

Je n'ai plus peur des ténèbres. A travers les nuages, je vois une étoile qui brille.

BRAND

Sache que mes exigences sont dures, je demande tout ou rien. Une défaillance, et tu auras jeté ta vie à la mer. Pas de concession à attendre dans les instants difficiles, pas d'indulgence pour le mal ! Et, si la vie ne suffisait pas, il faudrait librement accepter la mort.

EYNAR

Laisse là ce jeu cruel, fuis cet homme et sa sinistre loi, prends la vie que tu connais, la vie que tu peux vivre.

BRAND

Choisis : ici, les chemins se séparent. (Il s'en va.)

EYNAR

Oui, choisis entre la paix et l'orage, entre le port et l'inconnu, entre la joie et la peine, entre le jour et la nuit, entre la vie et la mort !

AGNÈS (se lève et dit lentement)

Derrière la nuit, derrière la mort, là-bas, je vois l'aube poindre.

(Elle prend le même chemin que Brand. Eynar la suit un instant d'un regard égaré. Puis, il baisse la tête et reprend le chemin du fjord.)

ACTE III

Trois ans plus tard. Un petit jardin de presbytère, fermé par une clôture de pierres et situé au pied d'une hauteur sur laquelle rampe le chemin du fjeld. Le fjord, qu'on aperçoit au fond, paraît étroit, encaissé. La porte du presbytère donne sur un escalier qui descend vers le jardin. Le jour décline.

Brand se tient debout, au haut de l'escalier. Agnès est assise sur une marche.

AGNÈS

Mon cher maître, je vois de nouveau ton regard s'en aller anxieux par-delà le fjord.

BRAND

J'attends un message.

AGNÈS

Tu es inquiet !

BRAND

J'attends un message de ma mère. Voici trois ans que je l'attends, ce message, et il n'arrive point ! Ce matin, j'ai appris que sa dernière heure approchait.

AGNÈS (d'une voix douce et affectueuse)

Brand ! Même sans message, ne devrais-tu pas aller la voir ?

BRAND (secouant la tête)

Si elle n'éprouve pas de remords, je n'ai pas une parole pour la soutenir, pas une consolation.

AGNÈS

N'est-elle pas ta mère ?

BRAND

Je ne dois point avoir d'idoles de famille.

AGNÈS

Tu es dur, Brand !

BRAND

Envers toi ?

AGNÈS

Oh ! non.

BRAND

Je t'ai prévenu que le chemin était rude.

AGNÈS (souriant)

Tu m'as trompée. Il ne l'est pas.

BRAND

Agnès, cet air est âpre et froid. Il chasse les roses de tes joues. Il glace ton âme délicate. C'est

une triste maison que la nôtre. Avalanches et tempêtes sévissent autour de nous.

AGNÈS

Oui, mais le glacier nous protège. Les avalanches du printemps passent, sans y toucher, par-dessus le toit de notre presbytère.

BRAND

Et le soleil ? nous ne le voyons jamais.

AGNÈS

Mais si, ses rayons doux et chauds dansent là-haut sur la crête des montagnes.

BRAND

Oui, pendant trois semaines, en été. Mais jamais ils ne descendent.

AGNÈS (le regarde bien en face, se lève vivement et dit)

Brand, je sais ce qui t'effraie.

BRAND

C'est toi qui as peur.

AGNÈS

Non, c'est toi.

BRAND

BRAND

Tu caches une angoisse dans ton cœur.

AGNÈS

Toi aussi, Brand.

BRAND

Tu as le vertige comme s'il y avait un abîme à tes pieds. Voyons, parle, dis tout.

AGNÈS

Oui, je tremble parfois. (Elle s'interrompt.)

BRAND

Tu trembles ? Pour qui trembles-tu ?

AGNÈS

Pour Alf.

BRAND

Pour Alf ?

AGNÈS

Toi aussi ?

BRAND

Oui, par moments. Mais non, Dieu est bon ! Il ne voudrait pas nous le prendre. Mon petit Alf ! Tu verras : nous finirons par le voir grand et fort. Où est-il ?

AGNÈS

Il dort

BRAND (regardant par la porte entr'ouverte)

Regarde. Il ne souffre pas dans son rêve comme ferait un enfant malade. Vois-tu sa petite main potelée?

AGNÈS

Oui, mais bien pâle.

BRAND

Bien pâle, oui, mais cela passera.

AGNÈS

Il dort si gentiment, ce bon sommeil le reconfortera.

BRAND

Que Dieu te protège ! Dors et réveille-toi frais et dispos ! (Il ferme la porte.) A vous deux, vous avez introduit la paix et la lumière dans mon œuvre. Il n'y a pas d'épreuves ni de soucis que vous ne m'allégiez. Près de toi, je n'ai jamais senti mon courage faiblir, et dans ses jeux d'enfants j'ai souvent puisé des forces. J'avais accepté ma vocation comme un martyr. Mais, depuis ce temps, quelle transformation ! Comme j'ai été heureux dans mes efforts !

BRAND

AGNÈS

Oui, Brand, mais tu mérites ce bonheur. Oh ! tu as souffert et lutté ! J'ai vu tes peines et tes fatigues et tes larmes de sang versées en silence.

BRAND

C'est vrai. Mais tout cela m'a semblé léger à porter ! Avec toi l'amour est entré dans mon âme, comme un doux rayon de printemps. Jamais je ne l'avais connu jusque-là. Ce n'est ni mon père ni ma mère qui l'auraient allumé, eux qui éteignaient chaque étincelle sous la cendre. Ah ! l'on dirait que toute la somme de tendresse secrètement amassée dans mon cœur s'est faite auréole pour ceindre son front et le tien, ô ma chère épouse.

AGNÈS

Ce n'est pas le mien seulement et celui de l'enfant, tous les fronts rayonnent dans cette grande famille qui est la nôtre, ceux des frères que nous a faits la douleur, des fils que nous a donnés la détresse, ceux des enfants qui pleuraient et ceux des mères consolées, les fronts de tous les hôtes qui ont pris place dans ton cœur et y ont trouvé un repas abondant.

BRAND

C'est par vous que tout cela s'est fait. Cet esprit de douceur qui m'a pénétré, cette arche céleste

est votre œuvre. Pour qu'une âme embrasse tous les êtres, il faut d'abord qu'elle en chérisse un seul. Privé de tout, dans la solitude, mon cœur s'était durci, pétrifié.

AGNÈS

Pourtant il y a encore de la dureté dans ton amour ; tu frappes avant de caresser.

BRAND

L'as-tu éprouvé, Agnès ?

AGNÈS

Moi ? Oh non, mon chéri. Tu ne m'as imposé qu'une tâche douce et légère. Mais j'ai vu bien des âmes éloignées de toi, par ce « tout ou rien » que tu leur demandais.

BRAND

Ce que le monde appelle amour, je l'ignore et ne veux pas le connaître. Je ne connais que ce divin amour qui ne mollit point et ne s'attendrit pas. Il est dur, celui-là, même pendant les affres de la mort. Sur le mont des Oliviers, quelle fut la réponse de Dieu au Fils qui, la sueur au front, criait et suppliait son Père d'éloigner le calice de ses lèvres ? L'a-t-il retiré, ce calice ? Non, mon enfant ! Il le lui a fait vider jusqu'à la lie.

AGNÈS

Ah ! si nous devions être jugés d'après cette mesure, quelle âme échapperait à la condamnation ?

BRAND

Nul ne sait qui sera frappé. Mais voici ce qui est écrit en caractères de feu par une main éternelle : « Sois ferme jusqu'à la fin, on ne marchandé pas la couronne de vie. Pour te purifier ce n'est pas assez des sueurs de l'angoisse, il faut encore le feu du martyr ; si tu ne *peux* pas, tu seras certes pardonné ; mais si tu ne *veux* pas, jamais ! »

AGNÈS

Oui, ce que tu dis doit être vrai. Oh ! fais-moi atteindre les sommets où tu montes. Guide-moi, guide-moi vers tes célestes hauteurs. Ma volonté est forte, mais faible est mon courage. Souvent l'angoisse me saisit, je me sens défaillir et mon pied fatigué tient lourdement au sol.

BRAND

Vois-tu, Agnès, il y a un mot d'ordre donné à tous : pas de lâche compromis ! Un homme est condamné dans son œuvre, s'il fait les choses à demi et ne songe qu'aux apparences. Il faut que ce précepte soit érigé en loi par des actes et non par des paroles.

AGNÈS (se jetant à son cou)

Je veux marcher où tu me conduis !

BRAND

Il n'y a pas de côte si rude qu'on ne puisse la gravir à deux.

(Le docteur descend la côte et s'arrête à l'entrée du jardin.)

LE DOCTEUR

Hé ! on voit donc des colombes amoureuses roucouler dans ce trou désert !

AGNÈS

Mon vieux docteur ! Comment, c'est toi ! Entre donc ! entre vite !

(Elle descend en courant et ouvre la porte du jardin.)

LE DOCTEUR

Ce n'est pas chez vous que je viens. Tu sais que je suis fâché. Peut-on se fixer dans un pareil endroit, à l'ombre des glaciers, le corps et l'âme traversés par cette bise d'hiver ?

BRAND

Non, pas l'âme !

LE DOCTEUR

Vraiment ? Allons ! Il y paraît en effet. On dirait que votre union, contractée à la hâte, fait

preuve de force et de solidité, en dépit de la vieille opinion qui veut que les œuvres hâtives ne puissent durer.

AGNÈS

Un baiser du soleil, un seul coup de cloche, et l'on se réveille pour tout un beau jour d'été.

LE DOCTEUR

Adieu ! On m'attend chez une malade.

BRAND

Chez ma mère ?

LE DOCTEUR

Oui. Vous prenez le même chemin ?

BRAND

Pas encore.

LE DOCTEUR

Vous venez peut-être de chez elle ?

BRAND

Non.

LE DOCTEUR

Vous avez le cœur dur, prêtre. J'ai traversé, moi, tout le plateau sous une pluie battante, sa-

chant cependant qu'on paye là comme chez les pauvres.

BRAND

Que Dieu vous assiste ! Tâchez de lui alléger cette cruelle épreuve.

LE DOCTEUR

Qu'il me tienne compte de ma bonne volonté. Aussitôt appelé, j'accours.

BRAND

Elle vous envoie chercher, vous. Moi, elle m'oublie. J'attends, j'attends toujours, l'angoisse dans l'âme.

LE DOCTEUR

Venez donc sans qu'on vous appelle !

BRAND

Je n'aurais là aucune mission à remplir.

LE DOCTEUR (à Agnès)

Ma pauvre enfant, toi si frêle dans des mains si dures !

BRAND

Je ne suis pas dur.

BRAND

AGNÈS

Il verserait son sang pour cette âme s'il pouvait la laver.

BRAND

Je payerai ses dettes comme un fils doit le faire.

LE DOCTEUR

Commencez par vous acquitter des vôtres.

BRAND

Dieu veut qu'un seul paye pour plusieurs.

LE DOCTEUR

A condition de n'être pas un mendiant endetté jusqu'aux oreilles.

BRAND

Riche ou mendiant, je possède ma volonté entière et cela suffit !

LE DOCTEUR

Oui, partout, dans ton grand livre, je vois inscrite la volonté virile. C'est une recette qui t'enrichit. Mais j'y vois aussi une page blanche, prêtre : la rubrique de la charité !

(Il s'en va.)

BRAND (le suivant quelque temps des yeux)

Il n'y a pas de mot qu'on traîne dans la boue comme le mot *charité*. Avec une ruse diabolique on en fait un voile pour masquer l'absence de la volonté, et la vie devient un jeu de coquetterie. A-t-on assez d'un sentier abrupt et glissant, on l'abandonne pour suivre *l'amour*. Préfère-t-on le grand chemin, on s'y engage *par amour*. Voit-on le but, mais craint-on de combattre, on compte vaincre quand même *par l'amour*. S'égare-t-on tout en connaissant le vrai, on a un point de repère, *l'amour*!

AGNÈS

Oui, tout cela est faux, je le sais, et cependant je suis quelquefois bien près de croire que c'est vrai.

BRAND

Non ! car il est une condition première qu'on néglige. Avant tout, la loi suprême a soif de justice. Avant tout, il faut vouloir non seulement les grandes et petites choses accessibles au prix de quelques peines et de quelques efforts. Non ! Il faut vouloir avec force, avec joie, à travers les plus terribles épreuves. Ce n'est pas la croix, la torture et la mort qui font le martyr. Avant tout, il faut vouloir la croix, vouloir au milieu des tourments de la chair, vouloir au milieu des souff-

frances de l'âme : alors seulement on peut prétendre au salut.

AGNÈS (se serrant fortement contre lui)

Quand elle parlera, cette loi redoutable, tu es fort, ô mon époux ! C'est à toi de répondre.

BRAND

La volonté une fois victorieuse dans un tel combat, c'est au tour de l'amour de paraître : il descendra telle qu'une blanche colombe, apportant l'olivier de paix. Mais ici, vis-à-vis d'un peuple lâche et indolent, le meilleur amour, c'est la haine ! (Avec un mouvement d'effroi.) La haine, la haine ! Ah ! ce petit mot, si facile à prononcer ! Il faut une guerre à mort pour vouloir ce qu'il exprime ! (Il entre vivement dans la maison.)

AGNÈS (regardant par la porte)

Il s'agenouille près de son cher garçon, en hochant la tête comme s'il pleurait. Il s'attache en désespéré au lit de l'enfant. Ah ! quel trésor d'amour dans cette âme forte et virile ! Il a le droit d'aimer Alf : le serpent du monde n'a pas encore mordu le talon de l'enfant. (Avec effroi.) Il se relève en sursaut ! Qu'a-t-il vu ? Il est pâle comme un mort.

BRAND (reparaissant sur l'escalier)

Pas de message ?

AGNÈS

Non, il n'en est pas venu.

BRAND (tournant les yeux vers la porte)

Sa peau est brûlante et tendue, son pouls bat, ses tempes travaillent. Ne t'effraye pas, Agnès !

AGNÈS

Mon Dieu ! quelle pensée !

BRAND

Non, ne t'effraye pas. (Il regarde le chemin et s'écrie.)
Je vois un messager.

UN HOMME (s'approchant de la grille)

Père ! Tu peux venir maintenant.

BRAND (vivement)

Oui, tout de suite ! Quel message apportes-tu ?

L'HOMME

Il est bien obscur. Comme elle était assise dans son lit, elle s'est penchée en avant, en disant : Allez chercher le prêtre ; la moitié de ce que je possède pour avoir les sacrements !

BRAND (reculant)

La moitié seulement ? Tu te trompes ! Dis que tu te trompes !

L'HOMME (secouant la tête)

Ce ne serait pas honnête, père !

BRAND

La moitié ! La moitié ! Elle voulait dire *tout* !

L'HOMME

Peut-être ! Mais elle a prononcé le mot bien distinctement, à haute voix. Il se passera du temps avant que je l'oublie.

BRAND (lui saisissant le bras)

Au jour du jugement, devant le tribunal de Dieu, oseras-tu jurer que c'est bien là le mot qu'elle a dit ?

L'HOMME

Oui.

BRAND

Va porter ma réponse : pas de prêtre, pas de sacrements !

L'HOMME (avec un regard incertain)

Tu ne m'auras pas reconnu : c'est ta mère qui m'envoie,

BRAND

Je n'ai pas deux mesures : l'une pour ma famille,
l'autre pour les étrangers.

L'HOMME

Voilà une parole bien dure.

BRAND

Elle sait qu'il faut sacrifier tout ou rien.

L'HOMME

Prêtre!

BRAND

Dis-lui que le plus petit morceau du veau d'or
est encore une grossière idole.

L'HOMME

Je lui porterai ta réponse, un coup de fouet que
je tâcherai de rendre aussi faible que possible. Il
lui reste encor un espoir. Dieu n'est pas aussi dur
que toi. (Il s'en va.)

BRAND

Oui, cet espoir malsain a assez contribué à la
perte universelle. Quand vient la mauvaise passe,
on a des élégies ou des transes pour amadouer le
juge. C'est tout simple! Il ne peut en être autre-

ment. On connaît son homme, n'est-ce pas? Tout ce qu'il fait indique que le vieux n'est pas difficile à manier.

(L'homme, qui en a rencontré un autre, rebrousse chemin, et tous deux arrivent ensemble.)

BRAND

Un nouveau message?

LE PREMIER MESSAGER

Oui.

BRAND

Qu'apportes-tu?

LE SECOND MESSAGER

Les neuf dixièmes, voilà ce qu'on offre maintenant.

BRAND

Pas le tout?

LE SECOND

Non, pas le tout.

BRAND

Vous savez ma réponse : Pas de prêtre, pas de sacrements

LE SECOND MESSENGER

Elle a expié ses fautes par de cruelles souffrances.

LE PREMIER MESSENGER

Souviens-toi qu'elle t'a mis au monde.

BRAND (se tordant les mains)

Je ne puis avoir deux poids : l'un pour les miens, l'autre pour les étrangers.

LE SECOND MESSENGER

La malade est horriblement agitée. Viens ou envoie-lui du moins un mot de consolation.

BRAND (au premier messager)

Va, et répète mes paroles à la malade : Il faut faire table nette pour le pain et le vin de la grâce. (Ils s'en vont.)

AGNÈS (se suspendant à Brand)

Souvent tu me fais peur, Brand, je te vois flamboyer comme l'épée du Seigneur.

BRAND (des larmes dans la voix)

N'est-ce pas plutôt le monde qui, une fois de plus, a dégainé contre moi? N'est-ce pas mon âme qui saigne sous les coups de son opiniâtre lâcheté?

C'est une condition bien dure que tu lui imposes.

Ose donc en dicter une plus légère !

Soumets qui tu veux à une pareille épreuve : tu verras s'il y résiste.

Non, ce que tu dis là est terriblement vrai. Il y a quelque chose de si faux, de si vide, de si plat et de si mesquin dans la manière de voir de notre race ! Qui donc, même à son lit de mort, consentirait à faire une offrande en secret ? Demande au héros de cacher son nom et de se contenter de la victoire. Pose la même condition à un roi, à un empereur, et tu verras s'il accomplira quelque chose. Demande au poète d'ouvrir en secret la cage à ses beaux oiseaux chanteurs sans qu'on sache qu'ils lui doivent leur essor et l'éclat de leur plumage. Non, l'abnégation ne fleurit nulle part, ni dans les hautes futaies ni dans les buissons. Le monde est dominé par des idées d'esclave. Jusque sur les bords de l'abîme il s'attache avec une âpre fureur à la poussière de la

vie; lorsqu'elle cède et s'effrite, on voit encore les hommes s'accrocher aux brins d'herbe, enfoncer leurs ongles dans la boue.

AGNÈS

Et c'est à cette race irréparablement déchue que tu cries : *tout ou rien !*

BRAND

Qui veut vaincre ne doit pas céder. Du fond même de l'abîme, on peut s'élever très haut. (Il se tait quelques instants, puis dit d'une voix brisée.) Et pourtant, en face de chaque âme isolée à qui je dicte les conditions de son relèvement, je me sens en détresse, comme un naufragé debout sur une épave. Secrètement, dans un accès de douleur, j'ai souvent mordu cette langue aiguillée pour le châtiement et ces bras, levés pour frapper, auraient voulu se joindre dans une chaude étreinte. Va, Agnès ! va voir l'enfant qui dort et que ton chant l'emporte dans un songe radieux. Une âme d'enfant est calme et limpide comme un petit lac de montagne où se joue le soleil d'été. Que sa mère l'effleure, telle qu'un oiseau silencieux qui voltige et se mire dans des eaux très profondes.

AGNÈS (pâlissant)

Qu'as-tu, Brand ? Aussitôt que s'échappent les

flèches de ta pensée, c'est vers lui que se tournent leurs pointes !

BRAND

Oh ! ce n'est rien. Veille-le bien, veille-le oucement.

AGNÈS

Dis-moi une parole.

BRAND

Tu veux qu'elle soit forte ?

AGNÈS

Non, qu'elle soit douce.

BRAND (la prenant dans ses bras)

Celui qui est sans péché vivra.

AGNÈS (dont le regard est illuminé et se porte sur Brand)

Il est une chose que Dieu n'ose exiger ! (Elle entre dans la maison.)

BRAND (regardant fixement devant lui)

Et s'il osait pourtant ! Le Seigneur peut oser ce que n'a pas craint de faire jadis « la Terreur d'Isaac ». (Secouant ses pensées.) Non, non ! J'ai offert mon holocauste. J'ai sacrifié ma vocation, moi

qui voulais être la foudre du Seigneur réveillant les hommes de leur léthargie. Mensonge ! Il n'y a pas eu là de sacrifice, rien qu'un rêve évanoui, dont Agnès m'a réveillé pour me suivre ici. N'est-ce pas toujours la même œuvre que j'accomplis aujourd'hui dans l'ombre ? (Regardant le chemin.) Comme il tarde, ce messenger chargé de la parole de pénitence, de l'offrande expiatoire qui déracinera le péché et détruira le mal, depuis ses branches folles jusqu'à ses derniers filaments sous terre. Le voici ! Non ! ce n'est que le bailli, rond et agile, frais et bienveillant, les deux mains dans ses poches, les deux bras arrondis comme les deux signes d'une parenthèse.

LE BAILLI (à travers la grille)

Bonjour ! Nous nous voyons rarement et je viens sans doute mal à propos.

BRAND (indiquant la maison)

Veillez entrer.

LE BAILLI

Merci, je suis bien là. C'est ma requête que je vous demande d'accueillir. Vous pouvez être sûr que c'est pour le plus grand bien de tous.

BRAND

De quoi s'agit-il ?

LE BAILLI

On m'a dit que votre mère est à la mort ; vous m'en voyez désolé.

BRAND

Je n'en doute pas.

LE BAILLI

Profondément désolé.

BRAND

Venez au fait.

LE BAILLI

Enfin ! A son âge... Mon Dieu ! nous passerons tous par là tôt ou tard, il le faudra bien : c'est ce que je pensais tout à l'heure dans ma voiture. En outre, j'ai appris de plusieurs personnes que, depuis votre arrivée ici, il a existé entre vous et elle une brouille de famille.

BRAND

Une brouille de famille ?

LE BAILLI

Aussi bien, on la dit âpre et dure quand il s'agit de son bien. Vous trouvez sans doute que cela va trop loin. Chacun a ses intérêts à défendre. Et

depuis la mort de votre père il n'y a pas eu de partage : c'est elle qui détient le tout.

BRAND

Pas de partage, c'est vrai !

LE BAILLI

Il y a là de quoi brouiller des cohéritiers. Alors, ayant quelques raisons de croire que l'approche de sa dernière heure vous laissait assez tiède, j'ai pensé que vous m'écouteriez tranquillement, quoique l'instant parût mal choisi.

BRAND

Maintenant ou plus tard, cela revient au même.

LE BAILLI

A la bonne heure. J'aborde le sujet. Votre mère une fois en terre sainte, ce qui ne peut tarder, vous serez un homme riche.

BRAND

Vous croyez ?

LE BAILLI

Si je le crois ! J'en suis sûr. Elle a des lopins de terre tout le long du fjord, aussi loin qu'on peut voir avec une lunette. Oui, prêtre, vous serez riche.

BRAND

Et les lois de partage ?

LE BAILLI (souriant)

Qu'ont-elles à faire ici ? Elles ne concernent que des cohéritiers, et je ne vous en connais pas.

BRAND

Et s'il s'en présentait un disant : J'ai des droits authentiques ?

LE BAILLI

Il faudrait que ce fût le diable en personne ! Regardez-moi bien en face : il n'y a pas un homme qui puisse faire valoir contre vous quelque prétention que ce soit. Croyez-m'en ; je suis bien informé. Nous disons donc que désormais vous serez un homme aisé et même un homme riche. Vous n'aurez plus besoin d'exercer votre ministère dans ce trou : le monde va s'ouvrir devant vous.

BRAND

Écoutez, bailli : tout votre discours ne pourrait-il pas se résumer en un mot : Partez ?

LE BAILLI

C'est à peu près ce que j'allais vous dire. Je crois, en effet, que cela vaudrait mieux pour tout

le monde. Considérez attentivement les gens à qui vous prêchez la parole de Dieu, et vous vous sentirez parmi nous à peu près comme un loup dans une bande d'oies. Vous ne convenez pas ici. Comprenez-moi bien ! Vos qualités, qui vous rendraient utile dans une grande communauté, sont plutôt nuisibles aux gens d'ici, maîtres et seigneurs héréditaires des ravines et des falaises, comme ils s'intitulent fièrement.

BRAND

Comme un arbre plonge sa racine dans la terre, un homme doit s'appuyer sur le sol natal. S'il ne trouve pas là d'aliments pour son activité, il est stérile et condamné dans ses actes et dans ses paroles.

LE BAILLI

La première règle pour qui veut instruire les hommes c'est de se conformer aux besoins du pays.

BRAND

Ces besoins, on les voit mieux du haut des sommets que dans les bas-fonds habités que dominent les fjelds.

LE BAILLI

De tels discours sont bons pour les gens de

la ville et non pour les habitants de cette pauvre vallée.

BRAND

Oh ! ces limites que vous savez poser entre la plaine et la montagne ! On réclame chez vous autant de droits que dans les grandes cités, mais, quant aux devoirs civiques, on s'y dérobe. Lâchement, vous vous croyez quittes de tout en poussant ce cri plaintif : Nous ne sommes qu'un pauvre petit peuple.

LE BAILLI

Chaque chose a son temps, chaque temps sa besogne, chaque race son sillon à creuser. Notre communauté a déposé son obole dans la grande caisse universelle. Il s'est passé du temps depuis lors, c'est vrai. Mais la part n'a pas été menue. Le pays, vous le voyez, est vide de nos jours. Mais sa gloire défraye encore les légendes. C'est au temps du roi Bele que remonte cette grandeur aujourd'hui déchue. On se raconte encore les exploits des frères Thor et Ulf et de tous ces braves qui, par centaines, s'en allaient chercher du butin sur la côte bretonne, pillant tant que le cœur leur en disait. L'homme du Sud poussait des cris de terreur et, tout frissonnant, suppliait Dieu de le délivrer du joug de ces Barbares. Et ces Barbares, quoiqu'on en dise, c'étaient des hommes de chez

nous. Ah ! les gaillards ! C'est eux qui savaient exercer la vengeance, par le fer et par le feu. Et même nos traditions nomment un guerrier de Dieu qui a pris la croix, sans ajouter, il est vrai, qu'il soit allé en Terre Sainte.

BRAND

Cet homme si fidèle à son vœu a sans doute laissé toute une descendance ?

LE BAILLI

Assurément, mais comment le savez-vous ?

BRAND

Oh ! je crois reconnaître cette noble race dans tous nos héros modernes, si braves en paroles et dont la croisade prend la même tournure.

LE BAILLI

Oui, la famille existe encore. Mais nous en étions aux temps du roi Bele. Nos hommes s'en allèrent donc d'abord au loin, puis chez nos voisins et amis, que nous visitâmes la hache à la main, foulant aux pieds les moissons, incendiant églises et chaumières et entassant lauriers sur lauriers. Peut-être a-t-on chanté trop haut tout le sang ainsi répandu. Mais il est permis d'invoquer modestement ces glorieux souvenirs du passé

pour affirmer que, par la torche et le glaive, notre pays a, lui aussi, travaillé au progrès universel, à la grande œuvre commune, à l'histoire de l'humanité.

BRAND

Mais aujourd'hui, oubliant que noblesse oblige, ne promenez-vous pas la charrue et la herse sur l'héritage du roi Bele, qui n'est plus qu'un champ labouré ?

LE BAILLI

Nullement. Allez plutôt à nos fêtes populaires, à celles où l'intendant et moi, le maître d'école et le juge de paix occupons les places d'honneur. Vous verrez, lorsque le punch circule, comme la mémoire du roi Bele est encore vivante parmi nous. Dans les toasts et les chants des convives, dans les discours petits et grands, au son des verres entre-choqués, son souvenir revient provoquant les *vivats*. Moi-même, je me sens quelquefois inspiré par lui, et mes pensées se tressent en couronnes de fleurs exaltant les âmes de mes concitoyens. J'aime bien un peu de poésie ; tout le monde dans ce pays a du faible pour elle. Mais il faut en user avec mesure. Ne la mêlons point aux affaires de la vie. Elle a son heure, le soir, entre sept et dix. On est libre alors, fatigué du travail, et l'on a même besoin d'un petit bain d'idéal. La différence

entre nous, c'est que vous voulez à toute force labourer et combattre à la fois. Si je vous comprends bien, votre but est de combiner la vie réelle avec l'idéal de la vie. Il s'agit de fondre en un tout le combat de Dieu et la culture des pommes de terre, aussi exactement que le charbon s'unit au salpêtre et au soufre pour former la poudre à canon.

BRAND

A peu près.

LE BAILLI

Eh bien ! dans cette contrée la chose n'est pas possible. Peut-être les grands centres s'y prêtent-ils. Prêchez-y donc vos règles sublimes et laissez-nous remuer la glèbe et bêcher nos jardins.

BRAND

Bêchez-les tant que vous voudrez et remplissez-vous la bouche de la gloire de vos pères. Un nain restera nain, bien qu'il ait un Goliath pour ancêtre.

LE BAILLI

On est grand cependant quand on a de fières traditions.

BRAND

Oui, lorsque ces traditions passent dans notre

vie. Mais, vous, sous le tertre sépulcral de vos fastes, vous n'abritez qu'une lâche indolence.

LE BAILLI

Je finis par où j'ai commencé. Vous feriez mieux de partir. Ici votre œuvre restera stérile, votre pensée incomprise. S'il est besoin d'un petit essor de temps en temps, s'il faut un peu de souffle pour enlever ces hommes au terre à terre, j'y pourvoirai consciencieusement. Ma carrière offre de beaux témoignages de zèle. Grâce à moi, la population a doublé, que dis-je, triplé ! C'est que j'ai su protéger tour à tour les diverses branches de l'industrie et les rendre fécondes. Triomphant d'une nature ennemie, c'est à la vapeur que nous nous sommes lancés dans la voie du progrès. Partout on a tracé des routes, jeté des ponts.

BRAND

Sauf entre la vie et la foi.

LE BAILLI

On a relié les fjords aux glaciers.

BRAND

Mais non l'idée à l'action.

LE BAILLI

Des communications qui unissent les contrées et rapprochent les hommes entre eux,

voilà ce qu'il nous faut avant tout ; tout le monde était d'accord là-dessus jusqu'à votre arrivée dans notre paroisse. Depuis ce temps, vous avez tout confondu. On voit luire à la fois la lanterne du mineur et l'aurore boréale, et, dans ce faux jour, on ne peut plus distinguer la vérité de l'erreur ni le mal du remède. Vous avez brouillé toutes nos relations et divisé en camps hostiles cette troupe qui, bien menée, aurait remporté la victoire.

BRAND

Dites ce que vous voulez, je ne m'en irai pas. On ne choisit pas le terrain de son œuvre. Quiconque connaît son but et veut l'atteindre voit clairement, marquée en traits de feu, la place qui lui est destinée.

LE BAILLI

Restez donc, mais enfermés dans certaines limites. Je ne demande pas mieux que de vous voir purger ce bon peuple des vices et des péchés qui nous ont envahis. Dieu sait qu'il a souvent besoin de purification. Mais tous les jours ne sont pas des dimanches, ne les confondez pas avec les jours de travail et ne hissez pas votre pavillon sur toutes les barques qui sillonnent notre fjord, comme si elles portaient le Seigneur en personne.

BRAND

Pour faire usage de vos conseils, je devrais

changer d'âme et voir le monde sous un autre jour. Mais, quand on a une vocation, il faut faire triompher sa cause, et je ferai triompher la mienne, je répandrai la lumière sur mon pays natal. Ce peuple gouverné par vous et vos semblables doit se réveiller de son assoupissement! Assez longtemps vous avez tenu en cage, torturé par votre étroitesse ce qui lui restait de sa nature libre. Vous le mettez à la diète, au régime de votre mesquinerie, et il en sort languissant, hébété. Vous lui avez tiré le meilleur de son sang, la moelle de son courage. Vous avez écrasé, morcelé, le bloc de bronze de son âme. Mais un soulèvement peut encore éclater, un cri de guerre tonner à vos oreilles.

LE BAILLI

Un cri de guerre ?

BRAND

Oui, un cri de guerre.

LE BAILLI

Si vous nous déclarez la guerre, vous en serez la première victime.

BRAND

Un jour, quand les yeux s'ouvriront, on verra dans la défaite la plus grande des victoires.

LE BAILLI

Réfléchissez bien, Brand. Le moment est critique : ne mettez pas tout sur une carte.

BRAND

C'est ce que je compte faire.

LE BAILLI

Si vous perdez, vous aurez gaspillé votre vie. Vous possédez tous les biens de ce monde, héritier d'une mère très riche, père d'un enfant pour qui vous devez vivre, et mari d'une épouse aimée ; enfin, tout un lot de bonheur vous est offert, comme par une main bienfaisante.

BRAND

Et si je tourne le dos à ce lot de bonheur, comme vous dites, s'il le faut ?

LE BAILLI

C'est courir à une perte certaine que de combattre ici. Le terrain est ingrat. Faites voile vers le Sud, vers les côtes fortunées où l'homme ose porter le front haut. Vous aurez raison de lui prêcher l'effort, de le soumettre à de sanglantes épreuves. Notre sacrifice à nous n'est pas de sang, mais de sueur, la sueur d'une lutte quotidienne pour le pain que nous arrachons à ces stériles récifs.

BRAND

Cependant, je reste ici. Ici je suis chez moi, et c'est chez moi que je dois livrer le combat.

LE BAILLI

Songez à ce que vous perdrez, pour peu que le pied vous glisse, et surtout à ce que vous laisserez échapper.

BRAND

En reculant, je me perdrai moi-même

LE BAILLI

Brand, un lutteur isolé combat sans espoir.

BRAND

Ma troupe est forte, j'ai l'élite avec moi.

LE BAILLI (souriant)

C'est possible, mais, moi, j'ai le grand nombre.
(Il s'en va.)

BRAND (le suivant des yeux)

Voici donc un homme de la race, bien pensant et bien intentionné, et même, à sa manière, équitable, actif, généreux. Pour son pays, cependant, c'est un fléau. Il n'y a pas d'avalanche, d'inondation ni de mauvais hiver, il n'y a pas de famine ni de peste qui puissent faire autant de ravages

qu'un tel homme par son action quotidienne. Une calamité ne nous enlève que la vie. Mais lui... Que de pensées anéanties, que de fières volontés abattues, que de forts accents étouffés par cette âme étroite et sans souffle ! Que de sourires sur les lèvres du peuple, que d'orages dans le cœur du peuple, que de joies et d'alarmes sublimes auraient pu devenir action si cet homme ne les avait éteints. (Subitement pris d'anxiété.) Oh ! mais le messenger... Personne ! Personne ne vient ! Si, j'aperçois le médecin. (Il se précipite au-devant du docteur.) Parlez ! parlez ! Ma mère... ?

LE DOCTEUR

Elle est devant son juge.

BRAND

Morte ! Mais en état de contrition

LE DOCTEUR

Je ne le crois pas. Jusqu'au moment de la séparation, elle a tenu âprement à son avoir terrestre.

BRAND (le regard fixe, secoué par de légers frissons)

Est-ce une âme rebelle de perdue ?

LE DOCTEUR

Peut-être sera-t-elle jugée avec indulgence, selon la miséricorde, non selon la justice.

BRAND (à demi-voix)

Qu'a-t-elle dit ?

LE DOCTEUR

Dieu, a-t-elle murmuré tout bas, a la main
moins dure que mon fils.

BRAND (accablé, s'affaissant sur un banc)

Dans les ténèbres du crime et dans celles de la
mort, toujours le même mensonge s'abat sur toutes
les âmes. (Il se couvre la figure des deux mains.)

LE DOCTEUR (s'approche de lui, le regarde et secoue la tête)

Vous voulez faire revivre un temps à jamais
écoulé. Vous croyez que le pacte jadis conclu entre
Dieu et son peuple est encore en pleine vigueur.
Et pourtant chaque génération a sa propre façon
d'être. La nôtre ne se laisse plus effrayer par
des verges de feu, des contes de nourrice qui lui
parlent d'âmes damnées. Sois humain, tel est
notre premier commandement.

BRAND (levant la tête)

Humain ! Parole lâche qui sert de mot d'ordre à la
race ! Prétexte exploité par tous les pauvres sires
qui manquent de courage et de volonté pour agir,
masque du trembleur qui craint de tout risquer
pour vaincre, abri de tous les pleutres qui

raillissent à une promesse suivie de lâches regrets. Ames de nains qui de l'homme faites un *humanitaire* ! Dieu a-t-il été humain envers Jésus-Christ ? Ah ! s'il avait été fils de votre Dieu, il aurait crié grâce au pied de la croix, et l'œuvre de rédemption aurait doucement abouti à quelque sublime protocole. (Il se cache le visage dans les mains et reste abîmé dans une cruelle tristesse.)

LE DOCTEUR (doux)

Va, exhale ta colère, âme gonflée d'orage. Je voudrais qu'il te vînt des larmes.

AGNÈS (pâle et effrayée, apparaît au haut de l'escalier et dit à voix basse au docteur)

Venez vite ! Suivez-moi !

LE DOCTEUR

Tu me fais peur ! Qu'y a-t-il, mon enfant ?

AGNÈS

L'angoisse m'étreint comme un serpent glacé.

LE DOCTEUR

Qu'y a-t-il ?

AGNÈS

Venez ! Oh, Dieu tout-puissant !

(Ils entrent dans la maison. Brand n'a rien remarqué.)

BRAND (bas, le regard fixe)

Morte sans contrition ! Morte ainsi qu'elle a vécu. Je vois là le doigt de Dieu. Ce trésor qui lui a échappé, c'est à moi de le faire fructifier. Malheur à moi si je défaille ! (Il se lève.) Par devoir filial, je dois, à partir de cette heure, combattre ici, sur mon sol natal, lutter en chevalier du Seigneur, pour le triomphe de l'âme dans la défaite de la chair. Dieu m'a donné l'acier de sa langue, il m'a embrasé du feu de son courroux. Et me voici, dans la puissance de ma volonté, prêt à fendre, à broyer des rochers.

LE DOCTEUR (suivi d'Agnès sort précipitamment de la maison et crie à Brand du haut de l'escalier)

Mets ordre à tes affaires et quitte ce pays.

BRAND

Si la terre s'ébranlait, je resterais à ma place.

LE DOCTEUR

En ce cas, ton enfant est mort.

BRAND (avec un cri sauvage)

Alf ! Mon enfant ! Alf ! Quel est cet épouvantail !
Mon enfant ? (Il se précipite vers la maison.)

LE DOCTEUR (le retenant)

Non, écoute ! Il n'y a pas de lumière, pas de soleil ici ; il y souffle une bise polaire, on y moisit

dans un épais brouillard. Encore un hiver passé dans un tel climat, et c'en est fait de sa petite existence; si tu pars, Brand, ton enfant est sauvé. Mais dépêche-toi, pars demain si tu peux.

BRAND

Ce soir; non, tout à l'heure, à l'instant! Oh! je veux qu'il grandisse, qu'il soit sain et fort. Ni le vent du névé, ni la brise du fjord ne doivent glacer sa petite poitrine. Viens, Agnès, enlève-le doucement dans son sommeil. Fuyons, fuyons, par-delà les détroits! Oh! Agnès! Agnès, la mort tisse sa toile autour de notre petit enfant!

AGNÈS

Anxieuse, je tremblais en secret, je ne faisais pourtant que pressentir le danger.

BRAND (au docteur)

Mais cette fuite le sauvera? Vous me le promettez?

LE DOCTEUR

Je ne crains pas pour une vie sur laquelle un père veille nuit et jour. Soyez tout à votre enfant, et bientôt vous le verrez florissant de santé.

BRAND

Merci, merci! (A Agnès.) Enveloppe-le bien dans

sa douillette. Le vent du soir atteint déjà la rive.
(Agnès rentre dans la maison.)

LE DOCTEUR (contemple un instant Brand, qui, immobile et tourné vers la porte, plonge ses regards dans l'intérieur de la maison, puis il s'approche de lui, lui pose la main sur l'épaule et dit :)

Eh quoi ! si impitoyable au monde et si accommodant alors qu'il s'agit de vous-même ! La loi pour lui, ce n'est pas *peu ou beaucoup*, c'est *tout ou rien*. Mais s'agit-il de fournir soi-même l'agneau du sacrifice, aussitôt on perd courage.

BRAND

Que voulez-vous dire ?

LE DOCTEUR

Aux oreilles de votre mère vous saviez faire tonner l'inexorable loi : « Malheur à toi si tu ne te dépouilles entièrement, si tu ne descends nue au tombeau. » Et plus d'une fois la même parole a retenti devant le peuple, au milieu des plus dures épreuves. Aujourd'hui, voici votre propre navire battu par la tempête, sur le point de chavirer, et vous jetez vite à la mer tous les décrets qui parlent de peines et d'abîmes. A la mer, à la mer, ce gros code si lourd dont vous frappez la poitrine de vos frères. C'est que votre propre enfant est maintenant en jeu : il faut l'enlever aux

frimas, aux vents glacés. Sauve-qui-peut! A travers les golfes et les fjords! Sauve-qui-peut! On abandonne le corps de sa mère, on abandonne son ministère et ses ouailles: le prêtre jette sa robe aux orties!

BRAND (se saisissant convulsivement le front comme pour rassembler ses pensées)

Est-ce maintenant que je suis aveugle ou l'ai-je été jusqu'aujourd'hui?

LE DOCTEUR

Vous agissez en père. Ne croyez pas que je vous censure. Pour moi, vous êtes plus grand, ainsi réduit, que vous ne l'étiez avant, quand vous faisiez l'homme fort. Adieu! je vous ai présenté un miroir. Regardez-vous et dites en soupirant: Mon Dieu! voici donc la figure d'un homme qui veut escalader le ciel. (Il s'en va.)

BRAND (demeure un instant immobile, le regard fixe, puis il s'écrie)

Avant ou maintenant, quand me suis-je trompé? (Agnès apparaît sur le seuil de la maison, un manteau sur les épaules et tenant son enfant dans les bras. Brand ne l'aperçoit pas. Elle veut lui parler, mais s'arrête et semble saisie d'épouvante en remarquant l'expression de son visage. Au même moment, un homme s'approche vivement de la grille, ouvre la porte et entre. Le soleil se couche.)

L'HOMME

Ecoute, prêtre, tu as un ennemi!

BRAND (crispant sa main sur sa poitrine)

Oui, il est là.

L'HOMME

Tiens ferme contre le bailli. La semence que tu as jetée germait richement dans ce sol, quand un mal est venu l'atteindre; c'est ce propos qu'il répand sur ton compte. Il nous a souvent insinué que bientôt la cure sera déserte, que tu n'attendais, pour nous tourner le dos, que la mort de ta mère et l'héritage qu'elle allait te laisser.

BRAND

Et si c'était vrai?

L'HOMME

Prêtre, je te connais et sais ce que valent ces mots empoisonnés. Tu leur tiens tête à tous, à lui et aux siens. Jamais il n'est parvenu à te faire plier, et voilà la vraie cause de son mauvais propos.

BRAND (avec hésitation)

Et s'il avait dit vrai?

L'HOMME

Alors, tu en aurais cruellement menti.

BRAND

Tu dis... ?

L'HOMME

Que de fois ne nous as-tu pas assurés que Dieu lui-même t'avait suscité au combat, que tu étais né parmi nous, qu'ici était ton champ de bataille, que personne ne devait trahir sa vocation, qu'il fallait lutter toujours et jamais reculer? Et tu as une vocation, toi! Ardente et forte, la flamme qui t'embrase a gagné nos poitrines.

BRAND

Homme, il n'y a pas ici d'oreilles pour entendre. Presque toutes les âmes sont veules et indolentes.

L'HOMME

Tu sais bien le contraire; voici que dans bien des poitrines pénètrent les rayons d'en haut.

BRAND

Mais dans la plupart il fait nuit

L'HOMME

Tu es là pour la dissiper, comme une lumière d'en haut. D'ailleurs, peu importe le nombre. Je viens à toi seul, et je te dis: Pars, si tu peux! J'ai une âme tout comme un autre: un livre ne lui suffit pas. Tu m'as retiré de l'abîme: vois si tu oses me lâcher. Non! tu ne le peux pas; je te tiens ferme. Mon âme est perdue si tu retires la main! Adieu! Je m'en vais, certain que notre prêtre ne nous abandonnera pas, Dieu et moi. (Il s'en va.)

AGNÈS (timidement)

Je te vois la joue pâle et la lèvre livide comme si tu étouffais un cri dans ton cœur.

BRAND

Ces fortes paroles m'ébranlent. L'écho de la montagne centuple leur puissance.

AGNÈS (s'avançant d'un pas)

Je suis prête.

BRAND

Prête ? A quoi ?

AGNÈS (avec force)

A remplir mon devoir de mère. Je le veux.

(On voit Gerd courir sur le chemin, puis elle s'arrête devant la grille du jardin.)

GERD (battant des mains, s'écrie avec une joie sauvage)

Savez-vous la nouvelle ? Le prêtre s'enfuit ! Par monts et par vaux tout fourmille de gnomes et de spectres petits et grands, noirs et méchants. Aïe ! ils m'ont battue, griffée jusqu'aux yeux, mon âme est en lambeaux. Bast ! ce qui m'en reste me suffit. J'en ai encore un beau débris.

BRAND

Enfant, ton esprit s'égaré, tu me vois là, devant toi.

GERD

Toi ? oui, mais pas le prêtre ! De là-haut, du Pic-Noir, mon vautour est parti d'un coup d'aile par-delà la montagne ; sellé, bridé, sauvage et furieux, il fendait l'air, emporté par le vent du soir, et j'ai vu un homme sur son dos : c'était le prêtre ! c'était le prêtre ! Ah ! l'église d'ici est vide, fermée, scellée. Elle a fait son temps, la vilaine. Maintenant, honneur à la mienne ! Il y a là un prêtre grand et fort, dans sa robe sacerdotale, faite de glace, tissée par l'hiver. Veux-tu le voir ? Viens avec moi. L'église d'ici est vide, te dis-je. Et mon prêtre a des paroles qui font trembler la terre.

BRAND

Ame brisée, qui t'a envoyé pour m'entraîner vers l'idole que tu chantes ?

GERD (franchissant l'entrée du jardin.)

L'idole ? de quoi parles-tu ? L'idole ? Oh ! je sais bien. Tantôt petite, tantôt grande ; toujours peinte, toujours dorée. L'idole ? tiens, la vois-tu ? Distingues-tu sous son manteau de petites mains, de petits pieds d'enfant ? Elle emmaillote quelque chose dans les plis fins, bariolés de sa cape. On dirait qu'il y a là un enfant endormi. Elle a peur, se recule, protégeant ce qu'elle porte ! Une idole ! Tiens en voici une !

AGNÈS (à Brand)

As-tu des prières, des larmes ? L'épouvante a séché les miennes.

BRAND

Agnès, ma femme, malheur à nous ! Cette fille, c'est le Ciel qui l'envoie.

GERD

Écoute : sur la crête sauvage, les cloches sonnent à toute volée. Regarde quelle foule moutonne sur le chemin de l'église. Vois-tu ces milliers de trolls que le prêtre d'ici avait précipités dans le lac ? Vois-tu ces milliers de nains ? Ils étaient au tombeau, et il avait scellé la pierre qui les couvrait. Maintenant, rien ne les retient plus, ni la mer, ni la tombe. Ils rampent, ils fourmillent, humides et froids. Je vois grimacer de petits trolls enfants. Ils n'étaient pas morts et secouent les mottes qui pesaient sur leurs corps. Entends-tu ? ils appellent : « papa, maman » ; hommes et femmes leur répondent. Et voici le bailli au milieu de son monde, comme un père parmi ses enfants. Sa femme prend son nourrisson mort et lui présente le sein. Elle porte la tête plus haut que jamais, comme si elle allait à un baptême. Tout revit ici, maintenant que le prêtre est loin

BRAND

Va-t'en. Laisse-moi. J'aperçois pourtant des visions plus terribles.

GERD

Écoute ! comme il rit, assis sur le bord du chemin. Il inscrit sur son livre toutes les âmes qui passent. Très bien ! elles y sont presque toutes. C'est que l'église d'ici est vide, fermée, scellée. Et le prêtre est parti sur le dos du vautour. (Elle franchit la grille d'un bond et disparaît dans l'ombre.)

AGNÈS (s'approche de Brand et dit d'une voix étouffée)

Allons ! il est temps, maintenant.

BRAND (la regardant fixement)

Où allons-nous ? (Indiquant la grille, puis la maison.)
Ici ?... ou là ?

AGNÈS (reculant, épouvantée)

Brand ! Ton enfant... ton enfant !

BRAND (la suivant)

Réponds ! Étais-je prêtre avant d'être père ?

AGNÈS (reculant encore)

Quand la voix de Dieu me le demanderait, je ne répondrais pas.

BRAND

BRAND (la suivant)

Il le faut, tu es mère, à toi le dernier mot.

AGNÈS

Je suis épouse. Commande, si tu l'oses. Je m'inclineraï, j'obéïraï.

BRAND (cherchant à lui saisir le bras)

Choisis ! Ote-moi ce calice !

AGNÈS (se reculant jusque derrière l'arbre)

Il faudrait que je ne fusse pas mère.

BRAND

Je lis un arrêt dans ces mots.

AGNÈS (avec force)

Demande-toï si tu as le choix

BRAND

L'arrêt est encore plus clair.

AGNÈS

Te crois-tu fermement appelé par le Seigneur ?

BRAND

Oui ! (Lui saisissant la main avec violence.) Et maintenant dis enfin la parole de vie ou de mort.

AGNÈS

Suis le chemin que ton Dieu t'indique.
(Un silence.)

BRAND

Allons ! Il est temps maintenant.

AGNÈS (d'une voix éteinte)

Où allons-nous ?
(Brand ne répond pas.)

AGNÈS (indiquant la grille)

Là ?

BRAND (indiquant la maison)

Non... là !

AGNÈS (soulevant son enfant à bras tendus)

Dieu ! La victime que tu oses exiger, je la lève vers ton ciel. Guide-moi à travers les affres de la vie ! (Elle rentre dans la maison.)

BRAND (se tient un instant immobile, l'œil fixe, puis il éclate en sanglots, joint ses mains au-dessus de sa tête et se laisse tomber sur l'escalier en criant)

Jésus ! Jésus ! Éclaire-moi !

ACTE IV

Le presbytère. C'est la veille de Noël. Il fait obscur dans la chambre. Porte au fond et porte latérale ; de l'autre côté, une fenêtre.

Agnès, vêtue de deuil, se tient debout devant la fenêtre, l'œil plongé dans les ténèbres.

AGNÈS

Pas encore rentré ! Pas encore ! Oh ! qu'il est dur d'attendre lorsque le cœur appelle, appelle, et ne reçoit pas de réponse ! La neige tombe en flocons épais. Une nappe blanche couvre le toit de la vieille église. (Elle écoute.) Chut ! J'entends grincer la porte de la grille. Des pas... des pas fermes et virils... (Elle se précipite vers la porte qu'elle ouvre.) Est-ce toi ? Viens, oh ! viens !

(Brand entre ; il a neigé sur son manteau et sur son bonnet, qu'il ôte pendant qu'Agnès lui parle.)

AGNÈS (jetant ses bras autour de son cou)

Oh ! que tu as tardé ! Ne me quitte plus, ne me quitte plus ! Je ne puis, seule, supporter ces nuits, chasser les ombres qui me hantent ! Oh ! quelles nuits j'ai passées et quelles journées !

BRAND

Enfant ! me voici de retour. (Il allume une bougie qui répand une faible lueur dans la chambre.) Tu es pâle.

AGNÈS

Et laisse, à bout de forces ! Comme je t'ai attendu, impatiente, inquiète ! Puis, j'ai rassemblé quelque peu de verdure, oh ! bien peu : des rameaux conservés depuis cet été pour l'arbre de Noël, son buisson, comme je l'appelais. C'était pour lui et je lui en ai fait une couronne sur... (Elle éclate en sanglots.) Regarde, elle disparaît presque sous la neige. O Dieu!...

BRAND

Là ! au cimetière...

AGNÈS

Oh ! ce mot !

BRAND

Essuie tes larmes.

AGNÈS

Oui, Brand, oui ; aie un peu de patience ! Mon âme saigne encore, la blessure est si fraîche ! Je n'ai ni forces ni courage. Oh ! mais cela ira mieux, quand ces jours seront passés. Tu verras, je ne me plaindrai plus.

BRAND

Est-ce ainsi qu'on fête la venue du Seigneur ?

AGNÈS

Non, je le sais ; mais prends patience ! Songe

donc ! Si beau, si florissant au dernier Noël, et cette année, emporté, emporté... (Elle frissonne.)

BRAND (avec force)

Au cimetière !

AGNÈS (poussant un cri)

Ah ! ne prononce pas ce mot !

BRAND

Il faut le crier à pleins poumons ! Il faut le jeter aux rochers ! Qu'il mugisse comme la vague qu'ils renvoient.

AGNÈS

Il te fait souffrir toi-même plus que tu ne voudrais le montrer. Je vois sur ton front la sueur que ce mot t'a coûtée.

BRAND

C'est de l'eau du fjord que la rame a fait jaillir.

AGNÈS

Et cette goutte à ta paupière ? Est-ce de la neige qui fond ? Oh non ! elle est trop chaude. Elle a sa source dans ton cœur.

BRAND

Agnès, ma femme, résistons, soyons fermes l'un

et l'autre. Unissons nos forces, conquérons le terrain pied à pied ! Ah ! j'étais un lutteur, là, sur le fjord. La tempête submergeait les écueils, étouffait le cri des mouettes ; au milieu du golfe, la grêle fouettait notre faible esquif porté par l'eau glaciale. On entendait gémir le mât, les planches, les cordages. La voile, trempée par l'écume, n'était plus qu'un chiffon que le vent secouait. De tous côtés, sur le bord, on voyait des écroulements d'avalanches. Chez mes huit hommes, le sang se glaçait dans les veines. On eût dit huit cadavres dressés dans leurs cercueils. Moi seul, au gouvernail, je me sentais grandi : je commandais à tous et, comme en un baptême, la main de celui qui m'appelle oignait mon front pour l'épreuve.

AGNÈS

Des tempêtes à braver, une vie de combats, ce n'est rien, c'est facile ! Oh ! mais pense à moi, dans ce pauvre nid dévasté où les heures sont si longues ! Pense à moi qui ne sais rien de la lutte, qui ne vois pas une étincelle d'action. Pense à moi qui reste là, tremblant de me souvenir, ne pouvant oublier !

BRAND

Pas d'action, toi ? Jamais ta vie n'a été aussi grande qu'à présent. Écoute : je te dirai ce qui me soutient dans la peine. Souvent mes yeux se

troublent, mon cœur saigne et mon esprit s'affaisse. Je n'entrevois qu'une joie : c'est de pouvoir pleurer, pleurer ! Alors, Agnès, alors Dieu m'apparaît, et je le vois plus proche que je l'ai jamais vu, si proche que, un pas de plus, je serais près de lui. Et j'ai soif de me presser contre son cœur de père, de m'abîmer comme un enfant dans la chaude étreinte de son bras puissant.

AGNÈS

Ah ! Brand, que ne peux-tu le voir toujours ainsi, sentir en lui un Dieu qui se laisse toucher, un père plutôt qu'un maître !

BRAND

Non, Agnès ! Dans ces conditions, je ne pourrais combattre pour lui. Il faut qu'il m'apparaisse grand et fort, dominant le monde. Les temps l'exigent, parce qu'ils sont petits. Oh ! mais toi, tu peux le contempler de près, comme un père chéri, cacher ta tête dans son sein, te reposer en lui quand tu es fatiguée et t'en aller après, plus heureuse et plus forte, avec un reflet de lui dans tes yeux, avec un rayon d'auréole que tu feras descendre sur moi qui aurai souffert et lutté. Vois-tu, Agnès, une telle communion, c'est l'essence même du mariage. L'un doit combattre, tonner et défendre l'œuvre sainte, et l'autre guérir ses blessures. Alors seulement on pourra dire en toute vérité que les

deux ne font qu'un. Depuis l'heure où, tournant le dos au monde, tu as audacieusement joué ton existence et m'as suivi comme épouse, ta mission est là. Combattant à outrance sous les feux brûlants du jour, sentinelle immobile au milieu des nuits glacées, j'attends de tes mains un breuvage rafraîchissant, et un manteau qu'elle glissera doucement sous l'acier de ma cuirasse et qui me réchauffera le cœur. Non ! Ce n'est pas là un misérable rôle.

AGNÈS

Il est encore au-dessus de mes forces, car toutes mes pensées tiennent à un souvenir. Tout cela me semble encore un songe. Laisse-moi gémir, laisse-moi pleurer, tu m'aideras ainsi à me retrouver moi-même, à reconnaître mon devoir. Cette nuit, Brand, en ton absence, je l'ai vu entrer dans ma chambre, les fleurs de la santé sur ses joues. Doucement, à petits pas d'enfant, il s'avançait vers mon lit, vêtu seulement de sa petite chemise blanche et me tendant les bras. Il souriait et il appelait sa mère, comme s'il eût dit : « Réchauffe-moi ! » Oh ! comme je tremblais !

BRAND

Agnès !

AGNÈS

Oui, comprends-tu, l'enfant avait froid ! Oh !

c'est qu'il fait froid là-bas, sur l'oreiller de bois où il repose !

BRAND

Le cadavre est sous la neige, mais l'enfant est au ciel.

AGNÈS (s'écartant de lui)

Oh ! comme tu remues sans pitié ma blessure au milieu des douleurs et des transes ! Ce que tu appelles si durement le *cadavre*, pour moi c'est encore l'enfant. Corps et âme se confondent. Je ne puis les distinguer comme toi. Ils ne forment qu'un à mes yeux. Cet Alf qui dort là, sous la neige, c'est mon Alf, c'est lui que je vois.

BRAND

Il faudra plus d'une fois remuer tes blessures pour t'en guérir.

AGNÈS

Oui, mais sois patient, Brand. On peut me conduire par la douceur et non par la violence ; sois mon appui, mon soutien, et que ta parole se fasse douce pour moi. Cette voix qui tonne en parlant aux âmes dans les moments suprêmes où leur salut se décide, n'a-t-elle donc pas de doux accents pour endormir une douleur farouche ? Ne connais-tu pas de paroles de vie et de lumière ? Le Dieu

que tu m'as fait connaître est comme un roi dans sa haute citadelle; comment lui conter mon humble deuil de mère?

BRAND

Aimerais-tu mieux parler au Dieu que tu connaissais avant moi?

AGNÈS

Jamais, jamais, je ne retournerai à lui! Et cependant, quelquefois, un regret me saisit: je me sens attirée là-bas, vers le soleil, vers la lumière! Il est si doux d'être portée au lieu de marcher pliée sous le faix. C'était là ce qu'on enseignait jadis. Tout ici est trop grand pour moi, toi, ta mission, ta volonté, ton envergure, le but que tu poursuis, les étapes qui y mènent, le fjeld qui surplombe ma tête, le fjord qui arrête mes pas, la douleur, le souvenir, les ténèbres, le combat, il n'y a que l'église qui soit trop petite.

BRAND (saisi)

L'Église! Encore cette pensée... Elle flotte dans l'air du pays. Trop petite? que veux-tu dire?

AGNÈS (avec un mouvement de mélancolie)

Le sais-je! C'est une de ces idées qu'on ne peut raisonner. Des courants les apportent comme le vent nous apporte des parfums. D'où viennent-

elles? Où vont-elles? Il me suffit de les comprendre moi-même. Je sais, en dehors de ma raison, que l'église est trop petite pour moi.

BRAND

Il y a une clairvoyance dans les rêves du peuple. Des centaines d'âmes sur mon chemin ont, d'elles-mêmes, conçu cette pensée. Ne se faisait-elle pas jour jusque dans les cris insensés de cet enfant qui, là-haut, répétait: «C'est vilain! c'est trop étroit!» Elle non plus ne pouvait raisonner ses paroles. Des centaines de femmes me l'ont dit plus tard. « Notre église est trop petite! » Tous ces cris de femmes révèlent un besoin : il faut un palais au Seigneur. O Agnès, je le vois : tu es l'ange qu'Il a placé sur mon chemin; sans réfléchir, d'un œil sûr, d'un pas ferme, tu prends le sentier que, seul, je n'aurais pas trouvé. Jamais un feu follet ne t'égare. Dès le premier jour, tu m'as indiqué la vérité en ce monde, tu m'as arrêté au moment où j'allais prendre mon vol vers le ciel. Tu as dirigé mes regards sur moi-même et sur le monde intérieur. Et, de nouveau, Agnès, tu as dit des paroles d'où jaillit la lumière, tu m'as pris par la main, à l'instant où j'hésitais, et tu as fait le jour en mon œuvre.

L'église du Seigneur est petite? Hé bien, on l'élargira! Ah! jamais encore je n'avais vu briller

comme aujourd'hui le trésor que Dieu m'a donné. Aussi je t'implore comme tu le faisais toi-même : « Ne t'en vas pas ! reste près de moi ! »

AGNÈS

Je secouerai mon chagrin et j'essuierai mes larmes. Je fermerai le réduit de mes souvenirs comme on scelle un tombeau. Entre eux et moi je mettrai l'Océan de l'oubli. Je ferai évanouir mon petit monde de rêves, afin que tu ne trouves plus en moi que ton épouse.

BRAND

Nous marcherons vers les sommets.

AGNÈS

Oh ! mais épargne-moi l'aiguillon de ta rigueur.

BRAND

Un plus grand que moi commande par ma bouche.

AGNÈS

Celui dont tu as dit que la volonté trouve grâce devant lui, même quand elle manque de puissance. (Elle veut s'éloigner.)

BRAND

Où vas-tu, Agnès ?

AGNÈS (souriant)

Je ne dois pas oublier les soins du ménage, ce soir moins que jamais. Tu te souviens qu'aux derniers noëls tu me reprochais ma dissipation. Partout des bougies allumées, de la verdure, des ornements, des jouets à l'arbre de Noël et des chants et des rires. Écoute : cette année les bougies brûleront de nouveau, il faut faire honneur à la fête. Si Dieu regarde notre maison, il verra sa fille punie et son fils flagellé supportant cette peine avec humilité, en enfants qui savent bien qu'on ne se détourne pas d'un père courroucé, en rejetant par dépit la joie qu'il nous donne. Aperçois-tu une trace de larmes sur mes joues ?

BRAND (la serrant dans ses bras, puis l'écartant aussitôt)

Allume les lumières, enfant ! c'est là ta mission.

AGNÈS (avec un triste sourire)

Va ! construis ta grande église. Oh ! mais qu'elle soit prête avant le printemps. (Elle s'éloigne.)

BRAND (la suivant des yeux)

Docile dans la détresse, docile dans le feu du martyre ! si le pouvoir lui manque, si son âme plie sous le faix, ce n'est pas par manque de volonté. Seigneur ! donne-lui ta force, et détourne de moi le calice du devoir. Oh ! quel amer calice ! Devoir lan-

cer sur elle le vautour de la loi qui déchire son cœur débordant! J'ai des forces, j'ai du courage. Fais peser sur moi ton fardeau. Pour elle seule, je demande de la miséricorde.

(On frappe à la porte du jardin. Entre le bailli.)

LE BAILLI

C'est un vaincu qui vient vous saluer.

BRAND

Un vaincu ?

LE BAILLI

Oui. Vous vous souvenez peut-être que, cet été, je voulais vous éloigner du pays. Je n'augurais rien de bon pour vous de votre lutte.

BRAND

Eh bien ?

LE BAILLI

Eh bien! malgré tous mes droits, je renonce à vous combattre:

BRAND

Pourquoi ?

LE BAILLI

Parce que vous avez le grand nombre avec vous.

BRAND

Moi ?

LE BAILLI

Je crois bien. Le peuple vient à vous de partout. Il règne ici depuis quelque temps un esprit nouveau ! Dieu sait que ce n'est pas le mien. J'en conclus qu'il vient de vous. Voici ma main, cessons la lutte !

BRAND

Une guerre comme la nôtre ne peut se terminer avant que l'un des deux soit hors de combat.

LE BAILLI

A quoi mène la guerre, si ce n'est à la paix, et à un accommodement ? Je ne suis pas de ceux qui s'enferment. On est homme après tout, et, quand on sent sur sa poitrine le fer de l'ennemi, on se rend. Quand on n'a qu'un bâton pour se défendre contre des lances, il vaut mieux lâcher pied. Celui qui ne se sent appuyé par personne n'a rien de mieux à faire que de battre en retraite.

BRAND

Dans vos paroles je distingue deux choses. D'abord vous m'appelez le plus fort ; j'aurais le grand nombre avec moi.

LE BAILLI

Sans aucun doute.

BRAND

C'est possible. Mais au jour du grand sacrifice quelle cause sera la plus forte?

LE BAILLI

Au jour du sacrifice ? Mais, grand Dieu ! ce jour ne peut jamais revenir. Dans le pire des cas, le sacrifice sera fourni par les poches du bon peuple. Nous vivons dans un siècle humanitaire qui ne veut pas de victimes plus précieuses. Ce qu'il y a de contrariant, c'est que, cet esprit humanitaire, je suis un de ceux qui l'ont fait triompher. C'est grâce à nous qu'il n'y a plus ni sacrifices ni victimes, à moins cependant que je ne me sois sacrifié moi-même. En tout cas, j'aurai fourni les verges sous lesquelles a succombé mon œuvre.

BRAND

Vous avez peut-être raison. Mais ce que je ne puis comprendre, c'est que vous vous rendiez. Les verges n'y peuvent rien : on existe pour son œuvre. Le paradis, pour chacun, c'est le but qu'il doit atteindre. Quoi ! si un océan nous séparait de ce but et que le royaume de Satan fût à notre portée, nous dirions : « Foin des épreuves ! l'enfer est sous la main ; courons-y ! »

LE BAILLI

Je vous répondrai : Oui et non. Il faut bien aboutir quelque part, et qui se voit dans une impasse doit s'épargner une vaine fatigue. Le monde est ainsi fait que toute peine, petite ou grande, demande une rémunération. Quand la lutte devient inutile, il faut se faire aux circonstances.

BRAND

Pourtant ce qui est blanc ne deviendra pas noir.

LE BAILLI

A quoi sert, mon cher ami, de dire : Ceci est blanc comme neige, si la foule proclame que la neige est noire.

BRAND

Peut-être le proclameriez-vous avec elle ?

LE BAILLI

Allons, allons, je ne crierais pas *noir*, je crierais *gris*. Nous sommes dans un siècle humanitaire. Il faut aller au-devant du peuple et non l'affronter sottement. Souvenez-vous que nous sommes en pays libre, gouvernés par l'opinion publique. Qui donc oserait décider seul contre tous entre le blanc et le noir ? En un mot, vous avez conquis la majorité, vous êtes donc le premier parmi nous, et je fais comme les autres, je me rallie à vous dans la

mesure de mes forces. Personne ne me reprochera, j'espère, de n'avoir pas lutté jusqu'au bout. Le peuple, je le vois bien aujourd'hui, tient mon œuvre pour incohérente et mesquine. Il y a, disent-ils, des choses plus essentielles que d'accroître les récoltes. Les contributions se payent de mauvaise grâce, et une œuvre ne peut triompher si l'on n'y met de la bonne volonté... Il est dur, croyez-moi, de renoncer à tous ses plans, ponts et routes, digues et drainages, et tant d'autres projets utiles. Mais que faire, mon Dieu ! Quand on ne peut vaincre, il faut battre en retraite, s'écarter prudemment, prendre la chose en patience et laisser faire le temps. Pour le moment, j'ai perdu la faveur populaire : elle s'en est allée comme elle était venue. Eh oui ! Que faire ? Reconquérir son bien par un autre moyen.

BRAND

Est-ce donc pour gagner la faveur populaire que vous avez déployé votre esprit, vos ressources ?

LE BAILLI

Non, en conscience ! Ce que j'ai voulu, c'est le bien public, la prospérité de notre commune. Mais, à côté de cela, j'espérais, je l'avoue, une heure de récompense après les jours de peine. Ce n'est que naturel. Un homme actif et doué de bon sens

veut voir le fruit de son travail et non s'user et geindre pour une simple idée. Avec la meilleure volonté du monde, je ne saurais m'oublier moi-même en consacrant aux autres toute mon intelligence. Je suis père d'une nombreuse famille ; j'ai une femme, plusieurs filles à nourrir. Une idée n'a jamais apaisé la faim ni la soif. Et, si quelqu'un s'étonne de ce que je dis, je ne lui répondrai qu'une chose : vous êtes un mauvais père de famille !

BRAND

Et, maintenant, que comptez-vous faire ?

LE BAILLI

Construire.

BRAND

Construire, dites-vous ?

LE BAILLI

Oui, pour le compte de la commune et pour le mien. D'abord, c'est ma bonne renommée que je dois réédifier, celle dont je jouissais naguère. Les élections sont proches, et il me faut imaginer quelque chose de grand pour demeurer dans ce pays l'homme sans rival que personne ne supprime. Je me suis dit aussi qu'il était insensé d'aller contre le courant. Le peuple, assure-t-on,

demande qu'on l'exalte. Je laisse ce soin à d'autres, et me contente moi-même de l'aider à marcher. Mais encore faut-il qu'on soit d'accord, et j'ai tout le monde contre moi. Bref, après mûre réflexion, j'ai pris mon parti. Je cherche un remède contre la pauvreté.

BRAND

Vous voulez supprimer la pauvreté ?

LE BAILLI

Non, certes. La pauvreté est un mal nécessaire qu'on doit supporter, tout en le maintenant dans de sages limites, en lui donnant des formes déterminées. Ce n'est pas impossible si on s'y prend à temps. Chacun sait que la pauvreté est un limon d'engrais pour tous les vices du pays. Ce limon, je veux l'endiguer.

BRAND

De quelle façon ?

LE BAILLI

Vous ne devinez pas ? Je veux détruire ce mal si profondément enraciné parmi nous, en édifiant, à l'usage de tout le district, un lazaret contre la pauvreté. Je dis un lazaret, car on y traitera la maladie du crime. A cet effet, je compte réunir à cet établissement une maison d'arrêt, pour enfermer sous les mêmes verrous et la cause et l'effet, avec une simple paroi entre les deux compartiments.

Puis, une fois lancé, j'ai conçu l'idée d'ajouter à cet édifice une aile qui servirait aux assemblées de justice, aux assises électorales, aux réunions publiques, aux festins. Il y aurait là une tribune et des chambres à donner. Ce serait, en un mot, un pavillon de fêtes politiques.

BRAND

Votre plan, surtout sa dernière partie, répond à un besoin urgent. Mais j'en sais de plus essentiels.

LE BAILLI

Vous pensez à un hospice d'aliénés? J'y avais réfléchi moi-même. Mais, après mûre réflexion, j'ai abandonné cette idée faute de moyens en perspective. Ce serait une trop grande entreprise. Un tel hospice, croyez-moi, coûterait énormément s'il devait servir à tous ceux qui en ont besoin ou qui ont quelque droit à y être recueillis. On doit construire non pour soi, mais pour l'avenir. Tout avance à pas de géant. Ce qui suffisait hier demain sera trop petit. Vous voyez dans quelles proportions tous les besoins grandissent. L'humanité a des bottes de sept lieues. Il y a quelque chose de magique dans le développement des forces, des facultés de toute sorte. Essayez donc de faire de la place pour chacun, hommes, femmes, enfants : ce serait un plaisir trop coûteux. Aussi me suis-je dit : Ma foi ! il sera temps d'y penser plus tard.

BRAND

Et puis, pour les fous à lier, n'avez-vous pas la grande salle des festins ?

LE BAILLI (joyeusement)

Eh ! oui, elle sera presque toujours libre ! Bien trouvé Brand. Pour peu que le plan réussisse, nous aurons donc une maison de fous gratis. Sous le même toit, sous le même drapeau, tous les éléments qui caractérisent notre communauté ! La classe des pauvres tout entière, le flot montant des scélérats, les fous qui maintenant rôdent en liberté, et enfin le fruit de nos franchises, luttes électorales et assauts d'éloquence. Nous posséderons une salle de conseil, où l'on délibérera sur les besoins publics, une salle de festins, où l'on jurera de conserver l'héritage de nos pères. Enfin, si le projet n'échoue pas, l'enfant de la falaise sera doté d'un seul coup de tout ce qu'il peut raisonnablement exiger de par son droit à la vie. Dieu sait que notre coin de terre n'est pas riche. Mais, cette maison commune une fois construite, je crois que nous pourrons nous vanter d'habiter un district modèle.

BRAND

Mais les moyens ?...

LE BAILLI

Ah ! c'est là le point faible, comme toujours.

Quand il s'agit de prestations, les bonnes volontés se dérobent, et, si votre concours venait à me manquer, je n'aurais plus qu'à plier bagage. Que si, au contraire, vous appuyez ma pensée de toute la force de votre parole, le résultat est certain, et on n'oubliera jamais votre concours.

BRAND

En d'autres termes, vous voulez m'acheter ?

LE BAILLI

Ce n'est pas ainsi que je qualifierais un plan qui comblerait, pour le bien de tous, l'abîme qui nous sépare à notre grand détriment.

BRAND

En tout cas, vous avez mal choisi votre temps.

LE BAILLI

C'est vrai : je sais quel grand chagrin vient de vous éprouver. Je ne songeais qu'à votre courage et au bien du district.

BRAND

Dans le chagrin comme dans la joie, je vais où le devoir m'appelle. Si votre démarche est inutile, c'est pour un autre motif.

LE BAILLI

Et quel est ce motif ?

BRAND

Je songe à construire moi-même.

LE BAILLI

A construire? Comment! Vous voulez me prendre mon idée?

BRAND

Pas tout à fait. (Se tournant vers la fenêtre et indiquant du doigt.) Regardez, bailli!

LE BAILLI

Là?

BRAND

Oui, là.

LE BAILLI

Cette grande et vilaine bâtisse en bois? C'est l'étable du presbytère.

BRAND

Non, cette petite bâtisse encore plus laide.

LE BAILLI

Hein! L'église!

BRAND (d'une voix décidée)

C'est elle que je veux bâtir et faire grande

LE BAILLI

Non, de par le diable, cela ne sera pas ! Personne ne doit toucher à l'église, ce serait ruiner mes plans ! Mon projet est fait, et l'affaire est urgente. Vous me couperiez l'herbe sous le pied. C'est trop de deux entreprises à la fois. Arrière, vous dis-je !

BRAND

Je ne recule jamais.

LE BAILLI

Il le faut, l'ami ! Bâissez ma maison d'arrêt, avec lazaret et pavillon de fêtes, en un mot tout ce que je vous ai dit, y compris l'hospice d'aliénés, et l'on ne songera pas à l'église. Quel est ce besoin nouveau ? Celle-ci n'a-t-elle pas suffi jusqu'à présent ?

BRAND

Oui, mais aujourd'hui elle est trop petite.

LE BAILLI

Jamais encore je ne l'ai vue remplie.

BRAND

Il n'y a pas d'air dans cette église, ne fût-ce que pour une seule âme

LE BAILLI (stupéfait et hochant la tête)

Cette âme prouverait à elle seule la nécessité d'une maison de fous. (Changeant de ton.) Je vous le conseille, ne touchez pas à l'église. C'est un noble et précieux héritage, qui ne doit pas être sacrifié à un simple caprice. Dût mon projet tomber dans l'eau, j'aurais encore un moyen de renaître de mes cendres comme le Phœnix en rompant des lances pour ce glorieux souvenir dont notre côté s'enorgueillit. Jadis, au temps du roi Bélé, un tertre païen s'élevait à cette place. Plus tard, sous les pieux chevaliers pillards, une église vint le couronner. Les fruits de leurs exploits défrayèrent sa construction. Vénérable sous sa simple parure, imposante dans son costume antique, on la voit encore de nos jours.

BRAND

Seulement tout vestige de ce glorieux passé a si bien disparu qu'on n'en distingue plus de traces.

LE BAILLI

Certainement ! C'est là une preuve de son antiquité. Toutefois, du vivant de mon grand-père on voyait encore un trou dans le mur !

BRAND

Un trou ?

LE BAILLI

Oui, grand comme le disque d'un tonneau de blé.

BRAND

Et le mur lui-même ?

LE BAILLI

Eh ! le mur est tombé... Non, je vous le répète, c'est impossible. On ne doit pas toucher à l'église. Ce serait une honte, une barbarie sans pareille. Et les moyens ? Où les prendrait-on ? Croyez-vous qu'on soit assez prodigue ici pour se laisser séduire par des projets mort-nés ? qu'on donne un sou pour rebâtir cet édifice, alors qu'à peu de frais on peut le soutenir assez bien pour qu'il ne s'écroule pas de notre vivant. Allez, tâtez le terrain tant que vous voudrez, je reste sûr de ma victoire.

BRAND

Je me garderai d'extorquer une obole pour offrir un abri à mon Dieu. C'est à mes frais que je veux le bâtir. Tout mon héritage, jusqu'au dernier liard, sera consacré à cette œuvre. Et maintenant, bailli, avez-vous encore l'audace d'espérer m'ébranler ?

LE BAILLI (joignant les mains)

Vous me voyez foudroyé ! Dans une ville même

on voit rarement chose pareille. Et ici, dans cette commune, parmi nous où, depuis longtemps, il était de règle de fermer sa bourse aux besoins les plus pressants, vous allez faire jaillir une source d'abondance, à nous éblouir, à nous donner le vertige à tous ! Non, Brand, je le répète, vous m'anéantissez !

BRAND

Depuis longtemps, en pensée je m'étais dépouillé de cet héritage.

LE BAILLI

Oui, j'ai entendu quelques vagues propos à ce sujet, mais je les ai pris pour une rumeur absurde. On ne se défait pas ainsi de tout ce qu'on possède sans quelques avantages certains. Enfin ! c'est votre affaire. Allez en avant, je vous suivrai. Vous avez un avantage, vous pouvez agir et je ne puis que me glisser derrière vous. Brand ! nous bâtirons l'église ensemble.

BRAND

Quoi ! vous renonceriez à votre propre idée ?

LE BAILLI

Pardieu, si j'y renonce ! Je serais fou de ne pas le faire. A qui croyez-vous que la foule courra, à qui offre engrais, foin et pâture, ou à qui

veut traire, tondre, écorcher? Ah ! ma foi, oui, je suis avec vous ! Je me sens déjà tout enfiévré par cette idée. Je suis saisi, remué, presque ému. C'est ma bonne étoile qui m'a conduit ce soir au presbytère. Car, sans mon plan, je crois, vous n'auriez pas conçu le vôtre. En tout cas, il n'eût jamais vu le jour. J'en fais donc une affaire personnelle. On dotera la commune d'une nouvelle église.

BRAND

Mais sachez bien qu'on abattra sans merci cette misérable ruine, qui vous rappelle l'ancien temps.

LE BAILLI (regardant par la fenêtre)

A vrai dire, quand on la regarde ainsi, éclairée par la lune et le reflet des neiges, elle apparaît passablement lézardée.

BRAND

Vraiment, bailli?

LE BAILLI

Oui, Brand, elle est vraiment trop vieille ! Comment ne l'avais-je pas remarqué avant ce soir ? Le pignon menace ruine. C'est impardonnable. Et quel style, quelle architecture, quand on y regarde de près ! Que dire d'un tel bâtiment ? Un connaisseur en serait horrifié, et, ma foi ! je lui donnerais

raison. Et ce vieux toit couvert de mousse ? Il n'est certes pas de l'époque du roi Bélé. Non, vraiment, le respect peut aller trop loin. Mais cela saute aux yeux : cette vieille bâtisse vermoulue n'est qu'une pourriture après tout !

BRAND

Mais si la voix du peuple s'oppose à ce qu'on la détruise ?

LE BAILLI

Quand tous s'y opposeraient, je le veux ! Un dimanche, le plus tôt possible, je réglerai tout ce qui concerne la forme, et rondement mettrai l'affaire en branle. J'écrirai, j'agirai, j'activerai tout. Hé, hé, vous connaissez le bailli. Et, quand la foule stupide me refuserait son concours, j'y irais de mes propres mains. J'abattrais tout, jusqu'à la dernière poutre. Oui, de par le diable, dussé-je faire travailler ma femme et toutes mes filles, il faut que rien de cette bâtisse ne subsiste.

BRAND

Vous parlez sur un tout autre ton qu'il y a un instant.

LE BAILLI

Grâce à l'esprit humanitaire, notre vue s'est élargie. S'il faut en croire le poète, la pensée

humaine a des ailes, Ce ne peut être que pour voler. Adieu ! (Il prend son chapeau.) Maintenant, allons voir cette bande.

BRAND

Quelle bande ?

LE BAILLI

Oh ! figurez-vous que ce matin, avec un seul homme pour tout aide, j'ai arrêté sur la frontière de la commune une bande de vagabonds, d'affreux diables, que nous avons garrottés et confiés à nos voisins du nord. Mais je veux qu'on me pendre si je n'en ai pas laissé échapper deux ou trois.

BRAND

Tiens ! tout à l'heure vous prôniez la paix.

LE BAILLI

Pourquoi tous ces suppôts d'enfer sont-ils venus jusqu'ici ? Il est vrai que, jusqu'à un certain point, ils appartiennent à la paroisse. (Souriant.) En tout cas, ils vous appartiennent à vous. Je vais vous poser une énigme. Vous tâcherez de la résoudre, si le cœur vous en dit. Des êtres sont nés du fait de celle à qui vous devez le jour, et pourtant ils ne vous sont rien, puisqu'ils appartiennent à une autre famille.

BRAND (secouant la tête)

Mon Dieu ! on rencontre tant d'énigmes qui restent indéchiffrées.

LE BAILLI

Celle-ci n'est pas bien obscure après tout. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'un pauvre garçon originaire d'une commune située à l'ouest d'ici. Il était fort instruit, capable d'en remonter à quatre prêtres. Cet homme a demandé la main de votre mère.

BRAND

Eh bien ?

LE BAILLI

Quelle audace, n'est-ce pas ? Une des filles les plus riches du canton ! Naturellement, elle l'a envoyé promener. Savez-vous ce que le gaillard a fait ? A demi-fou de chagrin, il est allé prendre femme parmi les bohémiens. Et il est mort après avoir augmenté de sa descendance cette bande de rôdeurs, de mécréants, de va-nu-pieds. Encore a-t-il fallu que la commune gardât un de ces damnés bâtards en souvenir de son bel exploit.

BRAND

Et cette enfant, c'est... ?

LE BAILLI

La bohémienne Gerd.

BRAND (d'une voix sourde)

Ah !

LE BAILLI (gaiement)

Eh bien, elle n'est pas mal, mon énigme ? L'enfant est née du fait de celle qui vous a donné le jour, puisque le mobile intime auquel il doit son origine est un amour inspiré par votre mère.

BRAND

Écoutez, bailli : connaîtriez-vous aussi un asile pour ces âmes ?

LE BAILLI

Bast ! Il n'y a pour elles que la prison. Elles sont dans la perdition jusqu'aux oreilles. Les sauver, ce serait voler le diable, qui n'aurait plus qu'à faire faillite si le monde ne lui rendait pas ce qui est à lui.

BRAND

Vous projetiez pourtant un abri contre la misère et la détresse ?

LE BAILLI

La motion aussitôt faite a été retirée par le motionnaire.

BRAND

Si cependant... Elle était si attrayante.

LE BAILLI (souriant)

C'est vous qui changez de ton maintenant.
(Lui tapant sur l'épaule.) Allons ce qui est mort est mort...
Un homme doit être résolu dans ses actes. Adieu ! je
n'ai pas de temps à perdre, il faut que je découvre
la retraite de mes fuyards. A bientôt et bon Noël !
Adieu, adieu, saluez votre femme de ma part !
(Il s'en va.)

BRAND (après être resté un instant abîmé dans ses pensées)

Oh ! quel réseau d'expiations ! Des milliers
de destinées s'enchevêtrent en d'inextricables
nœuds. Dans la confusion du mal et de ses consé-
quences, les taches s'étendent, se communiquent
de proche en proche, si bien que l'on ne peut plus
distinguer ce qui est juste de la plus sanglante
injustice : on dirait que tout cela ne fait qu'un. (Il
s'approche de la fenêtre et regarde longtemps dehors.) Mon
pauvre enfant, agneau sans tache ! tu as été frappé
pour la faute de ma mère. L'âme aveugle, qui, en
m'apportant un ordre de celui qui trône sur les
nuées, a déterminé ma résolution n'existe que
parce que l'âme de ma mère s'est égarée. C'est
ainsi que le Seigneur fait du mal une semence d'où
naissent l'équité et la compensation. Et c'est ainsi

que ses épreuves nous atteignent et nous poursuivent jusqu'à la troisième génération. (Il s'éloigne de la fenêtre avec terreur.) Oui, au-dessus de la race règne un Dieu de justice. La première loi est celle de la compensation. C'est dans la volonté du sacrifice que gît la force qui ressuscite. Les hommes le savent, mais ils ont peur. Et, peu à peu, le mensonge a faussé la parole de la vie. (Arpentant la pièce). Prier? Hum... prier? Mot facile à dire et qu'on répète à tort et à travers. Toutes les classes s'en servent. Ce qu'elles appellent prier, c'est crier grâce en s'adressant à l'énigme des énigmes des clameurs que le vent emporte! c'est mendier la faveur d'une place sur les épaules du Christ; c'est lever les bras au ciel en restant enfoncés jusqu'aux genoux dans la fange du doute. Ha! ha! si cela suffisait, j'oserais, moi aussi, frapper comme tout le monde à la porte du Seigneur dont on ne peut louer le nom sans trembler. (Il s'arrête et réfléchit en silence.) Et pourtant, aux heures de pires angoisses, au moment des affres suprêmes, lorsque la mort voilait déjà les regards de l'enfant, et qu'aucun baiser de la mère ne rappelait le sourire sur ses joues, que se passait-il? N'ai-je point prié? D'où venait ce doux vertige, ce chant qui m'arrivait, cette brise mélodieuse qui passait, m'enlevant bien haut, m'emportant vers la délivrance? Ai-je prié? La prière m'a-t-elle rafraîchi? Ai-je vraiment parlé à Dieu? Et m'a-t-il entendu? Son regard a-t-il péné-

tré dans la maison de deuil où je pleurais ? Qu'en sais-je ? Maintenant la porte est refermée, et de nouveau tout est obscur autour de moi, et nulle part je ne trouve de lumière ! Si ! Agnès, Agnès qui voit dans les ténèbres ! (Avec un cri d'angoisse.) De la lumière, Agnès, de la lumière si tu peux ! (Agnès ouvre la porte et entre portant des candélabres où brûlent les bougies de Noël. Elles répandent une vive lumière dans la chambre.)

BRAND

De la lumière !

AGNÈS

Me voici, Brand, avec les lumières de Noël.

BRAND (bas)

Oh ! les lumières de Noël !

AGNÈS (posant les candélabres sur la table)

Me suis-je fait attendre ?

BRAND

Non ! non !

AGNÈS

Qu'il fait froid ici ! Tu dois être gelé.

BRAND (énergiquement)

Non !

AGNÈS (souriant)

Quelle fierté ! Ni chaleur, ni lumière ! tu n'en as pas besoin, tu ne veux pas ! (Elle met du bois dans le poêle.)

BRAND (arpenant la chambre)

Hum ! Je ne veux pas !

AGNÈS (à part, en arrangeant la pièce.)

Voici la place du flambeau de Noël ! La dernière fois, il tendait ses petites mains vers la lumière ; il était si joyeux, si frais, si alerte. Dressé sur sa petite chaise, il demandait si c'était un soleil. (Déplaçant un peu le flambeau.) Maintenant la lumière tombe en plein sur cette place... dehors ! Maintenant, du lieu où il repose, il peut la voir à travers la vitre. Il peut regarder doucement les éblouissements de la chambre de Noël. Mais la vitre semble voilée de larmes. Attends un peu, attends, elle sourira bientôt.

BRAND (qui l'a suivie des yeux, baissant la voix)

Voici que s'apaise la tempête des douleurs et que les flots remués jusqu'au fond, se calment et s'endorment. Oui, il faut qu'ils s'endorment.

AGNÈS (à part)

Que tout est clair maintenant ! On dirait que la muraille s'est ouverte et que la chambre s'étend

jusqu'à *lui* ! On dirait que cette mauvaise terre glacée s'est transformée soudain en une tiède alcôve où l'enfant repose doucement.

BRAND

Que fais-tu, Agnès ?

AGNÈS

Chut ! chut !

BRAND (s'approchant d'elle)

Pourquoi as-tu levé le rideau ?

AGNÈS

Oh ! je rêvais ; maintenant, je suis réveillée.

BRAND

Il y a des pièges dans le rêve. Baisse le rideau !

AGNÈS (d'une voix suppliante)

Brand !

BRAND

Baisse-le, baisse le rideau !

AGNÈS

Oh ! ne sois pas si dur, c'est mal.

BRAND

Baisse-le ! baisse-le !

AGNÈS (obéissant)

C'est fait ! Tout est baissé, fermé. Mais je crois en vérité n'avoir pas blessé Dieu en me désaltérant, pendant la courte durée d'un rêve, à une source de consolation.

BRAND

Non, certes ! Car c'est un juge indulgent et doux. Tu ne te brouilleras pas avec lui en introduisant, par moments, une idole dans ton culte.

AGNÈS (éclatant en sanglots)

Oh ! dis-moi donc jusqu'où il faut aller ! Ma fatigue est mortelle, mes genoux fléchissent, et mes ailes retombent.

BRAND

Je te l'ai dit : qui ne sacrifie pas tout jette son offrande à la mer.

AGNÈS

Mais, moi, j'ai tout sacrifié. Il ne me reste plus rien.

BRAND

Il faut que ton sacrifice soit suivi de beaucoup d'autres.

AGNÈS (souriant)

Demande ! J'ai le courage des pauvres !

BRAND

Donne.

AGNÈS

Prends! Ah! Brand, tu ne trouveras plus rien.

BRAND

Tu as ton deuil et tes souvenirs, et le flot de ta coupable nostalgie.

AGNÈS (au désespoir)

Et les racines de mon cœur torturé. Arrache-les! Arrache!

BRAND

L'abîme engloutira ton inutile offrande si tu gémis sur la perte éprouvée.

AGNÈS (frissonnant)

Les voies de ton Seigneur sont étroites et rudes.

BRAND

La volonté seule y avance.

AGNÈS

Et celle de la grâce?

BRAND

Pavée de pierres sacrificatoires.

Teurliche No 2
R.P.R.

AGNÈS (regardant droit devant elle, dit avec une secousse
d'horreur)

Maintenant s'ouvre pour moi, profond comme
l'abîme, le sens d'une parole des Écritures que
jamais je n'avais pu comprendre.

BRAND

Quelle parole ?

AGNÈS

Qui a vu Jéhovah doit mourir.

BRAND (la pressant étroitement dans ses bras)

Oh ! cache-toi ! cache-toi ! Ne le regarde pas !
Ferme les yeux.

AGNÈS

Tu le veux ?

BRAND (l'éloignant)

Non.

AGNÈS

Tu souffres, Brand.

BRAND

Je t'aime.

AGNÈS

Ah ! ton amour est dur.

BRAND

Trop dur ?

AGNÈS

Ne me le demande pas. Je te suivrai partout où tu iras.

BRAND

Crois-tu que je t'aie enlevée sans dessein aux danses et aux plaisirs, que, pour un demi-résultat, j'aie plié ta tête sous la loi du sacrifice ? En ce cas malheur à nous deux ! Le sacrifice eût été trop grand, et il eût trop coûté. Non ! Tu es mon épouse, et j'ai le droit de te réclamer tout entière : tu appartiens à l'œuvre de ma vie.

AGNÈS

Exige tout, mais ne t'éloigne pas de moi.

BRAND

Si ! Il me faut du repos, du silence. Bientôt on érigeria la grande église.

AGNÈS

Ma petite église est en ruines.

BRAND

C'était un temple d'idole que la tempête devait abattre. (L'enlaçant avec une sorte d'angoisse.) Que la paix

soit avec toi et que, par toi, elle me gagne et pénètre mon œuvre ! (Il s'avance vers la porte latérale.)

AGNÈS

Brand ! puis-je écarter légèrement ce voile horrible devant la fenêtre ? Rien qu'un peu ! Là, de côté ? Le puis-je, dis, Brand ?

BRAND (dans la porte)

Non ! (Il entre dans sa chambre.)

AGNÈS

Fermé, tout est fermé ! Tout jusqu'à l'oubli ! Un verrou sur les plaintes, un sceau sur les soupirs, un cadenas à la porte du ciel et du tombeau ! Je veux sortir, je ne puis respirer dans l'horreur de cette solitude ! Sortir ? Pour aller où ? N'y a-t-il pas là-haut un œil sévère qui me regarde ? Pourrais-je emporter dans ma fuite le trésor de mon cœur ? Pourrais-je fuir, si je le voulais, le vide morne de mon effroi ? (Elle s'approche de la porte de Brand et écoute.) Il lit à haute voix et ne peut m'entendre. Nul salut, nul conseil, nulle consolation ! Le Dieu de Noël a assez à faire d'écouter les riches, riches d'enfants et de bonheur, leurs hymnes de grâces et leurs jeux et leurs danses. Noël est son heure et l'heure des joies. Il ne me regarde pas et ne voit pas ce que fait une pauvre mère en deuil. (S'approchant avec précaution de la fenêtre.) N'ouvri-

rai-je pas cette fenêtre qui nous sépare, pour que les ondes de lumière éloignent du sombre réduit où il dort l'effroi et l'horreur de la nuit? Non, il n'est pas là. Noël est pour l'enfant une époque de vacances; il a le droit de revenir chez lui; peut-être est-il tout près, étendant son petit bras pour frapper à la fenêtre fermée de sa mère? N'ai-je pas entendu un sanglot d'enfant? Alf, je ne puis rien pour t'aider! C'est fermé. Ton père a tout fermé! Alf, je ne puis t'ouvrir maintenant! Tu es un petit enfant bien sage; jamais toi et moi ne l'avons en rien offensé. Oh! retourne au ciel d'où tu descends; là, tout est lumière et joie, et les enfants ont où jouer. Mais que personne ne te voie pleurer; ne dis pas que ton père a fermé la fenêtre lorsque tu y as frappé. Un petit enfant ne peut comprendre notre devoir, à nous autres grands. Dis que tu l'as vu triste, que tu l'as entendu soupirer, dis qu'il a lui-même cueilli de belles feuilles pour t'en faire une guirlande. Tiens! La vois-tu? Elle est de lui. (Elle tend l'oreille, se reprend et secoue la tête.) Oh! je rêve! Mais cette cloison qui nous sépare, elle est bien réelle. Seule la flamme qui purifie tout peut la renverser, faire crouler les murs, les voûtes de la prison, faire éclater les pentures et céder le terrible verrou. Il faut que tant de choses s'accomplissent avant que nous soyons réunis. Je dois agir, agir en silence pour apaiser cette exigence avide. Il faut m'endurcir et vouloir. Mais ce soir

est un soir de fête. Oh ! combien différent de notre dernier Noël. Chut ! il faut que la fête soit belle. Je vais sortir tous mes trésors, ces épaves d'un bonheur, d'une vie détruite, ces richesses dont seule une mère peut comprendre la valeur infinie. (Elle s'agenouille devant la commode, ouvre un tiroir et en retire quelques objets. Au même instant, Brand entr'ouvre la porte et veut lui parler ; mais, voyant ce qu'elle fait, il se ravise et la regarde, immobile, sans qu'Agnès le remarque.)

BRAND (bas)

Toujours elle plane et vole autour de ce tombeau, toujours elle joue au cimetière.

AGNÈS

Voici le voile et le manteau de baptême. La robe est dans ce petit paquet. (Elle déploie les objets et les tient devant elle.) Mon Dieu ! qu'il était frais et gentil. Quel ravissant bébé c'était, assis sur sa chaise, à l'église. Voici l'écharpe, la casaque qu'on lui a mis à sa première sortie. Elle était trop longue, alors, mais bientôt elle devint trop courte. Je la mets là, de côté. Les petits gants chauds, les bas. Quelles petites jambes il avait ! Et la capote de soie, qui devait le garantir contre l'hiver ; il ne l'a jamais mise ; elle est toute neuve et pimpante. Oh ! voici le manteau de voyage, chaud et léger, où il fut emmitoufflé doucement. Quand je l'ai remis dans ce tiroir, j'étais fatiguée à mourir.

BRAND (se tordant les mains de douleur)

Épargne-moi, mon Dieu ! Je ne puis détruire ce dernier sanctuaire de l'idole. Envoie quelqu'un d'autre à ma place.

AGNÈS

Une tache ! aurais-je pleuré ? Quelle richesse ! Broderies de perles... oripeaux de douleur... ivresse des larmes... splendeur terrible du sacrifice... sainteté ! Voilà le manteau royal qu'il portait au baptême de sang ! Oh ! que je suis encore riche !

(Coups violents frappés à la porte d'entrée. Agnès se retourne en poussant un cri. Elle aperçoit Brand. Au même instant, une femme en haillons, portant un enfant sur les bras, se précipite par la porte qu'elle a vivement ouverte.)

LA FEMME (d'une voix âpre, apercevant les habits de l'enfant)

Partage avec moi, mère riche !

AGNÈS

Tu es mille fois plus riche que moi !

LA FEMME

Ah ! tu es comme les autres, la bouche pleine de paroles.

BRAND (s'approchant)

Dis, que demandes-tu ?

LA FEMME

Ce n'est pas ton aide, va, prêtre ! Mieux vaut le froid et la bise que tes sermons sur nos péchés. Mieux vaut affronter le écueils, le naufrage et la mort que d'aller à l'homme noir qui se tient sur le chemin de l'enfer ! Est-ce ma faute, de par Satan ! si je suis devenue telle que me voici ?

BRAND (à part)

Cette voix... ces traits... quel frisson me saisit ?

AGNÈS

Repose-toi, chauffe-toi, si tu as froid et, si l'enfant a faim, il sera rassasié.

LA FEMME

Asseoir un petit bohémien au foyer, dans un logis plein de lumière ? Non. A nous le grand chemin, la falaise, les bois et les plateaux rocheux. Nous sommes un peuple de vagabonds en marche. Maisons et foyers sont faits pour vous autres. Un clin d'œil, et je dois fuir ! Ils sont tous après moi comme des chiens ! Juges, prévôts et baillis me feraient mettre aux fers, s'ils pouvaient.

BRAND

Ici, personne ne te touchera.

LA FEMME

Ici? entre des murs, sous un toit? Non, sais-tu! Il nous faut de l'air et la nuit glacée nous convient mieux à tous deux. Rien que quelques vêtements pour l'enfant. Son frère aîné, le coquin, s'est enfui comme un voleur, en emportant les hardes dont on l'avait vêtu. Tu vois, il est à moitié nu, tout bleu et transi, raidi par la bise qui souffle.

BRAND

Femme, dans ta course sauvage n'entraîne pas cet enfant à la mort. On peut laver sa flétrissure, l'alléger, l'élever vers le ciel.

LA FEMME

Comme tu y vas, dis donc! Personne ne fera ce miracle. D'ailleurs il n'en faut pas. Guerre à vous qui l'avez repoussé! Sais-tu où sa mère l'a mis au monde? Au bord d'un fossé, pendant que tout autour on buvait, riait, et chantait. Il fut baptisé dans de la fange, avec une pincée de cendre on marqua une croix sur son front, on le fit boire de la bouteille commune. Au moment même où sa mère accouchait, des gens, autour de nous, vomissaient des blasphèmes. Sais-tu qui? Le père, pardieu!... ou plutôt les pères du marmot!

BRAND

Agnès ?

Oui.

Tu comprends ton devoir.

AGNÈS (avec effroi)

Brand ! A cette femme ? jamais !

LA FEMME

Donne, donne, donne tout ! Tissus de soie et loques de rebut. Rien n'est trop mauvais ni trop bon, pour peu que ça lui serve de maillot. Bientôt son âme s'éteindra. Que son corps, du moins, dégèle avant qu'il ne meure.

BRAND (à Agnès)

Tu entends le puissant appel au sacrifice.

LA FEMME

Tu as de quoi vêtir ton propre enfant. Dis ! n'as-tu rien pour le mien, pour l'habiller vivant et l'envelopper mort ?

BRAND

N'est-ce pas une voix d'en haut qui nous avertit par cette bouche ?

LA FEMME

Donne !

AGNÈS

C'est un sacrilège, un crime contre le petit mort.

BRAND

Il n'aura rien atteint si son chemin finit au tombeau.

AGNÈS (brisée)

Que la volonté s'accomplisse ! J'arracherai mon cœur et l'écraserai sous mes pieds. Femme, viens et prends, nous partagerons mon superflu.

LA FEMME

Donne !

BRAND

Partager, Agnès, partager ?

AGNÈS (avec une énergie sauvage)

On me tuera plutôt que je ne me laisserai tout enlever ! Vois, j'ai cédé pied à pied ! Maintenant, je ne peux plus ! C'est assez de la moitié ; elle n'exige pas davantage.

BRAND

Était-ce trop du tout quand il s'agissait de toi ?

AGNÈS (donnant)

Viens, femme. Tiens, prends la robe que mon

enfant portait à son baptême. Voici la jupe, l'écharpe, la casaque, utile la nuit contre le froid. Voici la petite capeline de soie. Il n'aura pas froid avec cela. Prends, prends tout jusqu'au dernier lambeau.

LA FEMME

Donne !

BRAND

Agnès, as-tu tout donné ?

AGNÈS (donnant encore)

Tiens, femme, voici le manteau royal qu'il portait au baptême du sacrifice !

LA FEMME

Bon ! je vois que le tiroir est vide. Si l'on était loin maintenant ! Allons, je l'envelopperai sur l'escalier. Et puis sauvons-nous avec toutes les hardes !
(Elle s'en va.)

AGNÈS (demeure un instant immobile, en proie à une lutte intérieure, enfin elle demande)

Dis-moi, Brand, est-ce juste d'exiger encore plus ?

BRAND

Dis-moi d'abord, ce terrible sacrifice, l'as-tu fait volontiers ?

AGNÈS

Non.

BRAND

Ce que tu [as donné est tombé à la mer ; la dette pèse encore sur toi. (Il veut sortir.)

AGNÈS (le laisse arriver jusqu'à la porte, puis elle s'écrie)

Brand !

BRAND

Quoi !

AGNÈS

J'ai menti. Vois, je me repens et m'humilie. Tu ne te doutes de rien. Tu crois que j'ai tout donné ?

BRAND

Eh bien ?

AGNÈS (retirant de son sein un petit bonnet d'enfant tout chiffonné.)

Tiens ! voici encore quelque chose.

BRAND

Le bonnet ?

AGNÈS

Oui, arrosé de mes larmes, humide des sueurs de son agonie et, depuis lors, conservé sur mon cœur.

BRAND

Reste donc soumise à tes dieux. (Il veut sortir.)

AGNÈS

Attends !

BRAND

BRAND

Que me veux-tu ?

AGNÈS

Oh ! tu le sais ! (Elle lui tend le bonnet.)

BRAND (s'approchant d'elle sans le prendre)

Volontiers ?

AGNÈS

Volontiers !

BRAND

Donne-moi le bonnet. La femme est encore sur l'escalier. (Il sort.)

AGNÈS

Dépouillée, dépouillée de tout, du dernier lien qui me rattachait à la terre ! (Elle se tient un instant immobile. Peu à peu, son expression change, un rayon de béatitude illumine ses traits. Brand rentre ; elle vole joyeusement au-devant de lui, se jette à son cou et s'écrie.) Je suis libre, Brand, je suis libre !

BRAND

Agnès !

AGNÈS

Les ténèbres sont dissipées ! Cauchemars et terreurs fuient vers l'abîme ! La volonté est triomphante. Plus de brouillard, plus de nuages ! Derrière la nuit, derrière la mort, là-bas je vois l'aube

poindre ! Le cimetièrre, le cimetièrre ! Ce mot n'arrache plus de larmes, ne déchire plus de blessure. L'enfant a gagné le ciel !

BRAND

Agnès ! Enfin, c'est la victoire.

AGNÈS

Oui, c'est bien la victoire, victoire sur la tombe et sur les angoisses ! Oh ! lève la tête et regarde. Vois-tu Alf aux pieds du trône, rayonnant de joie comme de son vivant, tendre ses bras vers nous ? Eussé-je mille bouches pour le redemander, en eussé-je le droit, le pouvoir, je ne dirais pas un mot. Oh ! que Dieu est grand, quelle richesse de moyens il possède ! Le sacrifice, le meurtre de l'enfant a ravi mon âme à la mort. Je l'ai mis au monde pour le perdre. Cela m'a conduit au combat victorieux ! Merci d'avoir guidé ma main. Tu as fidèlement combattu près de moi ; oh ! j'ai vu les tortures de ton cœur. Maintenant te voici toi-même engagé : à toi de choisir et de sentir le poids de ton : *tout ou rien !*

BRAND

Agnès, tes paroles sont obscures : les épreuves du combat ne sont-elles pas finies ?

Oublies-tu donc ce qui est écrit ? *Qui a vu Jéhovah doit mourir.*

BRAND (faisant un pas en arrière)

Malheur à moi ! quel flambeau viens-tu d'allumer ! Non ! mille fois non ! J'ai des bras puissants pour te retenir : tu ne me quitteras pas ! Je ne veux rien, je renonce à tout en ce monde, ah ! mais pas à toi, pas à toi !

AGNÈS

Choisis, tu es au croisement des routes. Éteins le flambeau qui brûle dans mon âme et ferme en elle cette source de vie que Noël a ouverte ; rends-moi les chiffons de l'idole : la femme n'est pas encore partie. Laisse-moi retourner sous le ciel voilé ; replonge-moi dans la fange du péché où je vivais lâchement : tu le peux, sache-le bien ! Je ne pèse rien contre toi. Brise mes ailes, abats mon être, attache un plomb à mes pieds, garrotte-moi, abaisse-moi de nouveau jusqu'au bas-fond d'où tu m'as retirée, laisse-moi vivre comme j'ai vécu, me traîner dans les ténèbres ! Si tu veux, si tu oses le faire, je suis ton épouse comme avant. Choisis, tu es au croisement des routes !

BRAND

Malheur à moi, si je voulais le faire ! Oh ! mais, en fuyant ces lieux, ces souvenirs de deuil, tu trouverais réunis la vie et la lumière.

AGNÈS

Oublies-tu que ta tâche est ici ? Pour elle tu reçus l'onction du sacrifice. Oublies-tu les milliers d'âmes que tu as mission de guérir, que le Seigneur t'a ordonné de ramener au foyer, à la source de salut ? Choisis : tu es au croisement des routes !

BRAND

Je n'ai pas de choix à faire.

AGNÈS (se jetant à son cou)

Merci pour cette parole, pour tout ce que tu as fait ! Tu m'as fidèlement guidée quand j'étais fatiguée. Et maintenant que ma tête est pesante, que l'ombre s'épaissit, fidèlement tu veilleras à mon chevet.

BRAND

Dors ! l'œuvre de ta journée est finie.

AGNÈS

Elle est finie et la lampe de nuit allumée. La victoire m'a coûté ma force. Je suis lasse, épuisée.

sée. Oh ! mais il est si facile de louer le Seigneur.
Bonsoir, Brand !

BRAND

Bonsoir !

AGNÈS

Bonsoir ! Merci pour tout ce que tu as fait.
Maintenant je vais dormir. (Elle sort.)

BRAND (la main crispée sur sa poitrine)

Sois ferme jusqu'au bout, ô mon âme ! La victoire des victoires est la perte de tout. Perdre tout fut ton gain. On ne possède éternellement que ce qu'on a perdu.

ACTE V

Un an et demi plus tard. La nouvelle église est achevée et prête à être consacrée. Elle est bâtie sur le bord même du fleuve. On est au point du jour. Le ciel est brumeux.

Devant l'église, on voit le BEDEAU, occupé à suspendre des guirlandes; au bout d'un instant, le MAITRE D'ÉCOLE arrive.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Tiens, déjà à l'ouvrage!

LE BEDEAU

Eh oui! cela presse. Prêtez-moi donc la main. Il faut orner de festons tous ces mâts. C'est par là que passera le cortège.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Près du presbytère, j'ai vu quelque chose de rond...

LE BEDEAU

Mais oui, mais oui!

LE MAITRE D'ÉCOLE

Qu'est-ce que cela peut bien être?

LE BEDEAU

On appelle cela un écusson ; c'est fait en l'honneur du prêtre : le nom du prêtre y est inscrit sur fond d'or

LE MAITRE D'ÉCOLE

Un vrai jour de noces pour le district ! On arrive de partout, le fjord est blanc de voiles.

LE BEDEAU

Oui, c'est un vrai réveil pour la communauté. Sous le dernier pasteur, jamais de discussion, ni de luttes ; tout le monde dormait. N'était-ce pas préférable ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

On commence à vivre, bedeau.

LE BEDEAU

Oui, mais ce n'est ni vous ni moi. D'où cela vient-il ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

Nous avons travaillé pour que les autres pussent dormir. Les voici réveillés. On n'a plus besoin de nous, et nous n'avons plus qu'à dormir à notre tour.

LE BEDEAU

Mais la vie ne vaut-elle pas mieux que le sommeil ? Vous le disiez vous-même.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Doyen et pasteur l'affirment, et je pense comme eux. Mais, remarquez-le bien, il ne s'agit que de la masse. Quant à nous, c'est bien différent. Fonctionnaires du district, étrangers aux partis, aux passions, notre devoir est de résister, de répandre la science, de soutenir la morale et l'église.

LE BEDEAU

Mais le prêtre? Il est dans la mêlée.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Il a tort. Ses supérieurs, je le sais, sont mécontents de lui et, sans la crainte du peuple, il y aurait longtemps qu'il serait révoqué. Mais c'est un malin: il a éventé la mèche et sait par où les tenir. Le voici qui bâtit une église. Ce qu'il faut pour jeter de la poudre aux yeux, c'est faire quelque chose. Peu importe ce qu'on fait, l'important est de faire. Du haut en bas, si l'on nous prend tous en bloc, on peut nous appeler une race de *faiseurs*.

LE BEDEAU

Ma foi! vous avez été député: vous devez connaître le pays. Quant à nous, quelqu'un qui a traversé la commune depuis qu'elle est réveillée a trouvé que, pour d'anciens dormeurs, nous promettions beaucoup.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Eh oui ! il promet, ce bon peuple... Il promet immensément. Toutes les bouches sont pleines de promesses. Chacun s'engage au nom de tous.

LE BEDEAU

Je me suis souvent demandé... Voyons, vous me direz cela, vous qui êtes savant. A vrai dire, qu'est-ce qu'une promesse nationale ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

Une promesse nationale, mon cher bedeau ? Cela demande trop d'explications. Enfin, c'est quelque chose qui groupe la masse en vertu d'une idée. Quelque chose de grand qui s'accomplira dans l'avenir.

LE BEDEAU

Merci, je vois ce que c'est. Encore un petit éclaircissement et je serai au fait.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Parlez, ne vous gênez pas.

LE BEDEAU

Dites-moi : ce qu'on appelle l'avenir, quand cela viendra-t-il ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

Quand cela viendra ! Jamais !

LE BEDEAU

Jamais ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

Eh non ! *L'avenir*, comme son nom l'indique, cesse d'être *l'avenir* quand il vient : il est devenu le *présent*.

LE BEDEAU

Oui, c'est juste : il n'y a rien à répondre. Mais alors, quand tient-on sa promesse ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

Je viens de le dire. Une promesse concerne l'avenir, et c'est dans l'avenir qu'on la tient.

LE BEDEAU

Oui... Mais alors... Quand viendra l'avenir ?

LE MAITRE D'ÉCOLE (à part)

Bedeau, va ! (Haut.) Voyons, mon ami, faut-il que je vous le répète ? *L'avenir* ne peut venir, car, lorsqu'il vient, il a cessé d'être.

LE BEDEAU

Merci !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Derrière chaque conception, il y a comme une attrape. Et cependant c'est très simple pour qui sait compter jusqu'à dix. Promettre, en fin de compte, se réduit à mentir, si honorable que soit la personne qui promet. On a dit que tenir est difficile : il suffit d'être logicien pour voir que *tenir* est impossible. Allons ! laissons voler les promesses. Dites-moi donc...

LE BEDEAU

Chut !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Qu'y a-t-il ?

LE BEDEAU

Silence !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Tiens, on joue de l'orgue.

LE BEDEAU

C'est lui.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Qui cela ? Le prêtre ?

LE BEDEAU

Oui.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Ma foi, il se lève de bonne heure.

LE BEDEAU

Je ne crois pas que le lit de notre pasteur ait été défait cette nuit.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Vraiment ?

LE BEDEAU

Eh non ! Cela ne va plus. Depuis son veuvage, quelque chose le ronge intérieurement. Il cache son chagrin, c'est sûr ; seulement, de temps en temps, on le voit se trahir. Son cœur déborde comme un vase trop plein. Écoutez ce jeu : ne semble-t-il pas, à chaque accord, qu'il gémit sur la perte de sa femme et de son enfant ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

Oui, c'est comme s'il s'entretenait avec eux.

LE BEDEAU

On dirait quelqu'un qui souffre, un autre qui le console.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Hem ! si on osait s'attendrir ?

LE BEDEAU

Oui, si l'on n'était pas fonctionnaire !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Ah ! si ce n'étaient ces liens, ces égards...

LE BEDEAU

Oh ! si l'on osait envoyer plume et livres au diable !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Et si l'on cessait d'être raisonnable, et si l'on osait sentir, bedeau !

LE BEDEAU

Mon ami, personne ne nous voit... sentons.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Non, ce serait inconvenant. Nous ne pouvons descendre dans la sphère du commun. On ne peut être deux choses à la fois, dit le prêtre ; on n'est pas homme et fonctionnaire. En toutes choses, nous n'avons qu'à copier notre bailli.

LE BEDEAU

Pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

Vous vous souvenez de l'incendie qui a éclaté dans sa maison et du sauvetage des archives ?

LE BEDEAU

Oui, un soir...

LE MAITRE D'ÉCOLE

Un soir d'orage. Le bailli se démenait, centuplait ses efforts. Mais derrière lui le diable, dans un coin, riait. Tout d'un coup sa femme pousse un cri : elle a vu Satan, hurle-t-elle. « Oh ! sauve ton âme, mon ami, le malin est derrière toi qui te guette ! » « Mon âme ? cria le bailli à travers les flammes, que le diable l'emporte ! Aide-moi seulement à sauver les archives. » Hé bien ! voilà un bailli qui l'est des pieds à la tête, du fond du cœur au bout des doigts. Aussi suis-je certain que sa vie sera dignement récompensée et qu'il entrera à sa mort...

LE BEDEAU

Où donc ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

Au paradis des bons baillis.

LE BEDEAU

Mon savant ami !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Plaît-il ?

LE BEDEAU

Vous me faites comprendre ce qui se passe. Ce qui est clair, c'est que cela fermente. Tout s'agite. On ne respecte plus les vieilles traditions.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Il faut de l'engrais pour la nouvelle moisson. Ce qui est pourri appartient à la terre. La race doit cracher le mal qui lui creuse les poumons ; sinon, il n'y aura plus qu'à l'ensevelir. Eh oui ! cela fermente. On le voit bien sans lorgnette. Le jour où la vieille église est tombée, cela a été un effondrement, comme si, tout à coup, notre vie n'avait plus tenu à rien.

LE BEDEAU

Oui, il s'est fait un silence dans la foule, et ceux qui criaient à *bas* se sont tus en voyant le vieux temple s'écrouler : cela en a retourné plus d'un. On les voyait pensifs, interdits, le regard en dessous, se demandant soudain si l'église n'était pas sacrée.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Cependant la foule s'attendait à ce que tous les liens qui l'attachaient à l'âme de sa vieille cita-

delle se rompissent aussitôt qu'on inaugurerait la nouvelle. Ils la voyaient se dresser ferme et solide et appelaient anxieusement, de tous leurs vœux, le grand jour où on allait enlever le vieux drapeau usé, pour faire flotter dans l'air un nouveau pavillon. Mais, à mesure que la moisson grandissait, les visages devenaient plus pâles, les bouches se taisaient. Et maintenant... eh bien! le voici, le grand jour.

LE BEDEAU (montrant la campagne du doigt)

Voyez quel fourmillement! Tous accourent, grands et petits.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Oui, par milliers. Mais quel silence!

LE BEDEAU

Cependant c'est comme un tonnerre qui roule, comme un bruit de mer houleuse.

LE MAITRE D'ÉCOLE

C'est le cœur du peuple qui s'agite. On les dirait pénétrés de la grandeur des temps, on les dirait en marche vers un champ d'élection, appelés à changer de Dieu. Écoutez... où est le prêtre? Je suis tout saisi, je voudrais me cacher.

LE BEDEAU

Moi aussi ! moi aussi !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Il y a des moments où l'on ne sait ce qui se passe en vous. On a beau se sonder, on ne trouve pas le fond. On avance, on recule, on voudrait s'élançer...

LE BEDEAU

Mon ami !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Ah ! mon ami !

LE BEDEAU

Hem !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Parlez ! Vous n'osez pas ?

LE BEDEAU

Je crois vraiment que nous *sentons* !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Hein ? Pas moi !

LE BEDEAU

Ni moi non plus ! On ne condamne personne sur un seul témoignage.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Nous sommes deux hommes, vous et moi, et pas deux petites sottes. Bonjour ! La jeunesse de l'école m'attend. (Il s'en va.)

LE BEDEAU

Je rêvais comme une bête. Me voici de nouveau raisonnable, rassis, fermé comme un registre. A un autre travail, celui-ci est fini, et l'oisiveté sert d'oreiller au diable. (Il s'en va de son côté.)

(L'orgue, qui, pendant ce dialogue, a résonné en sourdine, retentit tout à coup avec fracas, puis se tait sur un son discordant. Un instant après, Brand apparaît sortant de l'église.)

BRAND

Non ! Je n'en tire pas une seule note sonore ! Le chant de l'orgue devient un cri. Charpente, voûte et parois semblent étouffer ce chant, lui donner un timbre de bois, le comprimer comme un mort dans son cercueil. J'ai essayé, j'ai fait de vains efforts : l'orgue a perdu sa voix. Je voulais que les sons s'élevassent en prières. Ils retombaient sourds comme ceux d'une cloche fêlée et sonnait creux. On eût dit que, trônant au cœur, le Seigneur en courroux, repoussât le verbe s'élevant vers lui.

Il faut que la maison du Seigneur soit grande : tel fut mon vœu, mon consolant espoir. Pour abattre, niveler, balayer les décombres, le courage

ne m'a pas manqué. Et voici l'œuvre accomplie. Tous, en pénétrant sous la voûte, joignent les mains et s'écrient : Que c'est grand ! Ont-ils raison ? Suis-je le seul à ne pas le voir ? Est-ce vraiment grand ? Cette maison est-elle vraiment telle que je l'ai voulue ? Répond-elle à l'obscur vision d'où elle est née ? Ressemble-t-elle à l'image de ce temple que j'ai vu si grand dans mon rêve, élevant sa voûte au-dessus des misères de ce monde ? Ah ! si Agnès avait vécu, l'église serait autre. Elle savait voir la grandeur dans la petitesse et, d'un rayon, dissiper tous mes doutes. C'était la couronne de feuillage s'étendant au sommet de l'arbre, c'était l'union entre le ciel et la terre. (Il remarque les préparatifs de la fête.) Des guirlandes de verdure, des mâts et des drapeaux, les écoliers répétant une cantate... Bientôt le presbytère sera plein, tout le monde me saluera. Déjà mon nom s'étale en lettres d'or ! Seigneur, éclaire-moi !... Ou, si non, fais-moi descendre à mille pieds sous terre. Dans une heure la fête commence. Toutes les pensées vont au prêtre. Le nom du prêtre est dans toutes les bouches. Et ces pensées, ces paroles me brûlent. C'est comme un sortilège. Hommages et louanges me pénètrent dans le crâne, tels qu'une ondée glaciale. Oh ! si je pouvais, si je pouvais me plonger dans l'oubli, me cacher dans quelque antre sauvage !

LE BAILLI (arrive, rayonnant, en grand uniforme et salue Brand)

Enfin! Voici donc le grand jour! Le sabbat après le travail. Nous carguons les voiles, nous hissons le pavillon, nous nous laissons doucement porter par le courant. Salut, noble et grand homme dont la gloire fera bientôt le tour du pays. Salut! Je suis à la fois très ému et débordant d'allégresse. Mais vous ?

BRAND

Moi... j'ai la gorge comme prise dans un étau.

LE BAILLI

Aïe! J'espère que cela passera. Il s'agit de prêcher d'une voix de tonnerre. Tout le troupeau est là et veut une auge pleine. Vous disposez d'ailleurs d'une superbe résonance. Tous ceux qui l'ont essayée le proclament.

BRAND


Vraiment ?

LE BAILLI

Eh oui, le doyen tout le premier. Et puis, quel édifice! Quel grand style! Quelles lignes nobles et puissantes!

BRAND

Vous trouvez... ?



LE BAILLI

Quoi?

BRAND

L'église vous paraît grande?

LE BAILLI

Elle ne le paraît pas seulement, elle l'est, de près comme de loin.

BRAND

Vraiment?

LE BAILLI

Eh oui, par Dieu! Elle est même trop grande pour notre contrée. Je sais bien qu'ailleurs ces proportions n'étonneraient pas. On en voit de plus vastes. Mais, quant à nous, humbles habitants de cette terre inculte, de ces stériles récifs, emprisonnés entre la montagne et le fjord, tant de grandeur nous éblouit.

BRAND

Vous avez raison : nous avons substitué un nouveau mensonge à l'ancien.

LE BAILLI

Que voulez-vous dire?

BRAND

Oui, le peuple tenait à son monument décrépité. Nous le lui avons enlevé pour fixer ses regards sur cette construction nouvelle qui s'élançait fièrement vers les cieux : « Que c'est vénérable ! » braillait le chœur en contemplant la vieille église. « Que c'est grand ! » hurle-t-il en admirant celle-ci. « On n'a jamais rien vu de pareil. »

LE BAILLI

Allons, mon ami, il faut avoir le goût bien grossier pour réclamer quelque chose de plus grand.

BRAND

Mais cette église est petite ! Cela saute aux yeux. On ne peut le nier sans mentir.

LE BAILLI

Voyons... Chassez donc ces idées ! On ne déprécie pas soi-même ce qu'on a eu tant de peine à bâtir. Le peuple est si content ! A ses yeux tout est parfait ; il n'a jamais rien vu d'aussi grand. Laissez donc cette idée s'affermir. Pourquoi troubler ces malheureux en allumant des torches dont l'éclat les torture ? Tout dépend de la foi. Quand l'église serait un vrai chenil, il n'importerait, si le peuple la trouvait immense.

BRAND

Toujours le même principe !

LE BAILLI

Et puis, nous avons convié ces bonnes âmes à une fête. Il faut qu'elles se sentent à leur aise, sans quoi nous manquerions aux devoirs de l'hospitalité. D'ailleurs, votre propre intérêt vous défend de faire ressortir cette petitesse. Certaines vérités sont comme des abcès : il convient de ne pas y toucher.

BRAND

Que voulez-vous dire ?

LE BAILLI

Écoutez-moi. D'abord, notre conseil vous a voté une coupe d'argent dont l'inscription serait absurde si l'on discutait la grandeur de l'église. Il en serait de même de la cantate et de mon propre discours : pour qu'ils aient un sens, il faut que l'église soit grande. Vous voyez bien : il ne vous reste qu'à vous rengorger de votre mieux.

BRAND

Ce que je vois depuis longtemps, ce qui me crève les yeux, c'est le mensonge de cette fête et le mensonge de ce qu'elle doit célébrer.

LE BAILLI

Grand Dieu, mon ami, quelle violence dans vos paroles ! Où voulez-vous en venir ? Heureusement, pour mettre fin à toutes ces considérations, j'ai un dernier argument. Si le premier était d'argent, celui-ci est d'or. Sachez que vous êtes un enfant gâté, comblé de grâces et de faveurs. En un mot, vous êtes décoré. Aujourd'hui même, chevalier des ordres, vous porterez fièrement la croix sur votre poitrine.

BRAND

J'en ai une plus lourde à porter sur les épaules. Ah ! qui pourrait m'en décharger !

LE BAILLI

Quoi ! Pas un signe d'émotion à la nouvelle d'une telle faveur ! Décidément, vous êtes une énigme ! Mais songez donc, grand Dieu... !

BRAND (frappant du pied)

Assez de ce vain bavardage ! Vos paroles ne m'ont rien appris et vous n'avez rien compris aux miennes. La grandeur dont je vous parle ne se mesure pas en pieds et en aunes. C'est la mystérieuse grandeur qui rayonne sur l'être et que l'être réfléchit, qui glace et embrase l'âme, l'invite au repos et au rêve, l'exalte comme une nuit

étoilée, la... Non ! laissez-moi ! Je suis las. Portez votre éloquence et vos arguments ailleurs. (Il se dirige vers l'église.)

LE BAILLI (à part)

Qui se retrouverait dans ce galimatias ? Une grandeur qui rayonne et qui est réfléchie, qu'on ne mesure pas à l'aune ? Et cette nuit étoilée ? Allons ! le prêtre n'est peut-être pas à jeun... (Il s'en va.)

BRAND (retournant sur ses pas)

Jamais, en traversant les plateaux sauvages, je n'ai été aussi seul que je le suis ici. Aux plus graves questions, ils répondent par des croassements effarés. (Regardant dans la direction qu'a prise le bailli.) Cet homme, je voudrais l'écraser sous mon talon ! Chaque fois que j'essaye d'élever son esprit au-dessus de l'intrigue et du mensonge, il me crache, comme un venin, son âme pourrie à la face. O Agnès, pourquoi m'as-tu quitté ? Je suis las de ce jeu insipide, où personne ne gagne ni ne perd. Oui ! lutter seul, c'est lutter sans espoir.

LE DOYEN (arrivant)

Oh ! mes enfants ? Oh ! mes brebis !... Pardon... je voulais dire : mon cher confrère ! Ces apprêts de fête, ce sermon à prêcher... tout cela me monte

à la tête. Je l'ai préparé hier, mais il n'est pas encore digéré. Allons ! en voici assez sur ce chapitre. Je vous remercie, vous qui bravement avez rompu la glace, dédaignant propos et clameurs, qui avez renversé ce qui ne tenait plus debout pour bâtir ce nouvel édifice, qui se dresse, superbe, dans son majestueux achèvement !

BRAND

Il s'en faut encore de beaucoup.

LE DOYEN

Comment, mon cher ami, n'est-il pas achevé ? Il ne reste qu'à le consacrer.

BRAND

Un nouvel édifice appelle une âme régénérée, un esprit purifié.

LE DOYEN

Cela viendra de soi-même. Cette belle voûte en boiserie, cette grande nef lumineuse forceront le peuple à se montrer propre et pur. Et cette superbe résonance, qui double la force des paroles prêchées, augmentera de cent pour cent la foi de cette communauté. Ce sont là, en vérité, des résultats qu'on obtient rarement dans les plus grands États. Et tout cela vous est dû. Qu'il soit permis à un confrère de vous en remercier du fond

du cœur. Je ne doute pas qu'au dîner où l'on vous fêtera, mes remerciements ne soient suivis de discours inspirés, dus aux jeunes forces de ma circonscription. Mais, mon cher Brand, comme vous êtes pâle!...

BRAND

Trop longtemps la force et le courage m'ont trahi.

LE DOYEN

Cela se comprend. Tant de tracas, sans aide ni soutien. Mais le plus dur est fait et tout nous annonce un beau jour. Ainsi, courage! cela marchera bien! Voici une foule immense accourue des paroisses les plus lointaines : allez et cherchez-y un rival en parole. Regardez vos confrères qui vous tendent les bras. Le sein de la communauté palpite d'affection et de reconnaissance. Et l'œuvre elle-même, comme elle est réussie ! Quels superbes préparatifs de fête ! Et le texte du jour est-il assez grand, assez élevé ! Enfin, cette table si splendide... Je viens justement du presbytère. On venait de dépecer le veau ! Quelle bête, écoutez donc ! Admirable en vérité ! Ah ! il n'aura pas été facile de trouver un si fin morceau par ces temps durs, où la viande, sur le marché, coûte neufs marcs la livre. Mais ce n'est pas là ce qui m'amène. Il s'agit d'autre chose.

BRAND

Allons ! parlez ! frappez ! tranchez ! brisez !

LE DOYEN

Mon cher ami, je procède avec plus de douceur. Mais soyons brefs : le temps nous est strictement mesuré à tous deux. Il y a dans votre conduite un petit point, un seul, appelant une réforme, qui, certes, ne vous pèsera pas beaucoup. Voyons : vous devez deviner un peu à quoi je fais allusion ? Il s'agit des devoirs de votre charge. Vous avez jusqu'ici attaché trop peu de prix aux usages et aux convenances. Et c'est là cependant une matière de première importance, bien qu'elle le cède à d'autres en élévation. Mon Dieu, je ne vous fais pas de reproches. On est jeune, on débute, on arrive de la grande ville, ignorant des conditions locales. Mais à présent, mon ami, il s'agit, et c'est grave, de mieux envisager la question. Jusqu'à présent, vous avez trop veillé aux besoins des particuliers. Entre nous, c'est une faute grave. Pesez-les tous en bloc et passez-les au même crible. Croyez-moi, vous ne vous en repentirez pas.

BRAND

Expliquez-vous plus clairement !

LE DOYEN

Tenez. Vous venez d'offrir une église à la

paroisse. Elle servira d'emblème à l'esprit de concorde et d'égalité. Car l'État voit dans la religion une force qui élève le diapason public, le plus ferme boulevard de sa propre sécurité, en un mot le vrai guide de la morale. Voyez-vous : l'État n'a que de faibles ressources ; il faut qu'il rentre dans ses avances. Bon chrétien, bon citoyen, dit-on. En dépensant de l'argent pour Dieu et son bon peuple, croyez-vous qu'il veuille se créer des soucis ? Nullement. L'État n'est pas fou, mon petit père. Et nous serions tous à plaindre si les vues fermes et précises de l'État ne se bornaient pas aux soins de cette vie. Mais ce but, mon ami, l'État ne peut l'atteindre qu'avec l'aide de ses employés, c'est-à-dire, dans l'espèce, de ses prêtres.

BRAND

Vous parlez d'or ! Continuez !

LE DOYEN

Je n'ai plus que quelques mots à dire. Ainsi, c'est l'État qui doit profiter du don de cette église et, dès lors, c'est à soutenir l'État que vous devez désormais consacrer vos efforts. C'est dans cet esprit que j'envisage la fête d'aujourd'hui. Dans cet esprit, les cloches vont sonner, et l'on lira l'acte de donation. Oui, le don même implique un engagement dont vous devez bien examiner la portée.

BRAND

Dieu sait que j'avais toute autre chose en vue!

LE DOYEN

Eh! mon ami, il est trop tard...

BRAND

Trop tard, trop tard... Nous verrons bien!

LE DOYEN

Soyez donc raisonnable! Vous me faites rire. Qu'y a-t-il là de si stupéfiant? Vous ne vous engagez à rien de coupable. Vous ne négligez pas le soin des âmes au profit de l'État. Pour peu qu'on sache s'y prendre, on peut très bien servir deux maîtres à la fois. Si vous êtes prêtre, ce n'est pas pour arracher Pierre et Paul à l'enfer, c'est pour appeler la grâce sur la paroisse entière. Que la paroisse soit sauvée, et chaque paroissien aura sa part de salut. L'État, vous ne vous en doutez pas, est à demi républicain : s'il hait la liberté comme une peste, il aime bien l'égalité. Or, on n'y atteint point avant d'avoir tout nivelé. Et c'est justement le contraire que vous faites : grâce à vous, les points de vue particuliers diffèrent aujourd'hui comme ils ne l'avaient jamais fait. Jadis on était un membre de l'église ; aujourd'hui on est une personnalité. Et cela ne fait pas l'affaire de l'État. Il

n'est pas facile, dans ces conditions, d'entretenir ce trésor de l'égalité, qui est le plus bel apanage de notre communauté. C'est que l'église, entre vos mains, a cessé d'être un chapeau coiffant toutes les têtes.

BRAND

Oh ! comme mes yeux s'ouvrent !

LE DOYEN

Pas de découragement ! cela ne sert à rien. Il est vrai qu'il règne ici un effrayant tohu-bohu. Mais, tant qu'il y a vie, il y a espoir. Et, grâce à l'onction ecclésiastique, vous voyez tout à coup votre devoir : il est de concourir au but que l'État assigne à son église. Il faut une règle en tout. Autrement les forces débridées s'en iraient telles qu'un poulain sauvage, brisant les barrières, effondrant les haies, détruisant les mille poteaux-frontières des convenances sociales. Tout ordre de choses décèle une règle, toujours la même, bien qu'elle change de nom. En art, on la nomme *école* ; dans notre tactique militaire, on appelle cela, si je ne me trompe, le pas d'ordonnance. Oui, mon ami, c'est bien là le mot : rien ne caractérise mieux l'action de l'État. Il trouve le pas de course trop rapide, l'exercice sur place insuffisant. Un pas égal, une même cadence pour tous, c'est à cela que vise sa méthode.

BRAND

C'est cela ! l'aigle au ruisseau ! Et que les bandes
d'oie planent au-dessus des monts !

LE DOYEN

Nous ne sommes pas des bêtes, grâce à Dieu. Mais, si nous voulons recourir à l'apologue, ce qu'il y a de mieux, c'est d'ouvrir l'Écriture. Elle peut vraiment servir à tout. De la Genèse à l'Apocalypse, quel essaim d'édifiantes paraboles ! Tenez, je ne mentionnerai que cette fameuse tour de Babel ! Dites vous-même à quoi elle a conduit le bon peuple ? Et pourquoi ? C'est facile à comprendre. Ils ont rompu les rangs, chacun voulant parler sa langue, tirer de son côté, au lieu de rester attelés au même joug. En un mot, ils sont devenus des personnalités. C'est là la moitié du double noyau que réèle l'écorce de cette allégorie : *un homme seul est sans défense et l'on se perd en s'isolant*. Celui que Dieu veut frapper dans le combat de la vie, il commence par en faire une individualité. Les Romains assuraient que les Dieux, quand ils veulent perdre quelqu'un, lui ôtent la raison. Or, être *seul* n'est-ce pas être *fou* ? Oui, tout homme isolé doit s'attendre au sort de ce colonel Urie que David envoya en sentinelle perdue.

BRAND

C'est possible ! Mais êtes-vous sûr que les ouvriers de Babel, s'ils n'eussent eu qu'une pensée et qu'une langue, auraient fait monter leur tour jusqu'au ciel ?

LE DOYEN

Jusqu'au ciel ? Personne n'y arrive entièrement. Et voilà justement la seconde moitié du double noyau que recèle l'écorce de cette allégorie : *toute œuvre ayant pour but d'escalader le ciel est une œuvre condamnée à périr.*

BRAND

C'est au ciel cependant que montait l'échelle de Jacob, et c'est au ciel que montent les désirs de notre âme.

LE DOYEN

Ah ! s'il s'agit de cela, oui ! Cela va sans dire. Évidemment une vie honnête, une vie de foi et de prière, trouve sa récompense au ciel. Et cependant la foi est autre chose que la vie. On ne les mêle pas sans leur faire du tort. Il y a six jours pour le travail, et un septième pour les élans du cœur. Il n'y aurait pas de dimanche si l'église restait ouverte toute la semaine. Votre parole, si vous la prodiguez, perd toute force lustrale. La religion,

comme l'art, craint l'évaporation. Contemplez l'idéal tant que vous êtes en chaire, dans l'enceinte sacrée. Mais déposez-le avec votre robe sacerdotale avant de retourner au grand air. Encore une fois, il y a une loi générale qui assigne à chaque chose son milieu. Et c'est pour bien établir ce point que j'ai pris la parole.

BRAND

Je ne vois qu'une chose : c'est qu'il ne me convient pas de veiller à toutes ces caisses d'âmes établies par l'État. Ce ne sont pas là mes fonctions.

LE DOYEN

Mais si, mon ami, vous les rempliriez admirablement ! Seulement il faut vous élever, monter plus haut.

BRAND

En commençant par me souiller de boue !

LE DOYEN

Celui qui s'abaisse sera élevé. Il faut qu'un crochet soit courbé pour qu'on puisse s'en servir.

BRAND

Et un homme, pour qu'il serve, doit d'abord être anéanti.

LE DOYEN

Dieu nous en garde ! Comment pouvez-vous m'attribuer un tel dessein ?

BRAND

Oui, oui. D'abord une saignée ! Il faut être squelette pour convenir à votre vie exsangue et macabre.

LE DOYEN

Vous saigner, moi qui ne saignerais pas un chat ! J'ai simplement cru bien faire en entre-bâillant légèrement devant vous la porte du chemin que j'ai pris moi-même.

BRAND

Savez-vous seulement ce que vous me demandez ? Au coup de sifflet de l'État, je devrais renier l'idéal pour lequel j'ai vécu jusqu'aujourd'hui.

LE DOYEN

Renier votre idéal ? Qui vous le demande, mon ami ? Je n'ai fait que vous indiquer votre devoir. Je veux que vous renfermiez en vous-même ce qui ne peut servir à votre communauté. Gardez tout, si vous voulez, mais tenez-le hermétiquement fermé. Ayez de l'enthousiasme, de l'élan tant que vous voudrez, mais intérieurement, pas devant la

foule. Croyez-moi, on finit par être puni de ses extravagances et de son opiniâtreté.

BRAND

Ah ! crainte du châtement, espoir de la récompense ! signe de Caïn que je vois marqué sur ton front ! Il proclame le meurtre de ton cœur, pur Abel tué par ta sagesse mondaine !

LE DOYEN (à part)

Le voici qui me tutoie maintenant. Décidément cela va trop loin. (Haut.) Je ne veux pas prolonger cette dispute. Je tiens seulement à vous faire bien comprendre que, pour avancer, il vous faut savoir d'abord dans quel pays, dans quel temps vous vivez. Personne ne triomphe s'il n'est de son époque. Voyez les arts, voyez la poésie ! Méprisent-ils les lois de notre temps ? Voyez nos guerriers ! Un sabre tranchant n'est plus chez nous qu'une légende. Et pourquoi ? En vertu de la loi naturelle qui veut qu'on se conforme aux besoins du pays. Il faut que chacun modère son tempérament, ne s'élève pas au-dessus du niveau commun, ne se précipite pas en avant et s'efface, au contraire, dans la foule. Nous vivons, dit le bailli, dans un siècle humanitaire. En s'inspirant de son esprit, vous arriveriez à quelque chose de grand. Mais il faut, pour cela, effacer tous les angles, abattre les branches folles,

devenir lisse comme les autres, et ne jamais faire route à part : alors seulement votre œuvre sera durable.

BRAND

Hors d'ici ! hors d'ici !

LE DOYEN

Certainement. Un homme comme vous a besoin d'un plus vaste champ d'action. Mais, que vous agissiez en petit ou en grand, il vous faut endosser l'uniforme de l'époque. Un caporal marquant le pas avec sa baguette, voilà ce qu'il nous faut. Le caporal incarne chez nous l'idéal du commandement. Comme un caporal conduit son peloton à l'église, le prêtre doit conduire ses ouailles au paradis. Tout cela est si facile ! La foi se base sur l'autorité. Celle-ci, ayant le savoir pour fondement, mérite une confiance aveugle et absolue. Il faut l'avoir et suivre le chemin tracé par la loi et le rituel, et l'on arrivera à la foi. Ainsi, pas de découragement, mon frère ! Prenez le temps de réfléchir. Examinez la situation et ne vous tourmentez pas. J'irai à l'église voir si je puis élever le diapason de ma voix. On n'est pas habitué, dans ce pays, à tant de résonance. Adieu ! adieu ! Je prendrai pour thème la discorde qui règne au sein de la nature humaine et efface de notre âme l'image de Dieu. Mais, avant tout, il s'agit de prendre un petit rafraîchis-

sement. (Il s'éloigne. Brand, absorbé par sa pensée, reste un instant comme pétrifié.)

BRAND

J'ai tout sacrifié à ma vocation. Aveugle que j'étais, je croyais qu'elle venait de Dieu ! Et, tout d'un coup, j'entends la trompette du siècle et je vois quel esprit je servais. Eh bien non ! ils ne me possèdent pas encore ! Les fondements de cette église sont arrosés de sang. Ma joie et ma vie furent enterrés ici, mais mon âme, ils ne l'auront pas ! C'est affreux d'être seul, de n'apercevoir partout que la mort, c'est affreux de recevoir des pierres quand on demande ardemment du pain !

Comme il avait raison, terriblement raison, et pourtant quel vide affreux dans ses paroles ! Le vide de l'abîme ! La clarté de Dieu, la blanche colombe se cache. Hélas ! elle n'a jamais plané au-dessus de moi. Oh ! si je rencontrais, ne fût-ce qu'un seul frère par la foi, pour me fortifier, apaiser mon angoisse !

(On voit venir par la grand'route Eynar, vêtu de noir, les traits pâles et ravagés. Il s'arrête en apercevant Brand.)

BRAND (s'exclame)

C'est toi, Eynar !

EYNAR

Oui, c'est ainsi qu'on m'appelle.

BRAND

BRAND

Justement je demandais un cœur qui ne fût pas de pierre ni de bois. Viens, ô viens dans mes bras!

EYNARD

C'est inutile. J'ai touché le port.

BRAND

Tu m'en veux encore de ce qui est arrivé : tu penses à notre dernière rencontre...

EYNARD

Non. Tu es innocent. Tu n'as été que l'aveugle instrument du Seigneur. Il t'a placé sur mon chemin quand j'étais égaré.

BRAND (faisant un pas en arrière)

Quel est ce langage?

EYNARD

Celui de la béatitude et du repos. Le langage d'une âme endormie dans le péché, réveillée dans la régénération.

BRAND

C'est étrange! On m'avait dit que tu suivais un tout autre chemin.

EYNARD

J'ai été entraîné par l'orgueil, confiant dans

mes propres forces. Les dieux auxquels le monde sacrifie, ce talent qu'on m'attribuait, cette voix dont le chant captivait... autant d'embûches du démon auxquelles j'ai succombé. Mais gloire à la bonté de Dieu! Il n'a pas abandonné sa pauvre brebis égarée. Il a eu pitié de moi à l'heure de la détresse.

BRAND

De quelle façon?

EYNAR

Je devins un être perdu.

BRAND

Un être perdu? Comment cela?

EYNAR

Par le jeu et par la débauche. Il m'a fait aimer les cartes et les dés...

BRAND

Et tu appelles cela des œuvres du Seigneur?

EYNAR

Ce fut le premier pas vers la rédemption. Puis, il me prit ma santé. Je perdis tout mon talent. C'en fut fait de mon humeur joyeuse. On me mit à l'hôpital, où longtemps j'ai été malade. Un feu

me dévorait. Je croyais voir de grandes mouches partout. A ma sortie de l'hospice, j'ai fait la rencontre de quelques sœurs : elles étaient trois à la solde du ciel, faisant partie de sa milice. Ces sœurs et un théologien m'ont délivré du joug du monde, dégagé des mailles du péché, transformé en enfant du Seigneur.

BRAND

Ah ! très bien !

EYNAR

Il y a plusieurs chemins : l'un suit la vallée ; l'autre franchit la montagne.

BRAND

Mais après ? qu'êtes-vous devenu ?

EYNAR

Après ? C'est vrai. J'allais prêcher la tempérance. Mais cet état expose à trop de tentations. J'en choisis un autre et maintenant je vais comme missionnaire...

BRAND

Dans quel pays ?

EYNAR

Chez les nègres de Cafrerie. Mais il vaut mieux nous quitter, car mon temps est précieux.

BRAND

Tu ne t'arrêtes pas ici un instant ? Tu vois : c'est jour de fête.

EYNAR

Non, merci. Ma place est chez les âmes noires. Adieu ! (Il veut s'éloigner.)

BRAND

Et pas un souvenir ne t'arrête, pas une question ne te vient à la bouche ?

EYNAR

A quel sujet ?

BRAND

Au sujet de celle qu'aurait affligée la distance qui te sépare du passé.

EYNAR

Ah ! je me rappelle maintenant. Tu penses à cette jeune fille qui me retenait dans les filets du plaisir, avant que j'eusse été lavé dans les eaux de la foi. Eh bien ! qu'est-elle devenue ?

BRAND

Un an plus tard, elle m'a épousé.

BRAND

EYNAR

Cela n'a pas d'importance. Je ne m'arrête pas à ces choses-là, je ne me soucie que de l'essentiel.

BRAND

Notre existence a été riche en joies et en douleurs. Notre enfant est mort...

EYNAR

Cela n'a pas d'importance.

BRAND

Hélas, non ! C'était un prêt plutôt qu'un don. Et puis nous nous rencontrerons un jour. Mais, après cela, elle-même m'a quitté. Ce gazon couvre les deux tombes.

EYNAR

Cela n'a pas d'importance.

BRAND

Cela non plus ?

EYNAR

Je ne te demande pas tout cela. Je veux savoir *comment* elle est morte.

BRAND

En espérant, en attendant l'aurore, riche de cœur, ferme de volonté jusqu'à l'heure suprême, reconnaissante pour tout ce que la vie avait donné, pour tout ce qu'elle avait ôté : c'est ainsi qu'elle descendit au tombeau.

EYNAR

Futilités, misères que tout cela ! Dis-moi comment était sa foi ?

BRAND

Inébranlable.

EYNAR

En qui ?

BRAND

En Dieu.

EYNAR

Ah ! rien qu'en Dieu : en ce cas, elle est condamnée.

BRAND

Que dis-tu ?

EYNAR

Damnée, hélas !

BRAND (hors de lui)

Va-t'en, misérable !

EYNAR

Le roi des enfers t'emportera aussi dans ses serres. Comme elle, tu es voué à la mort éternelle.

BRAND

Infâme ! tu oses parler de damnation, toi qui, tout à l'heure, te vautrais dans la fange du péché.

EYNAR

Il n'en reste pas une trace. Je suis lavé dans les eaux de la foi, nettoyé de toute souillure, sur l'ais de la sainteté. Prenant le battoir de la dévotion, j'ai lessivé les langes d'Adam et le savon de la prière me fait resplendir comme un surplis sans tache.

BRAND

Pouah !

EYNAR

C'est à moi de dire pouah ! Cela sent le soufre ici, et j'entrevois les cornes de Satan. Moi, je suis le bon grain, et toi tu es l'ivraie rejetée. (Il s'éloigne.)

BRAND (le suit un instant du regard. Tout à coup ses yeux brillent, il s'écrie)

Voilà l'homme qu'il me fallait ! Tous les liens sont désormais rompus, et je lève mon propre étendard, même si personne ne me suit.

LE BAILLI (arrivant en toute hâte)

Dépêchez-vous, mon cher pasteur. La procession est formée et déjà prête à partir.

BRAND

Qu'elle vienne.

LE BAILLI

Sans vous ? Allons, sortez du rêve, revenez à vous. Le peuple ne veut plus attendre. C'est comme une débâcle. La foule entière se rue au presbytère. Elle crie, elle appelle le prêtre. Écoutez-les ! Encore un appel ! Dépêchez-vous ! Je crains presque qu'ils ne perdent l'esprit humanitaire.

BRAND

Jamais je ne me confondrai dans la foule qui vous suit. Je reste ici.

LE BAILLI

Êtes-vous fou ?

BRAND

Votre chemin est trop étroit pour moi.

LE BAILLI

Il se rétrécit à mesure que la foule l'encombre. Ma parole ! c'est un assaut ! Voyez : ils poussent

doyen, prêtres et employés jusqu'au bord du fossé. Venez donc, venez donc, mon ami ! Cravachez-les de votre influence. Ah ! c'est trop tard ! Ils brisent les barrières ! La procession est débordée.

(La foule, rompant le cortège, se précipite en désordre vers l'église.)

DES VOIX

Le prêtre !

DES GENS (montrant Brand)

Le voici !

D'AUTRES

Donne le signal !

LE DOYEN (écrasé par la foule)

Bailli, retenez-les !

LE BAILLI

Ils se moquent de mon autorité.

LE MAITRE D'ÉCOLE (à Brand)

Parlez ! éclairez ces esprits inquiets ! Que se passe-t-il ici ? Une grande œuvre ou une vilaine besogne ?

BRAND

Ah ! voici qu'un courant traverse enfin la lourde inertie de ce peuple ! Hommes, vous êtes au croisement des chemins ! Avec votre volonté entière,

vous devez vouloir le nouveau, l'anéantissement de toutes les constructions pourries, pour que le grand sanctuaire ait la place qui lui revient

LES FONCTIONNAIRES

Le prêtre déraisonne.

LES PRÊTRES

Il est fou !

BRAND

Oui, je l'étais en admettant qu'à votre manière vous serviez celui qui ne veut qu'esprit et vérité. Je l'étais en espérant l'unir à vous par des artifices et par des marchandages. La vieille église était petite. Lâchement je pensais : en offrant le double j'obtiendrai quelque chose, et avec le quintuple j'arriverai au but ! Ah ! je ne voyais pas que ce qu'il fallait, c'était *tout* ou *rien*. Et j'ai glissé sur la pente des compromis. Mais aujourd'hui le Seigneur a parlé. La trompette du jugement vient de retentir au-dessus de ce temple. J'écoutai, frissonnant d'anxiété, écrasé comme David devant Nathan, frappé d'épouvante, balayé par un vent de terreur. Désormais plus de doute ! Peuple ! l'esprit de compromis, voilà Satan !

LA FOULE (de plus en plus aveuglée)

Arrière ceux qui nous ont aveuglés ! A bas ceux qui nous ont pris notre moelle !

L'ennemi, traîtreusement embusqué derrière vous, vous a pris dans ses ruses. Vous avez dilapidé vos forces, vous vous êtes partagés en deux. Puis, est venu l'émiettement, et puis un vide effrayant. Que venez-vous faire à l'église ? Le décor, le décor seul vous attire, le chant de l'orgue, le son des cloches, l'envie de vous tremper dans la flamme d'une éloquence de haut parage, dont les accents s'enflent ou baissent, qui déborde, tonne ou fouette selon toutes les règles de l'art !

LE DOYEN (à part)

Il songe aux divagations du bailli.

LE BAILLI (de même)

Un coup de fouet aux redondances du doyen.

BRAND

Ce que vous cherchez, c'est l'éclat de la fête, ses côtés extérieurs. Puis vous revenez à votre engourdissement, geignant et peinant sous le joug quotidien, l'âme aussi pauvrement habillée que le corps. Et, jusqu'à la fête prochaine, le livre de vie gît oublié au fond de l'armoire. Est-ce là ce que je rêvais en vidant mon calice ? Je voulais que l'église fût grande et qu'elle abritât sous sa voûte non seulement l'enseignement, et la foi, mais tout

ce qui constitue l'existence, tout ce que Dieu dota du droit de vivre, le simple travail quotidien, le repos du soir, le chagrin de la nuit, les fraîches joies d'une jeunesse au sang chaud et, du petit au grand, tous les biens légitimes de notre cœur. Le bruit des torrents qui fuient, des cascades qui tombent dans l'abîme, les sons que rugit la tempête et les voix formidables de la mer devaient s'unir et ne faire qu'une âme avec les accords de l'orgue et les chants populaires. A bas l'œuvre qui se dresse devant vous ! Elle n'a de grand que son mensonge. Conçue dans un esprit qui la condamne d'avance, elle est digne de vos volontés lâches. Vous voulez étouffer tout ce qui germe en coupant votre vie en deux : six jours de travail, pendant lesquels le drapeau du Seigneur est serré sous le pont, un septième jour où on le voit flotter au vent.

VOIX (dans la foule)

Conduis-nous ! Il y a de l'orage dans l'air. Conduis-nous et nous serons vainqueurs !

LE DOYEN

Ne l'écoutez pas ! Il n'a pas la foi qui convient au chrétien !

BRAND

Non ! et tu a mis le doigt sur la plaie, sur ce qui nous manque à tous deux, sur ce qui manque

à tout le monde ici. Pour avoir la foi, il faut avoir une âme. Montre-moi une seule âme dans cette foule. Montre-moi quelqu'un qui n'ait pas, dans une heure de fatigue ou de hâte, rejeté ce qu'il y avait en lui de meilleur ! Le plaisir débridé, harcelant, ses pipeaux et ses histrions, ont détruit en vous la joie de vivre. Et c'est alors, restes d'âmes usés et ridicules, que vous arrivez pour danser devant l'arche. Chaque fois qu'un impotent, un misérable fou a vidé la coupe jusqu'au fond, vite !... le temps est venu d'espérer, de prier, de faire pénitence ! Vous effacez d'abord de vos cœurs l'empreinte du sceau divin, vous devenez des bêtes à deux pieds, puis vous vous traînez vers la porte de la grâce et c'est comme invalides que vous venez à Dieu. Aussi son règne touche-t-il à sa fin. Que voulez-vous qu'il fasse de ces âmes épuisées, de ces vieillards qui s'affaissent sur les marches de son trône ? Ne l'a-t-il pas dit bien haut ? Il ne veut comme fils d'élection que des êtres au cœur jeune et au sang pétillant. Si vous ne devenez pas comme de petits enfants, vous n'arriverez point au royaume des cieux. Personne ne s'y glisse à la dérobée. Allons, hommes et femmes aux joues fraîches d'enfant, entrez dans la grande église de la vie !

LE BAILLI

Ouvrez-la, en ce cas.

LA FOULE (avec angoisse)

Non ! pas celle-ci !

BRAND

L'Église n'a ni limites ni enceinte. Son plancher est la terre verdoyante, les bruyères, les pins, et le fjord, et la mer. Seuls, les cieux peuvent étendre sur elle une voûte assez grande. Homme, c'est là que tu dois travailler. Le labeur de la semaine n'est pas fait pour profaner ce temple qui s'étendra sur tout, comme l'écorce revêt l'arbre entier. Et la vie se confondra alors avec la foi. Dans cet abri, la loi, l'enseignement et nos plus simples œuvres formeront un seul tout ; le travail quotidien s'unira aux élans vers le ciel, aux jeux des enfants sous l'arbre de Noël, à la danse royale devant l'arche. (Mouvement orageux de la foule. Quelques-uns reculent, la plupart se groupent étroitement autour de Brand).

DES MILLIERS DE VOIX

La lumière a succédé aux ténèbres. Oui, la vie et le culte ne font qu'un !

LE DOYEN

Malheur à nous ! il détourne notre troupeau. A moi, bailli, échevin, maire et bedeau !

LE BAILLI (à demi-voix)

Ne criez pas si fort, que diable ! On n'affronte pas un taureau. Laissons-le d'abord épuiser sa fureur.

BRAND (à la foule)

Hors d'ici ! Dieu est ailleurs. Il n'est pas au milieu de ces gens, car son royaume est grand et beau de liberté. (Il ferme l'église au cadenas et prend les clefs.) Je ne suis plus le prêtre d'ici. Je retire le don que j'ai fait. Personne de vous, gens de la fête, ne recevra ces clefs de ma main. (Il jette les clefs dans le torrent.) Accourez, natures fraîches et jeunes ; qu'un souffle de vie balaye la poussière qui vous couvre dans cette sombre impasse ! Suivez-moi, marchons à la victoire !

LA FOULE

Conduis-nous. Nous te suivons.

BRAND

A travers monts, plaines, glaciers, à travers tout le pays, nous irons détruire les pièges où les âmes du peuple sont prises. Nous allons aérer, affranchir, édifier, faire disparaître tout affaissement. Hommes et prêtres à la fois, nous imprimons le sceau du Seigneur partout où il est effacé

et, du royaume entier, nous ferons un grand temple !

(La foule, à laquelle se sont joints le bedeau et le maître d'école, entoure Brand, que des hommes enlèvent sur leurs épaules.)

VOIX NOMBREUSES

C'est un grand jour ! De grandes visions traversent l'air ensoleillé.

(La masse s'engage dans la vallée qu'elle remonte. Très peu d'hommes restent en arrière.)

LE DOYEN (à ceux qui s'éloignent)

Aveugles, où allez-vous ? Vous ne voyez pas que tous ses beaux discours sont autant d'embûches de Satan !

LE BAILLI

Holà ! Rebroussez chemin ! Revenez à vos eaux communales ! Reprenez leur paisible cours ! Arrêtez, bonnes gens, vous marchez à votre perte ! Ah ! les chiens ! ils ne répondent pas !

LE DOYEN

Pensez à vos foyers, pensez à vos maisons.

DES VOIX (dans la foule)

De plus grandes maisons nous attendent.

LE BAILLI

Pensez à vos prés, à vos champs, à vos moutons et à vos vaches !

DES VOIX

Le Ciel a envoyé sa manne à ses élus qui avaient faim !

LE DOYEN

Arrêtez ! vos femmes vous appellent.

DES VOIX (venant du lointain)

Nous serions des déserteurs.

LE DOYEN

L'enfant pleure : « Mon père m'abandonne. »

LA FOULE (entière)

Avec nous ou contre nous !

LE DOYEN (se tordant les mains, et les suivant d'un regard désespéré)

Seul, en deuil de son troupeau, le vieux pasteur est là, pillé jusqu'à la chemise !

LE BAILLI (avec un geste de menace à l'adresse de Brand)

Il en sera pour sa honte et pour son déshonneur ! Allons ! monsieur le doyen, la victoire nous attend.

LE DOYEN (prêt à pleurer)

La victoire ! Nous sommes abandonnés,

LE BAILLI

Oui, mais pas encore battus, si je connais bien mon bétail. (Il suit la foule.)

LE DOYEN

Mais où va donc le bailli? Aussi vrai que j'existe, il les suit! Ah! je reprends courage. Moi aussi, je cours après eux, je charge la masse, je fais des prisonniers! Vite, qu'on me selle un cheval, quelque jument au pas sûr, une bête de montagne! (Il s'éloigne.)

(Un pâturage alpestre sur le point le plus élevé de la commune. Un grand field désert s'étend et monte au fond du paysage. Pluie continue.)

(Brand suivi de la foule, hommes, femmes et enfants, monte la colline.)

BRAND

Regardez devant vous! c'est le chemin de la victoire! Là, tout en bas, gisent les terres communales, l'étroit vallon, que couvre un manteau de brouillard allant du field au field. Laissez la morne apathie enfouie dans ce trou, et volez librement, vivez haut, hommes du Seigneur!

UN HOMME

Attendez, attendez; mon vieux père n'en peut plus.

UN AUTRE

Moi, je n'ai rien mangé depuis hier.

PLUSIEURS VOIX

Oui, rassasiez-nous, calmez notre soif!

BRAND

En avant! Commençons par traverser le field!

LE MAITRE D'ÉCOLE

Par quel chemin?

BRAND

Tous les chemins sont bons, pour peu qu'ils mènent au but. Suivez-moi.

UN HOMME

Non, la pente est trop raide, nous n'arriverions pas avant la nuit.

LE BAILLI

Ce chemin mène à l'*Église de Glace*.

BRAND

Les chemins escarpés sont les plus courts.

UNE FEMME

Mon enfant est malade!

UNE AUTRE

J'ai le pied écorché.

UNE TROISIÈME

Où trouver une goutte d'eau ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

Prêtre, rassasiez la foule. Voyez : leur courage vacille.

VOIX NOMBREUSES

Un miracle, prêtre, un miracle

BRAND

Ah ! ces stigmates de l'esclavage ! La récompense avant la peine : voilà ce que vous voulez. Allons, secouez votre mortelle torpeur. Ou, sinon, retournez au tombeau !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Oui, il a raison. Au combat d'abord ! la récompense viendra, nous le savons.

BRAND

Elle viendra, peuple, aussi vrai qu'un Dieu clairvoyant voit le monde sous ses pieds.

VOIX NOMBREUSES

Il prophétise ! Il prophétise !

PLUSIEURS (d'entre la foule)

Écoute, prêtre. La lutte sera-t-elle chaude ?

BRAND

D'AUTRES

Sera-t-elle longue ? sera-t-elle sanglante ?

UN HOMME

Dis, prêtre. Faut-il être très brave ?

LE MAITRE D'ÉCOLE (à demi-voix)

Ma vie n'est pas en danger ?

UN HOMME

Quelle sera ma part de récompense ?

UNE FEMME

Dis, je ne perdrai pas mon fils ?

LE BEDEAU

Et à quand la victoire ? Sera-ce avant mardi ?

BRAND (regardant autour de lui avec effarement)

Que me demandez-vous ? que voulez-vous savoir ?

LE BEDEAU

D'abord combien durera la guerre ? Puis quelles seront les pertes ? Enfin, que nous rapportera la victoire ?

BRAND

C'est là ce que vous demandez ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

Oui, vous ne nous avez pas encore bien expliqué la chose.

BRAND (indigné)

Je vous l'expliquerai !

LA FOULE (l'entourant de plus près)

Parle ! parle !

BRAND

Combien durera la lutte ? Elle durera jusqu'à votre dernier jour, jusqu'au sacrifice suprême, jusqu'à ce que vous soyez libres de compromis, maîtres de votre volonté entière et que vous n'hésitez plus lâchement devant cet ordre : *tout ou rien* ! Quelles seront les pertes ? tous vos désirs, toutes les réserves que vous apportez au serment solennel ; toutes les chaînes polies, dorées qui vous font esclaves de la terre, tous les somnifères qui vous endorment ! Ce que vous rapportera la victoire ? Une volonté pure, une foi élevée, une âme entière et cet esprit de sacrifice qui donne tout avec joie, jusqu'à la vie, enfin une couronne d'épine sur chaque front : tenez, le voilà, votre gain !

LA FOULE (cris furieux)

Trahison ! trahison ! nous sommes trompés, volés.

BRAND

Je n'ai pas changé de parole.

DES VOIX

Tu nous as promis la victoire et tu la changes en sacrifice.

BRAND

Je vous ai promis la victoire et vous la remporterez, je le jure. Mais quiconque lutte au premier rang doit tomber pour la bonne cause. S'il n'ose pas marcher, qu'il dépose les armes. Un drapeau défendu par une volonté faible tombera aux mains de l'ennemi. Quiconque a peur du sacrifice est voué d'avance à la mort !

LA FOULE

Impudent, qui réclame notre perte au profit d'une race à venir !

BRAND

Le chemin qui mène à notre Chanaan traverse le désert du sacrifice. Marchons à la victoire dans la mort. Que chaque homme me suive en cavalier du Seigneur !

LE BEDEAU

Eh bien ! nous voici bien lotis ! Là-bas, on nous a mis au ban.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Nous ne pourrons jamais retourner chez nous.

LE BEDEAU

Et personne ne se décide à marcher en avant.

QUELQUES-UNS

Tuez-le !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Ce serait encore pis. Nous avons besoin d'un chef.

LES FEMMES (montrant le chemin avec terreur)

Oh ! le doyen !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Allons, allons, n'ayez pas peur !

LE DOYEN (arrivant, suivi de quelques-uns de ceux qui étaient restés en bas)

O mes enfants ! O mes brebis ! Écoutez la voix de votre vieux pasteur.

LE MAITRE D'ÉCOLE (à la foule)

Nous n'avons plus de foyer en bas. Autant continuer à gravir le field !

LE DOYEN

Comment pouvez-vous me faire ce chagrin, cette meurtrissure ?

BRAND

Toute ta vie tu as meurtri les âmes !

LE DOYEN

Ne l'écoutez pas ! Il vous nourrit de belles promesses.

VOIX NOMBREUSES

C'est vrai !

LE DOYEN

Mais nous sommes cléments, nous pardonnons au repentir sincère. Oh ! rentrez enfin en vous-mêmes ! Reconnaissez les ruses infernales dont il s'est servi pour attirer le peuple.

VOIX NOMBREUSES

Oui, c'est vrai, il nous a pris au piège.

LE DOYEN

Réfléchissez ! Que pouvez-vous, faible troupeau né dans ce coin reculé ? Êtes-vous faits pour de hautes destinées ? Est-ce à vous d'affranchir des captifs ? Vous avez votre petite tâche quotidienne : au delà il n'y a que péché. Que pourrait votre bras

au champ d'élection : N'avez-vous pas vos huttes à défendre ? Que feriez-vous entre l'aigle et le faucon ? Que feriez-vous entre l'ours et le loup ? Vous deviendriez la proie du plus fort. O mes enfants ! ô mes brebis !

LA FOULE

Ah ! malheur à nous ! il dit vrai !

LE BEDEAU

Pourtant nous sommes partis après avoir fermé nos maisons. Nous avons des foyers et nous n'en avons plus !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Non, depuis qu'il lui a ouvert les yeux pour lui montrer ses défauts, ses souillures, ses mensonges, le peuple ne peut plus ni dormir, ni vivre, éveillé, cette vie qui lui suffisait si bien.

LE DOYEN

Ah ! croyez-moi, cela passera, pour peu que vous vous arrétiez un instant. Restez tranquilles, et les anciens plis reviendront, et la communauté, j'en réponds, retrouvera la paix du passé

BRAND

Choisissez, hommes et femmes.



QUELQUES-UNS

Nous voulons retourner chez nous.

D'AUTRES

Trop tard ! trop tard. En avant ! par la lande !

LE BAILLI (accourant)

Quel bonheur ! je vous retrouve enfin !

LES FEMMES

Cher bailli ! beau bailli ! Ne sois pas fâché.

LE BAILLI

Il ne s'agit pas de cela ! Venez ! Un beau jour se lève pour la commune. Si vous voulez entendre raison, le monde sera riche avant ce soir.

VOIX NOMBREUSES

Comment cela ?

LE BAILLI

Un banc monstre, des millions de poissons sont là, dans le fjord.

LA FOULE

Que dit-il ?

LE BAILLI

Allons, préparez-vous ! Fuyez la lande, la pluie,

la bise et les frimas. C'est la première fois qu'un banc de poisson nous arrive. Amis, voici venir des temps meilleurs pour notre coin du nord.

BRAND

Choisissez entre la voix du Seigneur et la sienne!

LE BAILLI

N'écoutez que votre propre bon sens!

LE DOYEN

Oh ! n'est-ce pas là un miracle, un avertissement du ciel ? Longtemps il m'a hanté dans mon sommeil. Je ne croyais qu'à un vain rêve et voici ce qu'il signifiait.

BRAND

Vous vous perdriez en reculant.

LA FOULE

Un banc de poissons !

LE BAILLI

Des millions, vous dis-je !

LE DOYEN

Du pain, de l'or pour vos femmes et pour vos enfants.

LE BAILLI

Vous voyez que ce n'est pas le moment d'user vos forces à combattre, surtout contre une puissance devant laquelle monsieur le doyen lui-même se sent tout petit. Il s'agit de bien autre chose que de lever les yeux au ciel. Le Seigneur saura se protéger lui-même dans sa citadelle céleste. Ne vous mêlez pas des querelles d'autrui et courez ramasser les trésors de la mer. C'est là un but pratique et facile à atteindre sans coups de sabre ni blessures. Il vous donnera le bien-être sans exiger de sacrifices.

BRAND

Mais c'est le sacrifice que demande le Seigneur ! L'éclair, déchirant les nuages, trace son ordre en caractères de feu.

LE DOYEN

Ah ! si vous vous sentez appelés au sacrifice, accourez avec confiance, venez à moi un jour, dimanche par exemple, je vous promets...

LE BAILLI (l'interrompant)

Oui, oui, oui !

LE BEDEAU (bas au doyen)

Je ne perdrai pas ma place de bedeau ?

LE MAITRE D'ÉCOLE (de même)

Je ne serai pas renvoyé de l'école ?

LE DOYEN (à demi-voix)

Si vous faites plier le peuple, on vous témoignera de l'indulgence.

LE BAILLI

Allons, rentrez sans perdre de temps.

LE BEDEAU

En mer, en mer, quiconque a son bon sens.

QUELQUES VOIX

Et le prêtre... ?

LE BEDEAU

Le prêtre ? Laissez là ce fou !

LE MAITRE D'ÉCOLE

La volonté du Seigneur vous apparaît clairement, comme dans un livre.

LE BAILLI

Abandonnez le prêtre ! Il n'aura que ce qu'il mérite. Il vous a trompé par ses contes, ses sornettes.

VOIX NOMBREUSES

Il nous a menti !

LE DOYEN

Et il manque de foi. Pensez, il n'a même pas la *note supérieure*.

QUELQUES VOIX

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE BAILLI

Qu'il a mauvais caractère.

LE BEDEAU

Oui, c'est vrai. On le voit bien.

LE DOYEN

Sa vieille mère l'a attendu en vain. Il lui a refusé les sacrements.

LE BAILLI

Il a positivement tué son enfant !

LE BEDEAU

Et sa femme aussi !

LES FEMMES

Fi ! le misérable !

LE DOYEN

Mauvais fils, mauvais père, mauvais époux ! Donc mauvais chrétien, s'il en fût !

VOIX NOMBREUSES

Il a détruit notre vieille église !

AUTRES VOIX

Et il nous a fermé la nouvelle !

AUTRES VOIX

Il nous a conduits au naufrage !

LE BAILLI

Il m'a volé mon idée d'un hôpital de fous !

BRAND

Chacun de ces fronts est marqué. Je vois bien où court cette race.

LA FOULE ENTIÈRE (hurlant)

Hou, hou ! ne l'écoutez pas ! A coups de pierre et de couteaux, chassez ce mécréant de chez nous !
(Brand, sous une grêle de pierres, s'éloigne et disparaît dans la lande déserte. Ceux qui l'ont poursuivi reviennent ensuite se mêler à la foule.)

LE DOYEN

O mes enfants, ô mes brebis, vous allez rentrer au bercail ! Que le repentir éclaire vos regards et vous verrez que tout ira bien. Nous savons que le Seigneur est bon, qu'il ne demande pas le sang des innocents. Notre gouvernement aussi est doux

comme pas un. Les autorités, préfet et bailli, ne vous rendront pas la vie dure. Et moi-même, je suis plein d'amour, comme il convient à notre temps de christianisme humanitaire. Ainsi tous ceux qui vous gouvernent vivront avec vous dans des rapports de paix et d'allégresse commune.

LE BAILLI

Et, s'il y a ici quelques imperfections, on les corrigera. Dès que le calme sera un peu rétabli, nous élirons une commission, qui verra dans quelle mesure on peut remédier aux défauts de lumière et de foi. Elle devra se composer de quelques prêtres que nous désignerons, le doyen et moi, puis, si vous voulez, du bedeau, du maître d'école et de quelques hommes sortant des rangs du peuple. Ainsi, vous pouvez être tranquilles.

LE DOYEN

Oui, nous vous aiderons à porter votre fardeau, comme vous avez débarrassé votre vieux pasteur du poids de son angoisse. Fortifiez-vous en pensant au miracle qui vient de s'accomplir. Adieu, et puissiez-vous faire une bonne pêche !

LE BEDEAU

Ah ! voici bien la douceur du chrétien !

LE MAITRE D'ÉCOLE

Elle se montre sans bruit et sans ostentation.

LES FEMMES

Ils sont si aimables, si gentils, ces gens-là.

QUELQUES VOIX

Ils savent frayer avec le commun.

LE BEDEAU

Ils ne demandent pas qu'on se victime.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Et ils en savent plus long que leur *Pater*.
(La foule descend la montagne.)

LE DOYEN

Ah ! maintenant tout va changer, et les choses tourneront au mieux, car c'est là une vraie réaction.

LE BAILLI

C'est grâce à moi que l'esclandre a été étouffée dès le début.

LE DOYEN

Oh ! c'est surtout au miracle que nous le devons.

LE BAILLI

A quel miracle?

LE DOYEN

Au banc de poissons.

LE BAILLI (soufflant comme pour faire envoler la poussière)

Allons donc ! c'était un mensonge.

LE DOYEN

Vraiment ? Un mensonge ?

LE BAILLI

J'ai lancé la première invention qui m'est venue à la tête. Est-ce un péché quand il s'agit d'une chose aussi grave ?

LE DOYEN

Ah ! grand Dieu non ! La nécessité est une excellente excuse.

LE BAILLI

Demain, d'ailleurs, quand le peuple sera guéri, il importera peu que le triomphe soit dû à la vérité ou au mensonge.

LE DOYEN

Mon ami, je ne suis pas rigoriste. (Regardant du

côté de la lande.) Mais cet homme qu'on aperçoit là-bas, se traînant péniblement, n'est-ce pas Brand ?

LE BAILLI

Eh oui ! c'est lui, le guerrier qui va seul au combat.

LE DOYEN

Mais non ; attendez donc ! Je vois une autre figure qui le suit de loin.

LE BAILLI

Tiens ! c'est Gerd ! La seule compagne digne de lui.

LE DOYEN (d'un air amusé)

Son sacrifice accompli, on pourra lui faire l'épithape suivante : Ci-gît Brand ; son triomphe fut maigre : il n'a conquis qu'une âme, et cette âme était folle.

LE BAILLI (se grattant le nez)

Il me semble pourtant, quand j'y pense, que le peuple vient de manquer un peu d'esprit humaine.

LE DOYEN (haussant les épaules)

Vox populi, vox Dei. Venez, bailli. (Ils s'éloignent.)
(Sur le haut du plateau, l'ouragan grandit de plus en plus, chassant devant lui les nuages, qui fuient lourdement, rasant la

neige. De temps en temps, on voit apparaître un pic noir ou une crête, qui disparaissent aussitôt sous le brouillard.)

(Brand apparaît, meurtri, sanglant.)

BRAND (s'arrêtant et regardant derrière lui)

Des milliers d'hommes me suivaient, et pas un n'eut le courage d'atteindre les hauteurs. Tous les cœurs appellent des temps plus grands; un cri de guerre résonne dans toutes les âmes, les appelle à un sublime combat. Mais le sacrifice, le sacrifice les effraye ! La volonté se cache, faible et molle. Puisqu'un seul est mort pour tous, on peut être lâche impunément.

(Il s'affaisse sur une pierre et promène autour de lui des regards effarés.)

De bonne heure, j'ai connu l'épouvante. La terreur hérissait mes cheveux, je criais, je hurlais, comme tous les enfants en entrant dans le cachot noir, dans la chambre hantée. Mais je maîtrisais cette crainte et mon cœur se calmait à l'idée que dehors la lumière régnait, que ces ténèbres n'étaient ni la nuit ni le soir, qu'elles ne venaient que d'un volet fermé. Et je pensais que, sitôt la porte ouverte, le jour d'été pénétrerait, triomphant et joyeux, dans le cachot noir, dans la chambre hantée. Ah ! quelle amère déception ! Dehors régnait la nuit profonde... la nuit enveloppant les hommes, les femmes et les enfants. (Il se lève d'un bond.) Je vois de noirs fantômes fendre l'air, pareils à une

charge infernale. Les temps sont venus, temps d'orage exigeant des actions d'éclat, temps où l'acier doit remplacer le bâton ou les gaines pendre vides aux côtés. Et je vois la lâcheté dans toute son horreur, hommes qui crient, femmes qui se lamentent, oreilles bouchées à la prière et aux commandements. Pâles, ils écoutent le bruit de la mêlée et croient s'être garantis du danger en se rendant impuissants. Où donc est l'arc-en-ciel rayonnant sur le champ de mai, le drapeau tricolore flottant au mât, battant l'air aux sons de l'hymne populaire? A quoi bon ce drapeau, si le dragon n'ose montrer ses dents! Un navire qui échoue arbore le pavillon blanc comme signal de détresse! Mais voici des temps plus mauvais, de pires visions éclairent sinistrement la nuit de l'avenir. La noire fumée du charbon britannique s'abat en nuée épaisse sur le pays, dont elle souille la fraîche verdure. Mêlée à des miasmes putrides, elle rampe, étouffant les plus nobles germes, absorbant les rayons du jour et couvrant tout, comme jadis la pluie de cendres qui ensevelit les cités maudites. La race est devenue mauvaise. On entend le chant sourd des gouttes d'eau suintant dans le labyrinthe d'une mine, au fond de laquelle, l'âme et le dos courbés, une troupe de pygmées laborieux travaillent sans répit pour délivrer le captif du minerai, l'or étincelant et menteur qui allume leurs regards de

nains avides. Leur âme est sans voix, leur bouche sans sourire, leurs cœurs ne saignent pas aux désastres de leurs frères. On peut les terrasser eux-mêmes sans qu'en eux le lion s'éveille. Cette gent martèle, lime et bat monnaie. Les messagers de lumière l'ont fuie jusqu'au dernier. Voilà ce qu'est devenue cette race en oubliant qu'on doit *vouloir* encore, alors même que le *pouvoir* s'arrête. Mais voici des temps plus mauvais. De pires visions éclairent la nuit de l'avenir. Le loup de la raison se dresse sur la terre, aboyant railleries et menaces contre le soleil du Verbe. Un cri d'alarme retentit jusqu'au Nord et, tout le long des fiords, ordonne la résistance. Mais la face moite du nain grimace, rechignée. Ce n'est pas là son affaire, glapit-il. Que les autres peuples résistent; nous n'avons pas de sang à verser. Ce n'est pas à nous de lutter pour la vérité. Ce n'est pas pour nous que le calice fut vidé, ce n'est pas pour nous que le front de l'homme fut meurtri par la couronne d'épines, ce n'est pas pour nous que la lance romaine a pénétré dans *son* côté, ce n'est pas pour nous que *ses* mains et *ses* pieds ont été percés de clous, ce n'est pas pour nous qu'*il* a porté la croix. Les coups de lanière et l'insulte d'Ahasvérus jetant son manteau de pourpre sur les épaules du condamné: voilà notre part de la passion! (Il se jette dans la neige en se voilant la face. Au bout d'un instant, il lève la tête et regarde.) Ai-je fait un

rêve? Est-ce là le réveil? Autour de moi, tout est ombre et brouillard. Tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, n'était-ce qu'une illusion de mon esprit malade? Est-elle donc effacée, l'image d'après laquelle fut formée l'âme humaine? L'esprit originel a-t-il été vaincu? (Écoutant.) Ah! il me semble entendre un chant.

CHOEUR INVISIBLE (mêlé au souffle de l'ouragan)

Jamais, jamais, tu ne lui seras semblable, car tu fus créé dans la chair. Sers sa cause ou trahis-la, tu n'en es pas moins maudit!

BRAND (perçoit ces paroles et dit à demi-voix)

Malheur! malheur à moi! N'est-ce pas *lui* qui, debout au fond du cœur, repoussait ma parole d'une main courroucée? N'est-ce pas *lui* qui m'a tout pris, fermé tout chemin vers la lumière? Ne m'a-t-il pas fait combattre jusqu'à la fin pour aboutir à une misérable défaite?

LE CHOEUR (retentissant plus fort au-dessus de lui)

Ver chétif, jamais tu ne lui seras semblable. Tu as vidé le calice de la mort. Suis-le ou trahis sa cause, ton œuvre n'en est pas moins maudite!

BRAND (doucement)

Agnès, Alf, j'ai échangé la lumière de la vie, le repos et la paix contre la lutte et la souffrance.

J'ai déchiré ma poitrine avec le fer du sacrifice, et rien n'a vaincu le dragon populaire.

LE CHOEUR (doux et flatteur)

Jamais, rêveur, tu ne lui seras semblable. Tu as perdu fief et patrimoine, mais tes sacrifices ne t'enrichissent pas. Tu as été créé pour vivre ta vie terrestre.

BRAND (fondant en larmes)

O Alf, ô Agnès, revenez ! Vous le voyez, je suis seul sur la cime déserte, traqué par la bise, assailli par des spectres, lacéré et sanglant ! (Il lève les yeux, une faible tache de lumière se forme et grandit dans le brouillard. Dans cet espace, apparaît une figure de femme vêtue de clair, un manteau sur les épaules : c'est Agnès.)

LE FANTOME (souriant et lui tendant les bras)

Me voici, Brand !

BRAND (se levant, égaré)

Que vois-je ? Agnès ! Agnès !

L'APPARITION

O mon ami ! tout cela n'a été que fièvre et délire. Le brouillard se dissipe ; la guérison approche.

BRAND

Agnès! Agnès! (Il veut se précipiter vers elle.)

L'APPARITION (poussant un cri)

Arrête! N'approche pas! Il y a un abîme entre nous. En bas, roule le torrent du field. (Avec douceur.) Tu ne dors plus, et ton rêve a fui. Tu n'es plus la proie des fantômes. Tu as été malade, mon chéri. La folie t'abreuvait de son breuvage amer. Tu rêvais que ta femme t'avait quitté.

BRAND

Tu vis? Gloire à..

L'APPARITION

Chut! tu diras cela plus tard. Suis-moi, suis-moi, notre temps est compté!

BRAND

Et Alf?

L'APPARITION

Il vit aussi!

BRAND

Il vit!

L'APPARITION

Frais et vermeil! Toutes tes pensées n'étaient qu'un rêve, toute la lutte qu'une illusion. Alf est

chez ta vieille mère. Elle se porte bien et il grandit. La vieille église est encore debout. On peut la démolir si tu veux. En bas, les gens de la commune travaillent et peinent comme dans le bon temps.

BRAND

Dans le bon temps?

AGNÈS

Oui, quand nous avons la paix.

BRAND

La paix ?

AGNÈS

O Brand ! dépêche-toi, viens vite

BRAND

Ah ! je rêve !

L'APPARITION

Non, tu ne rêves plus ! Mais il te faut un abri, des soins.

BRAND

Je suis fort.

L'APPARITION

Oh ! pas encore ! De nouveau, l'horrible rêve t'entraîne. Tu veux nous échapper, à moi et à l'enfant. De nouveau, ta pensée se voilera... si tu n'essayes pas le remède.

BRAND

Donne-le-moi !

L'APPARITION

Tu es homme, prends-le toi-même. Personne ne peut te le donner.

BRAND

Nomme-le au moins !

L'APPARITION

Le vieux médecin qui a lu tant de livres et qui est la sagesse même a découvert la racine de ton mal. Trois mots ont évoqué tous ces pâles et vilains fantômes. Efface-les hardiment, chasse-les de ta mémoire, raye-les des tables de la loi. C'est eux qui ont déchaîné la maladie sur toi. Ils sont le germe de ta folie.

BRAND

Dis-les, ces mots !

L'APPARITION

Tout ou rien !

BRAND (avec un mouvement de recul)

Ce serait vrai ?

L'APPARITION

Aussi vrai que je vis et que tu finiras par mourir!

BRAND

Malheur à nous deux ! Le glaive est de nouveau dégainé contre nous !

L'APPARITION

Pitié ! Brand ! Viens dans ma chaude étreinte, prends-moi dans tes bras forts. Allons chercher l'été et le soleil.

BRAND

Le mal est passé ; il ne reviendra plus !

L'APPARITION

Si, Brand, il reviendra, sois-en sûr !

BRAND (secouant la tête)

Non, il est loin de moi ! Je l'ai rejeté et maintenant assez des tranches du rêve : celles de la vie, celles de la vie commencent !

L'APPARITION

Celles de la vie ?

BRAND

Suis-moi, Agnès !

L'APPARITION

Arrête, Brand, que veux-tu faire ?

BRAND

Mon devoir. Vivre ce que j'avais seulement rêvé, rendre vrai ce qui n'était qu'apparence.

L'APPARITION

C'est impossible ! Vois où tu en es arrivé !

BRAND

Je recommencerai !

L'APPARITION

Quoi ? L'épouvantable galop où ton cauchemar t'entraînait, tu t'y lancerais bravement. de plein gré ?

BRAND

Bravement, de plein gré.

L'APPARITION

Tu sacrifierais l'enfant ?

BRAND

Je sacrifierais l'enfant.

L'APPARITION

Brand !

BRAND

Il le faut !

L'APPARITION

Tu déchirerais les filets, tu m'en arracherais sanglante, pour me frapper avec la verge du sacrifice ?

BRAND

Il le faut !

L'APPARITION

Une nuit sans lumières ! pas de rayons, pas de jour, on ne toucherait jamais aux fruits de la vie ! Jamais un chant qui berce et qui exalte ! Ah ! et moi qui en connais tant !

BRAND

Il le faut ! Tes prières sont vaines.

L'APPARITION

Oublies-tu quel fut le prix du sacrifice ? Tu fus déçu dans ton espoir, trahi et lapidé par ceux que tu voulais affranchir.

BRAND

Je ne souffre pas pour un gain personnel ; je ne cherche pas mon propre triomphe.

L'APPARITION

Tu combats pour un peuple qui ne sait que ramper sous terre !

BRAND

Il suffit d'un porte-flambeau pour éclairer son chemin.

L'APPARITION

Va ! ils sont condamnés, eux et leur descendance !

BRAND

La volonté d'un seul peut faire de grandes choses.

L'APPARITION

Souviens-toi de celui qui, armé d'un glaive de feu, chassa l'homme du paradis. Devant la porte il creusa un abîme, que tu ne franchiras jamais.

BRAND

Mais il laissa ouvert le chemin du désir éternel.

L'APPARITION disparaît. (Il se fait un grand fracas. A la place où elle était, le brouillard s'épaissit tout à coup. On entend un cri aigu, déchirant, comme celui d'une personne qui fuit, et l'on distingue ces paroles)

Meurs ! Tu ne sers à rien dans le monde !...

BRAND (après un instant de stupéfaction)

Le fantôme a fui dans l'ombre par-delà les monts. Ses grandes ailes fendent l'air comme celles d'un vautour. Il me demandait le petit doigt

pour prendre la main entière ! Ha ! je le connais : c'était l'esprit de compromis !

GERD (arrivant, un fusil à la main)

Le vautour ! As-tu vu le vautour ?

BRAND

Oui. Cette fois, je l'ai vu.

GERD

Il est parti, mais nous allons le poursuivre et l'atteindre.

BRAND

Aucune arme n'a de prise sur lui. Parfois il semble fuir, touché à mort, avec un plomb dans le cœur ; mais, si tu veux lui donner le coup de grâce, tu le vois derrière toi, plus dispos que jamais, qui te raille et t'entraîne de nouveau.

GERD

J'ai volé le fusil du chasseur de rennes, je l'ai chargé d'argent et d'acier. Va ! je ne suis pas si folle qu'on le dit.

BRAND

Puisses-tu atteindre ce que tu vises ! (Il veut s'en aller.)

GERD

Tu boites, prêtre ! Que t'est-il arrivé ?

BRAND

Le peuple m'a chassé.

GERD (s'approchant de lui)

Ta tempe est rouge, rouge comme le sang du cœur !

BRAND

Le peuple m'a frappé.

GERD

Il y avait du chant dans ta voix. Elle ne rend plus qu'un bruit sec comme le craquement des feuilles d'automne.

BRAND

J'ai été...

GERD

Quoi ?

BRAND

Trahi en tout, trahi par tous.

GERD (ouvrant de grands yeux et regardant)

Ha ! je te reconnais enfin. Je te prenais pour le prêtre. Foin de lui et des autres ! Tu es le premier de tous : tu es l'homme !

BRAND

BRAND

J'ai eu presque la folie de le croire.

GERD

Montre-moi tes mains.

BRAND

Mes mains?

GERD

Elles ont été percées de clous! Je vois des gouttes de sang dans tes cheveux : on t'a cruellement enfoncé des épines dans le front. Vrai! l'arbre de la croix t'a porté! Quand j'étais petite, mon père me parlait d'un autre à qui ce serait arrivé il y a bien longtemps. C'était une fable, évidemment, puisque l'homme sauveur c'est toi!

BRAND

Retire-toi! Va-t'en!

GERD

Faut-il que je tombe à tes pieds et que je t'adore?

BRAND

Va-t'en, te dis-je!

GERD

Le sang que tu versas n'a-t-il pas le pouvoir de sauver tous les hommes?

BRAND

Ah ! je n'ai même pas une planche de salut pour ma pauvre âme en détresse.

GERD

Tue-les donc ! Tiens, voici mon fusil.

BRAND (secouant la tête)

C'est la défaite qu'on doit vouloir et chercher.

GERD

Non ! pas toi ! Tu marches en avant des autres. Ta main porte la marque des clous. Tu es l'élu, tu es le premier de tous.

BRAND

Je suis le dernier des vers de terre.

GERD (lève les yeux, les nuages se dissipent)

Sais-tu où tu es ?

BRAND (regardant fixement devant lui)

Sur la première marche. La pente est haute, et mon pied saigne.

GERD (avec un égarement grandissant)

Réponds-moi ! Sais-tu où tu es ?

BRAND

BRAND

Oui, voici que le brouillard se dissipe.

GERD

Il s'est dissipé, et voici le Pic Noir qui se dresse vers le ciel!

BRAND (regardant)

Le Pic Noir? l'Église de Glace?

GERD

Oui! te voici donc parmi les fidèles!

BRAND

Fuyons loin d'ici! Oh! que j'ai soif de lumière, de soleil, de douceur! La paix! Une paix calme d'église! Et l'été de la vie, quand le connaîtrai-je? (Il fond en larmes.) Jésus! j'ai invoqué ton nom, et jamais tu ne m'as ouvert tes bras. Tu as glissé près de moi et disparu comme disparaît le sens d'une parole hors d'usage. Laisse-moi saisir le manteau de salut! Rien qu'un pan, un bout seulement, et une goutte du vin de la vie!

GERD (toute pâle)

Qu'est-ce donc? Tu pleures? Toi? Des larmes si chaudes que j'en vois la vapeur sur tes joues, si chaudes que le linceul de givre fond et ruisselle du haut des crêtes et des pics, si chaudes que ma

pensée dégèle et pleure elle-même, si chaudes que la chape tombe des épaules du prêtre de glace ! (Frisonnant.) Homme, que n'as-tu pleuré jusqu'ici !

BRAND (dont le visage s'est éclairé, rayonne et semble rajeuni)

D'abord l'hiver de la loi, et puis le soleil d'été, envoyé par le Ciel. Jusqu'à ce jour j'ai été la table de pierre sur laquelle écrit le Seigneur. Désormais le poème de ma vie coulera, riche et ardent. La glace cède : je pleure, mes genoux plient, et je puis prier ! (Il tombe à genoux.)

GERD (regarde en l'air et dit timidement à voix basse)

Tiens ! le vois-tu, le monstre ? C'est de lui que vient cette ombre. Il est là, sur le pic qu'il fouette de ses larges ailes. Ah ! voici l'heure de la délivrance, pour peu que le coup porte et qu'il reçoive la charge d'argent !

(Elle vise rapidement et tire. Un roulement sourd comme celui du tonnerre retentit au haut du mur de glace.)

BRAND (bondissant)

Ha ! que fais-tu ?

GERD

Touché ! Il chancelle et s'abat. Tiens, le voici qui tombe ! Écoute ses cris. Toute la montagne en retentit ! Et ce duvet, et ces milliers de plumes

qui volent et descendent du sommet ! Regarde comme il est blanc et immense ! Ah ! il va rouler jusqu'ici !

BRAND (se laissant tomber)

Chaque race envoie un de ses fils à la mort pour expier les crimes de tous !

GERD

La voûte du ciel s'étend dix fois plus large depuis qu'il est abattu. Regarde, il tombe, il roule. Ah ! mes transes sont finies. Comme il est blanc, blanc comme une colombe !... (Poussant un cri d'épouvante.) Oh ! quel bruit ! quel bruit terrible ! (Elle se jette à plat dans la neige.)

BRAND (se tordant, tandis que l'avalanche descend, impétueuse.)

Réponds-moi, Dieu, à l'heure où la mort m'engloutit : est-ce assez de toute une volonté d'homme pour acheter une parcelle de salut ? (Il disparaît, enseveli sous l'avalanche qui comble tout le vallon.)

UNE VOIX (dominant le fracas et les détonations.)

Dieu est charité !



TABLE

	Pages
Préface	v
Acte PREMIER	1
— II	38
— III	85
— IV	136
— V	191

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

